N° 777 41e Année T. CCXXIII 1er Novembre 1930

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France, 5 fr. — Étranger : 1/2 tarif postal, ***5 fr. 75;*** plein tarif ***6 fr. 50***

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINANCIER

Point n'était besoin d'avoir une connaissance particulière de la matière financière ur prévoir la baisse, effectivement survenue, au cours de ces derniers jours.

lle découlait de source, et n'était que l'expression concrète d'une situation alysée depuis longtemps sous tous ses aspects : surproduction, sous-consommation nsécutive à la réduction — par l'incidence fiscale — de la puissance d'achat, perte vitesse du cycle de la circulation des richesses dans plusieurs pays, etc...

Aujourd'hui, la crise est intense. On ne la nie plus en haut lieu, même aux États- nis; on se borne à la constater doctement en tâchant d'en expliquer les causes rofondes. Mais la spéculation qui ne s'encombre point, par principe, de théories nfuses, change progressivement d'objectif; et tel qui était encore haussier hier st devenu aujourd'hui baissier.

Comme toujours en pareil cas — et les exemples de 1926 sont encore présents à utes les mémoires — d'aucuns en appellent à l'aide de l'État. Une enquête est uverte à New-York sur les agissements des vendeurs, M. Philip Snowden reproche n Angleterre ce qu'il appelle l'esprit défaitiste de la Cité; on parle d'instruire en rance...

Autant en emportera le vent. La baisse n'est pas en effet un état d'âme; elle est n fait économique contre lequel ni l'ordre politique, ni l'ordre judiciaire ne sau- aient prévaloir. La baisse appelle la baisse comme la hausse appelait naguère la ausse, ce qui signifie que le fléchissement de toutes les matières premières sur us les marchés du monde ne peut manquer d'influencer défavorablement les sultats des exploitations industrielles. On peut entraver les ventes à découvert ur les valeurs minières, métallurgiques, coloniales, etc. On n'empêchera point s sociétés d'objet fort différent comme le Boléo, affaire de cuivre, Guergour, ffaire de zinc, des entreprises africaines, américaines, etc... d'annoncer des béné- ces en diminution considérable. On n'empêchera point les Conseils de certaines randes compagnies métallurgiques, comme les Aciéries de Longwy, de faire des serves sur l'avenir immédiat de la sidérurgie, ni les houillères allemandes, lonaises, etc. de concurrencer les charbonnages français dont les prix de vente sont upérieurs.

Sans doute, la hausse des prix de détail a pu, en France, favoriser temporairement os producteurs; mais il est à craindre qu'accablés d'impôts, contraints de tenir mpte de certaines charges sociales nouvelles, ils ne puissent plus lutter avec vantage contre leurs rivaux étrangers que favorisent la baisse des matières premières t des réductions progressives de salaires.

Au reste, la baisse du loyer de l'argent ne sert en rien les producteurs, ceux-ci yant un moindre besoin de crédits lorsque le ralentissement de la consommation e les incite plus à renforcer leurs immobilisations. Elle ne fait qu'accentuer le nalaise en entraînant une diminution des revenus d'une catégorie de consommateurs, uisqu'elle correspond en fait à une réduction de leur pouvoir d'achat.

En enregistrant une baisse, les divers marchés financiers ne font donc que 'adapter aux nouvelles conditions économiques nées de la déflation. Et il tombe sous le sens qu'une crise de surproduction, doublée par une crise de sous-consom- nation, ne se dénoue pas en quelques jours. Tout ce qu'on peut espérer dans les irconstances actuelles, c'est que les réserves dont nos sociétés sont généralement bien pourvues permettront à la plupart de leurs dirigeants de maintenir à leur taux antérieur les dividendes qui seront l'expression des résultats de l'exercice en cours. Aussi peut-on prévoir : d'une part, la mauvaise tenue persistante des affaires dont la position sociale n'était assise que sur le crédit qu'on leur accordait complai- samment aux beaux jours de l'inflation; et, d'autre part, une amélioration lente des titres créés par des sociétés capables de distribuer des dividendes au moins égaux à ce taux de 4 1/2 % qui, actuellement, est celui offert par les émetteurs d'emprunts obligataires.

LE MASQUE D'OR.

Bz 10

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie
Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie
Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 5 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

Albanie, Allemagne, Argentine, Autriche, Belgique, Brésil, Bulgarie, Canada, Chili, Colombie, Congo Belge, Costa Rica, Cuba, Dantzig (ville libre de), République Dominicaine, Egypte Equateur, Espagne, Esthonie, Ethiopie, Finlande, Grèce, Guatemala, Haïti, Honduras, Hongrie, Lettonie, Liberia, Lithuanie, Luxembourg, Maroc (zone espagnole), Mexique, Nicaragua, Panama, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Roumanie, Russie, Salvador, Suisse, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Turquie, Union Sud-Africaine (Cap, Natal, Orange, Transvaal, Swaziland, Territoires sous mandat de l'Afrique du Sud-Ouest), Uruguay, Vénézuela, Yougoslavie (Serbie-Croatie-Slovénie).

Un an : 105 fr. | 6 mois : 56 fr. | 3 mois : 29 fr. | Un numéro 5 fr. 75

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 125 fr. | 6 mois : 66 fr. | 3 mois : 34 fr. | Un numéro : 6 fr. 50

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Pour la France, nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro 5 fr.; le tome autant de fois 5 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, PARIS-259-31 ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard, le 6 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

TYP. FIRMIN-DIDOT & Cie. — PARIS. — 1130.

UNE MUSE ROMANTIQUE

ELISE DE KRINITZ, NÉE EN SAXE EN 1829, MORTE A ROUEN EN 1896

—

A Sir Henry Head.

I

MARGOT

Un après-midi du mois d'août 1847.

Une jeune fille a pris place dans un coupé du chemin de fer Le Havre-Paris. Elle est modestement assise, son écharpe ramenée sur les bras. Ses petits pieds sont serrés l'un contre l'autre sous la banquette. Du chapeau qui ombre ses yeux bleus et son nez mutin, s'échappent de charmantes boucles brunes. Elle regarde dans le vague et semble poursuivre un rêve.

Elle vient d'embarquer son père pour l'Amérique... A la vérité, ce n'est pas son père, mais le bienfaiteur qui l'a adoptée lorsqu'elle était toute petite, qui l'a nourrie, élevée, choyée... Le reverra-t-elle?... S'il revient, sera-ce moins soucieux qu'il n'est parti?... Sa mère supportera-t-elle la séparation? La jeune fille sent le poids d'une responsabilité s'abattre sur elle. Elle comprend que l'enfance est finie, son enfance insouciante, joyeuse, pleine d'excursions et de plaisirs. Maintenant, elle est une grande personne, elle voyage seule; libre, mais seule. Obscurément, elle redoute l'avenir : ce voyage sans chaperon qui d'abord l'a comblée d'aise est peut-être l'emblème d'une solitaire destinée. Certes, elle a de nombreux parents, mais si éloignés! presque pas d'amis, à peine une patrie! Elle ignore qui sont ses père et mère véritables. Ceux

qui les ont remplacés et auxquels elle doit son nom et toute sa parenté quittèrent l'Allemagne pour l'amener en France avant qu'elle fût pleinement consciente de ce qui se passait... Elle est un peu perdue dans ce brillant Paris qu'elle aime tout en sentant qu'elle n'en fait point vraiment partie... Les occasions qu'elle a de parler l'allemand sont de plus en plus rares; elle manie cette langue avec lenteur, comme un idiome étranger : c'est pourtant sa langue maternelle, et c'est la langue de la poésie!... Un sourire découvre ses dents, qui sont un peu fortes, mais très blanches; elle songe avec une joie émue aux éditions mignonnes que sa mère lui a données et qui contiennent les poésies de Gœthe, les ballades de Schiller, les lieds troublants de Henri Heine...

Au dernier moment, un jeune homme entre dans le wagon en fermant la porte derrière lui. Il est grand, avec le front haut. Il n'a pas l'air d'un Français. Il s'assied et ne quitte plus des yeux la jeune fille. Blottie dans un angle, elle est immobile et souriante. Le convoi s'ébranle. Le jeune homme s'approche alors de sa compagne et lui adresse la parole. Dès les premiers mots, elle éclate d'un rire joyeux et dit :

— Parlez donc allemand, cela me fera si grand plaisir!

La glace ainsi rompue, le voyageur déclara s'appeler Alfred Meissner et être orginaire de Bohême. Il était venu à Paris pour y rendre visite à Henri Heine, auquel il vouait une admiration passionnée. A la veille de repartir pour l'Allemagne, il avait tenu à passer quelques jours au Havre, afin de voir l'océan... Il était poète, il écrivait des articles de journaux et caressait de belles utopies politiques.

Tout en causant, les jeunes gens ne prêtaient pas grande attention aux paysages qui fuyaient le long de la voie ferrée, A peine parfois s'apercevaient-ils que le train s'arrêtait, tandis que résonnait le nom d'une station ;

« Yvetot... Rouen... Louvières... (1) » Et, lorsque, à la nuit tombée, le contrôleur vint allumer les lampes, Meissner lui demanda de ne laisser entrer personne dans le compartiment. Puis, comme la fraîcheur se faisait sentir, il entoura sa compagne de son plaid et la tint tendrement serrée dans son bras.

Le voyage sembla court aux tourtereaux. Il était minuit, pourtant, lorsque les lumières et les coups de sifflet annoncèrent « la Gare du Nord (2) ».

La jeune fille sauta sur ses pieds, remit ordre à sa toilette, puis, retirant de son doigt un mince anneau d'or surmonté d'une pierre verte, elle le passa au doigt de Meissner et lui dit :

— Prenez cette bague en souvenir de notre voyage, et, quand vous serez en Allemagne, pensez à moi quelquefois.

— Mais votre nom? s'écria-t-il. Vous ne m'avez pas dit comment vous vous appelez!

— Que vous importe mon nom? Vous partez demain... nous nous quittons pour toujours.

— Mais il me faut un nom pour penser à vous!...

— Alors, dit-elle en riant, appelez-moi Margot... Ce nom peut vous suffire.

— Adieu donc, Margot bien-aimée.

— Adieu.

Le train s'était arrêté. Elle sauta sur le quai et fut aussitôt entourée par plusieurs dames qui l'entraînèrent vers l'omnibus. C'est en vain que Meissner la suivit des yeux. Margot n'eut plus un regard pour lui.

Deux ans plus tard, Meissner revint à Paris, non sans avoir fait de dures expériences politiques en Allemagne et échappé avec peine à la tourmente de 1848. Menacé pour quelques poèmes juvéniles, il saisit l'occasion que

(1) *Sic* dans le Journal de Meissner, sans doute pour Louviers, qui est lui-même une erreur, la ligne Le Havre-Paris ne passant pas par Louviers.
(2) *Sic* dans le Journal de Meissner.

lui offrait un libraire de Francfort désireux de publier un livre sur le mouvement social dans la nouvelle France républicaine, et, dès janvier 1849, il s'installa à Paris.

Un matin d'avril, tandis qu'il déjeunait en lisant les journaux dans sa chambrette de l'Hôtel Britannique, au Quartier Latin, on vint lui dire qu'une dame le demandait. Presque aussitôt Margot s'élança dans la pièce avec un éclat de rire et se jeta au cou de Meissner. Elle était jolie à croquer et beaucoup plus élégante que naguère dans le train du Havre. Encore une fois, elle refusa de dire qui elle était, fit même promettre à Meissner de ne plus chercher à le savoir, et elle lui reprocha en riant de n'avoir pas au doigt le petit anneau qu'elle lui avait donné. Comme il s'étonnait qu'elle eût découvert son adresse, elle lui raconta qu'elle l'avait apprise en causant avec le libraire qui la fournissait de livres allemands.

Dès lors, les jeunes gens se revirent souvent. Mais la vieille hôtesse de l'Hôtel Britannique, toujours à sa fenêtre au fond de la Cour du Commerce, regardait d'un œil méfiant la jolie visiteuse de son pensionnaire. Margot ne faisait qu'en rire, s'amusait de son long nez rouge et de ses grosses lunettes; mais Meissner, craignant une scène désagréable pour la jeune fille, donnait plus volontiers ses rendez-vous sous les marronniers du Luxembourg, ou encore organisait une excursion dans les environs de Paris, à Auteuil, à Enghien, à Robinson. Là, en pleine campagne, Margot était vraiment elle-même, parée de cette gaîté ravissante qui la caractérisait. A la ville, au contraire, elle semblait inquiète, prétextait la fatigue pour prendre des fiacres, et Meissner voyait bien que la promenade à pied dans Paris lui était désagréable. Il s'ingéniait à deviner quelle rencontre elle pouvait ainsi redouter. Tantôt, il s'imaginait que sa compagne était une femme du très grand monde à laquelle fantaisie avait pris de vivre quelque temps la vie des grisettes du Quartier Latin, tantôt il redoutait la poursuite d'un mari ja-

loux. Jamais il n'eut l'idée que, peut-être à ce moment même, l'appréhension de graves soucis matériels assombrissait la vie de celle qui semblait l'insouciance même. Lorsque, en mai, après quelques semaines d'une aventure charmante, Meissner rentra en Allemagne, Margot ne manifesta aucun chagrin, elle le quitta souriante, et toujours sans livrer son nom.

N'ayant pu demeurer en Allemagne, Meissner repartit presque aussitôt pour Londres. Un jour de juillet de cette même année, 1849, un peu avant l'heure du dîner, comme il suivait Regent Street, il se trouva à la hauteur d'un équipage arrêté devant un magasin de bijouterie. Un laquais en tenait la porte ouverte; deux dames très élégantes descendirent sur la chaussée. La plus jeune était Margot. Meissner s'élança au-devant d'elle, la saluant du seul nom qu'il lui connaissait. La jeune femme le dévisagea avec hauteur et lui dit :

— Vous vous trompez, monsieur, car je n'ai pas l'avantage de vous connaître.

Et, d'un pas délibéré, elle entra dans la bijouterie. Meissner resta interdit, puis il s'éloigna. Après quelque temps cependant, il se ravisa et revint sur ses pas dans le but d'interroger le cocher. Il était trop tard, l'équipage avait repris sa course.

C'est probablement peu après cette rencontre qu'il faut placer une brève période de prospérité dans la vie de notre héroïne. Ses parents adoptifs, M. et Mme de Krinitz, étant mieux dans leurs affaires, avaient conclu pour leur fille un mariage en apparence satisfaisant. Elise de Krinitz, — tel était le nom de notre jeune étourdie, — épousa aux environs de 1850 un Français brillant et léger qui mangea en quelques mois sa petite fortune, puis songea à se débarrasser d'elle. Il l'emmena à Londres sous prétexte d'un voyage d'affaires. Un jour, ils allèrent à la campagne, soi-disant pour y voir des amis.

Ils descendirent dans une jolie villa. Un vieux monsieur les accueillit le plus aimablement du monde. Mais l'époux s'étant éclipsé, Elise comprit bientôt qu'elle avait été amenée dans une maison de santé. Elle se mit à crier et à pleurer, si bien qu'on eut des raisons de la prendre pour un sujet violent. Après quelques jours, elle se rendit compte que seul le calme pouvait la sauver. Elle parvint en peu de semaines à convaincre le docteur qu'elle était saine d'esprit. Elle rentra en France, obtint son divorce et, dès lors, vécut à Paris auprès de sa mère malade, suppléant à leur maigre revenu en donnant des leçons de piano et d'allemand.

Deux ouvrages d'Alfred Meissner : l'*Histoire de ma Vie* et les *Charaktermasken*, un compte rendu des souvenirs de la sœur de Heine, Charlotte von Embden, par l'un de ses fils et reproduit dans le livre de H.-H. Houben : *Henri Heine par ses contemporains* (trad. Netter-Gidon, Payot, Paris), enfin la préface des *Songs of La Mouche* de H. Head, tels sont les documents auxquels nous avons emprunté nos renseignements sur cette première partie d'une destinée encore à demi plongée dans l'obscurité.

II

LA MOUCHE

En 1855, au retour d'un voyage de vacances en Allemagne, Elise de Krinitz fut chargée par un ami de remettre un message au poète Henri Heine; c'est ainsi qu'elle lui rendit visite dans l'appartement qu'il occupait à l'avenue Matignon. Nous avons d'elle plusieurs récits de cette rencontre avec le poète déjà cruellement atteint par la maladie qui devait l'emporter. Il était malheureux, moitié abandonné, moitié tyrannisé par sa femme, cette frivole Mathilde qu'il avait naguère passionnément aimée pour sa beauté et qui n'était en somme

liée à lui par aucune aspiration commune. Non seulement, elle ne comprenait pas un mot d'allemand, mais elle était fort étonnée, amusée même, lorsqu'on lui disait que son mari était un poète célèbre.

Je connaissais Heine depuis longtemps comme écrivain et comme poète, nous dit Elise dans l'un des ouvrages qu'elle écrivit plus tard, quand, pour la première fois, je vis sa figure. Je revenais d'Allemagne, chargée d'un envoi pour lui, quelques feuillets de musique qu'un de ses admirateurs lui adressait. Pour plus de sûreté, j'allai moi-même les remettre à domicile, et, la commission faite, je m'en revenais lorsqu'un coup de sonnette assez brusque résonna dans l'autre chambre. La servante rentra, je fus frappée par le timbre un peu impérieux d'une voix qui défendait de me laisser partir. La porte se rouvrit, et je pénétrai dans une chambre fort sombre, où je trébuchai contre un paravent; étendu sur une couche assez basse, gisait un homme malade, et à demi-aveugle. Il paraissait encore jeune, bien qu'il fût loin de l'être, et il avait dû être beau. Imaginez le sourire de Méphistophélès passant sur la figure du Christ, un Christ achevant de boire son calice. Il se souleva sur ses oreillers, et me tendit la main, ajoutant qu'il était bien aise de parler à quelqu'un qui revenait de là-bas. Un soupir accompagnait ce : là-bas, parole touchante et qui expira sur ses lèvres comme l'écho d'une mélodie lointaine et bien connue. On va vite en amitié lorsque les sympathies s'échangent devant une couche de malade et dans le voisinage de la mort. Il me conta son isolement, ses souffrances; de mon côté je lui parlai de notre pays; j'essayai de le faire sourire en engageant je ne sais quelle petite querelle à propos de ses méchancetés contre mes arrière-grands-oncles, deux critiques contemporains de Gœthe et amis de Mme de Staël. Il fallait bien briller par quelque chose, en présence d'un pareil homme, et la rencontre l'amusa. Une demi-heure s'écoula en plaisanteries et en soupirs. Comme je partais, il me donna un livre et me pria de revenir. Je pensai que c'était là une formule de politesse, et je restai chez moi, craignant d'importuner un malade. Il m'écrivit et me gronda. Le reproche me flatta autant qu'il

m'émut, et mes visites, dès lors, ne cessèrent qu'avec le jour où, par une sombre matinée de février, nous le menâmes à sa dernière demeure. Elles avaient duré un peu plus d'un an...

Il se trouva qu'au moment où Heine reçut la visite d'Elise, il était privé des services de son secrétaire. La jeune visiteuse s'offrit avec joie à le remplacer. Non seulement elle écrivit pour Heine ses lettres aux amis d'Allemagne et à sa famille, mais ce fut elle qui corrigea les épreuves de l'édition française des *Reisebilder,* alors en cours de publication. Heine se sentait compris par une intelligence capable d'apprécier la sienne. Ceux qui virent la jeune femme au chevet du mourant se rendirent compte que le poète, après avoir chanté tant de créatures indignes de lui, avait enfin trouvé une amie. Charlotte von Embden, la sœur de Heine, qui fit un séjour à Paris à la fin de 1855, la décrit ainsi :

La Mouche, ainsi que l'appelait mon frère à cause de son cachet où était gravée une mouche, était bien, en effet, une charmante et jeune personne. Pendant la durée de mon séjour, elle m'inspira une vive sympathie. Elle était de taille moyenne, plus gracieuse que belle; dans son visage fin, encadré de boucles brunes, les yeux pétillaient de malice au-dessus du petit nez retroussé et, quand elle riait ou souriait, sa bouche montrait une rangée de dents comme des perles. Elle avait des mains et des pieds mignons et tous ses mouvements étaient d'une grâce peu commune.

Non seulement la Mouche gagnait le cœur des amis de Heine, mais parmi les femmes diverses auxquelles, depuis qu'il était impotent, Mathilde laissait volontiers son mari, la Mouche était la seule qui pût faire oublier au poète combien naguère il avait aimé Mathilde. Avec la secrétaire était entré dans la chambre de Heine un souffle du pays natal, de cette Allemagne où ni elle ni lui n'avaient pu vivre et dont il avait tant médit. Seule la

Mouche comprenait à la fois cette aversion, cette révolte et cette sentimentale tendresse que Heine éprouvait pour sa patrie. Le souriant visage de la jeune femme semblait au poète l'image même de la patrie qui se penchait sur son lit de mort pour lui pardonner. Ces sentiments joints à la grâce personnelle de la Mouche et aux soins adroits qu'elle prodiguait au malade donnèrent naissance à une passion violente, et cette passion s'exprima dans des vers tels qu'on a peine à les croire écrits par un être absolument impotent, dont la tête seule vivait encore, tandis que, selon le témoignage de la femme de chambre qui le soignait, son corps réduit à la dimension de celui d'un enfant de dix ans n'était plus qu'une loque inerte, parfois traversée d'atroces douleurs.

Le plus célèbre des poèmes dédiés à la Mouche transporte en rêve le poète dans une merveilleuse nuit d'été. Sous la clarté de la lune, parmi de somptueuses ruines de la Renaissance, il voit un cadavre étendu dans un sarcophage de marbre. Les scènes les plus fameuses de l'histoire, de la mythologie, de la tradition religieuse sont représentées par les bas-reliefs de ce tombeau. Soudain, il comprend que le mort étendu dans ce sarcophage étrange et que semblent se disputer « Hellènes et Barbares », c'est lui-même. Sur le lit symbolique se penche une fleur aux pétales jaune de soufre et violets et dont le cœur exhale un charme d'amour. On appelle communément cette fleur : fleur de la Passion. On dit qu'elle croît sur la colline de Golgotha depuis que le fils de Dieu y fut crucifié. Au cœur de la fleur se dessinent tous les instruments de la Passion : la croix et la couronne d'épines, le marteau et les clous. La fleur se penche au-dessus du mort et lui baise doucement les mains, le front et les yeux :

...Alors, magie du rêve : à mes yeux — la fleur de la Passion, la fleur couleur de soufre — Se transforme en un visage de femme. — Et c'est elle, la bien-aimée, c'est elle-même.

Oui, c'était toi la fleur, enfant chérie, — A tes baisers je devais te reconnaître. — Des lèvres de fleur sont moins tendres, — Moins brûlantes les larmes des fleurs.

Close était ma paupière, mais mon âme — Ne cessait de contempler ton visage. — Tu me regardais comme en extase, — Pâle sous les fantastiques rayons de lune.

Nous ne disions rien, mais mon cœur entendait — Ce qui silencieusement se passait dans le tien, — Car la parole prononcée est sans pudeur — Et le silence est la chaste fleur de l'amour...

Dans un autre poème, Heine s'écrie :

Tu es enchaînée par le cercle magique de ma pensée, et ce que j'ai imaginé, rêvé, tu dois tour à tour l'imaginer et le rêver. Tu ne saurais échapper à l'étreinte de mon esprit.

Son souffle sauvage t'enveloppe : même blottie sur ta couche, tu ne peux te défendre de son ricanement ou de son baiser.

Mon cadavre gît dans la tombe, mais mon esprit survit et, semblable à un génie familier, il habite en ton cœur, ma toute gracieuse.

Accorde-lui de bon gré ce doux nid. Quoi que tu fasses, tu n'échapperas pas au monstre, tu ne te soustrairas pas à l'emprise de ce pauvre gueux, même si tu t'enfuyais au Japon, si tu te sauvais jusqu'en Chine.

Car partout où te mène ton chemin, mon esprit règne sur ton cœur; il y rêve ses rêves insensés, il y bondit de ses sauts alertes.

Entends-tu ? Il fait de la musique ! Ses caprices et ses accords ont un tel charme que la mouche s'arrête au pli de ton rideau, s'arrête ravie et soudain bondit de plaisir.

Les jours où la Mouche, retenue par des devoirs de famille ou par le soin de sa frêle santé, ne vient pas, le poète ne peut contenir son impatience :

Avec des tenailles rougies, , pince-moi les côtés, la poitrine, le visage; fais-moi écorcher, fusiller, lapider, mais ne me fais pas attendre, non, ne me fais pas attendre.

. . . .

Toute l'après-midi hier, jusqu'à six heures je t'ai inutilement attendue. Tu ne vins pas, démon, et j'en devins presque fou. L'impatience m'encerclait comme un nœud de vipères; je bondissais sur ma couche à chaque coup de sonnette : angoisse mortelle, ce n'était pas toi qu'il annonçait.

Tu ne vins pas... Je rage et me démène, et Satan souffle ironiquement dans mon oreille : La fleur de lotus, la charmante se fiche de toi, vieux fou.

Parfois, lorsque son amie, malgré la grippe hivernale, se traîne jusqu'à lui, il lui adresse ces strophes empreintes d'humour mélancolique :

A la vérité, nous formons à nous deux un couple étrange. La bien-aimée ne peut se tenir sur ses jambes, le bien-aimé est un paralytique.

Elle est un petit chat souffrant; lui est malade comme un chien, et je crois bien que ni l'un ni l'autre n'est tout à fait sain de la tête.

Semblable à la fleur de lotus se croit la pauvre bien-aimée. Et lui, le blafard compagnon s'imagine qu'il est la lune.

La fleur de lotus entr'ouvre son calice au clair de lune, mais, au lieu d'y recevoir les présents féconds de la vie, elle ne recueille qu'un poème.

Quand, par un jour triste de février, le bruit de la mort de Henri Heine se répandit, une angoisse saisit les amis du poète : comment sauver de l'ignorance de Mathilde et du sot orgueil de la famille Heine ce qui restait des manuscrits du poète, et en particulier les *Mémoires* vengeurs dont il avait trop souvent menacé les siens? Cette préoccupation gagna jusqu'aux éditeurs allemands. Tandis que Meissner s'était mis à l'ouvrage pour rédiger ses *Souvenirs de Henri Heine,* il devait se défendre contre les sollicitations de l'éditeur Campe qui voulait l'envoyer à Paris pour qu'il se documentât à l'aide des inédits qui existaient peut-être encore.

Faire le voyage de Paris, et ne trouver au bout d'autre ressource que les bavardages de Frau Mathilde semblait

à Meissner du temps perdu. Il résistait donc, lorsqu'il reçut une lettre de Margot :

Je voudrais, disait celle-ci, savoir s'il vous arrive encore de penser à celle que, pour la dernière fois, vous avez vue à Londres et qui a si effrontément nié vous connaître... dû le nier.

Elle lui rappelait mélancoliquement les souvenirs de leur printemps parisien de 1849, et elle ajoutait :

Avant-hier, nous avons enterré Heine. Tous deux nous subissons du fait de cette mort une perte irréparable... J'avais toujours espéré que le sort nous réunirait une fois auprès de son lit de souffrance... mais maintenant tout est fini. Je sens le besoin de parler de lui avec toi qui l'aimais aussi, avec toi, l'un des rares hommes qui l'ait vraiment connu et compris tel qu'il était...

En lisant ces lignes, Meissner décida de partir. Il écrivit un mot à l'adresse indiquée par Margot et lui annonça son arrivée pour le matin du 13 avril, lui donnant rendez-vous ce jour même à midi, au jardin des Tuileries, devant la statue de Spartacus.

Lorsqu'il arriva, Margot se trouvait au rendez-vous appuyée au banc sous les marronniers. Elle n'était plus si jeune, mais toujours bien jolie et, cette fois-ci, très simplement mise. Les premières salutations échangées, il lui demanda comment elle avait connu Heine. Elle lui fit un bref récit de ses visites à l'avenue Matignon et elle ajouta :

— Il y a bien chez moi une centaine de feuilles écrites de sa main. Quand tu viendras me voir, je te les montrerai.

— Il me sera donc permis de te rendre visite chez toi ! s'écria Meissner avec étonnement.

— Oui, maintenant tu peux venir. Tout est changé ; les vieilles contraintes n'existent plus. Je demeure avec

ma mère, Mme de Krinitz, et je m'appelle Elise de Krinitz...

Tout en causant, ils avaient, comme autrefois, hélé un fiacre, et, un quart d'heure plus tard, ils arrivaient chez Margot, à la rue de Navarin. Meissner fut introduit dans une belle pièce où il échangea quelques mots avec une vieille dame occupée d'un ouvrage à l'aiguille, puis Margot le fit entrer dans un élégant boudoir. Comme il se récriait sur le bon goût de l'installation, Margot soupira et dit :

— Tu trouves que notre appartement est joli!... Moi, il me semble si misérable!... Ah! si tu avais vu comment nous vivions autrefois, c'était tout différent!...

Et elle marchait de long en large d'un air désolé en secouant la tête.

— Mais, reprit-elle, tu es préoccupé... Tu voudrais voir ces papiers... Tu n'as pas confiance... Tu crois que je t'ai dit des blagues?... Voudrais-tu que je te cherche ces papiers tout de suite?

— Je t'avoue que je suis un peu impatient de les voir.

Elle ouvrit une armoire, en tira une cassette dont elle souleva le couvercle pour en répandre le contenu sur la table. C'était une masse de lettres et de billets sur lesquels Meissner reconnaissait la main même de Heine : c'étaient ces grands jambages qui, alors même que le poète était plus qu'à demi-aveugle, conservaient leur caractère de noblesse et d'élan.

— Quel trésor! s'écria-t-il. Est-ce que j'ose le regarder?

— Tu peux tout regarder, tout lire, dit-elle. Et sache que tu es le premier à qui je montre ces feuillets.

Il se mit à lire, et, à mesure qu'il avançait, il était saisi par une émotion profonde. Les innombrables petits billets étaient des prières pour supplier la bien-aimée de venir le voir, ou encore des excuses d'être trop malade

pour la recevoir, la priant de ne pas lui en vouloir et d'arranger au plus vite un autre rendez-vous. Tout cela lui semblait émouvant comme la voix d'un prisonnier appelant l'oiselet qu'il voit sur le bord de sa fenêtre.

— Que de sanglots, s'écria Meissner, quels gémissements! Quelles supplications pathétiques pour obtenir ne fût-ce qu'un peu de sympathie!... Le pauvre!... Il avait eu peu de bonheur auprès de sa femme...

— Tu la connais? reprit Margot, je n'ai donc rien à t'apprendre.

— Sans doute, je la connais... N'était-elle pas jalouse de toi?

— Et combien! Elle me haïssait par-dessus tout. Elle essayait de convaincre Heine que j'étais une espionne prussienne!

Au milieu de leurs larmes, ils ne purent réprimer un sourire. Alors Meissner se rappela la joyeuse Margot d'autrefois, et il pensa : « Cette femme, Heine et moi, tous deux nous l'avons aimée. Moi, c'était par les jours ensoleillés du printemps, parmi les rires et les folies; lui, dans la douleur, la misère, le désespoir... Que la vie est étrange!... »

Margot ayant autorisé son ami à choisir quelques-uns de ses manuscrits pour les faire figurer dans son livre, elle tira encore de l'armoire diverses reliques. C'étaient des livres qui avaient appartenu au poète, un ouvrage de Meissner dont Heine avait écouté la lecture pendant les derniers jours de sa vie, une boîte qui avait contenu des fruits confits :

— Tout cela est peu de chose, disait-elle, mais que de pensées s'y rattachent!...

Elle pleurait. Meissner aussi était ému. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre et leurs larmes se mêlèrent.

La pauvre Mouche se lamentait sur la mort et sur la fuite de toute chose. Et, en effet, ces choses étaient finies à jamais. Quelques vers de Heine, quelques pages de

Meissner, quelques fragments des Mémoires de la Mouche, devaient seuls nous en conserver le souvenir.

Alfred Meissner publia bientôt ses *Souvenirs sur Henri Heine.* Frau Mathilde, après les premiers cris de désespoir, s'était calmée en apprenant qu'à la veille de sa mort, Heine avait eu l'égard de signer un contrat avantageux pour une traduction française de ses œuvres et que le prix devait en être versé à sa femme. Quant à la Mouche, elle disparut dans le tourbillon de la vie parisienne. C'est en vain que l'on feuillette les Mémoires laissés par Meissner; dès lors, sa trace est effacée. Nous ne l'aurions pas retrouvée sans les articles que, peu d'années plus tard, Hippolyte Taine écrivit dans le *Journal des Débats,* pour y annoncer les ouvrages qu'elle s'était mise à publier sous un pseudonyme.

III

CAMILLE SELDEN

C'est en 1862 qu'apparut le premier livre d'Elise de Krinitz. Il était signé Camille Selden et intitulé : *Daniel Vlady, histoire d'un musicien.*

Cet ouvrage a été remis en lumière il y a quelques années par M. F. Baldensperger qui lui a consacré des pages fort intéressantes dans la *Revue de Littérature comparée* (1923). Rappelant les diverses influences auxquelles la critique a attribué les caractères particuliers du *Jean-Christophe* de M. Romain Rolland, M. Baldensperger déclare :

Au nombre de ces déterminations, il convient vraisemblablement de ranger un roman assez oublié, — bien que Taine en ait fait grand éloge, — le *Daniel Vlady* de Camille Selden, de son vrai nom Mme de Krinitz. Cette Allemande d'avant 1870, la Mouche de Heine, de qui les derniers jours avaient été, par elle, parfumés de poésie, tient un rang distingué parmi les écrivains étrangers de langue française. Bien

faite pour comprendre la part d'héroïsme enclose dans toute carrière de grand artiste, connaissant la musique et la pratiquant, Camille Selden avait offert, dans ce livre de 1862, *Daniel Vlady, histoire d'un musicien,* comme l'ébauche d'une odyssée d'artiste personnel et tenace. Il s'agit d'un jeune Allemand qui développe son génie insoumis au milieu de circonstances le plus souvent hostiles, livre un combat incessant d'abord contre le pédantisme, le « philistinisme », la frivolité, suscite chez une jeune fille un amour tutélaire, se heurte à l'incompréhension des milieux étrangers, rencontre le succès, et finit par une sorte de renoncement qui est, tout de même, une victoire : il élèvera le fils d'Annette, son fils selon son cœur, mieux qu'il n'a été lui-même dirigé.

Après quelques pages consacrées à des comparaisons de textes, M. Baldensperger continue :

Ces indications peuvent replacer le roman cyclique de M. Romain Rolland dans sa véritable « série », celle des *romans d'artistes,* comme la deuxième génération romantique les multiplia des deux côtés du Rhin. C. Selden qui continua cette veine hors de son pays propre, en représentante attardée du romantisme allemand, aurait ainsi contribué à susciter l'œuvre française qui, lors de sa publication, sembla en dehors des formules contemporaines du roman français.

L'éloge que Taine consacra naguère au roman de Camille Selden se trouve dans le *Journal des Débats* du 2 août 1862 et fut plus tard recueilli dans l'une des éditions des *Essais de Critique et d'Histoire.*

Il y a un an, à peu près, nous dit Taine, ce roman parut dans une revue. Quelques connaisseurs et deux ou trois critiques en parlèrent entre eux... Mais l'auteur était inconnu, il avait jeté son livre en l'air, au hasard, sans s'inquiéter de le soutenir, il ne fut apprécié que dans un petit cercle. Aujourd'hui, le voilà qui paraît en volume. A mon avis, depuis plusieurs années aucun écrivain nouveau n'a fait preuve d'un talent si fin et si original.

Ce livre est l'histoire d'un caractère, la plus difficile d'entre

toutes les histoires. Chacun de nous a son drame intérieur. Arrivés à trente ans, nous avons fait l'apprentissage de la vie; c'est un de ces drames et un de ces apprentissages que l'auteur nous fait suivre avec une justesse de traits et une sévérité de jugement que peu de romanciers ont surpassées... C'est une étude, une véritable étude, précise et sérieuse, pleine de faits, exempte de phrase, et qui porte sur le point le plus délicat, la transformation de l'homme et l'éducation du cœur.

Daniel Vlady est un petit garçon précoce et nerveux, fils d'un Hongrois, charlatan grossier, qui s'est établi sur la frontière de la Hongrie, dans une ville d'Autriche. Il n'y a point de femme au logis, et l'enfant, pendant que son père vit au café, passe ses journées dans la maison voisine avec la fille d'un vieux luthier, maître Gottlieb, musicien passionné et grondeur. Cette première partie ressemble à une vieille gravure allemande, consciencieuse et naïve, avec une pointe de malice; la douce petite fille candide et pieuse, le musicien fanatique et bourgeois sont des personnages bien observés t nouveaux chez nous... C'est dans cette bicoque de province, parmi ces bonnes gens qui sentent la musique et font la cuisine, c'est au contact de ce père ivrogne et bourru que se forme cette âme étrange et délicate, fière par excellence, née pour les douceurs et les raffinements de la société polie, à la fois sensible et mondaine, exigeante et maladive, opprimée puis enivrée, marquée d'une empreinte si distincte et si moderne que plusieurs personnes m'ont dit qu'il y a eu certainement un original et que cet original est Chopin.

Et, plus loin, Taine dit encore :

Il y a dans ces portraits et dans ces petits tableaux d'intérieur une grâce délicate légèrement moqueuse. On sourit et on se trouve à l'aise... Par-dessus tout, les peintures sont splendides...

Puis, il ajoute :

L'auteur semble un disciple de Stendhal qui exposait les choses toutes nues et rejetait de parti pris toute espèce d'ornement. Sans doute, ce dédain est une preuve de force; car

on s'oblige par là à ne fournir au lecteur que de petits faits vrais; on n'a plus moyen de le tromper; on le paye argent comptant; il faut lui apprendre sur la vie, sur les sentiments, sur les caractères des choses qu'il ne sait pas; on est contraint d'écrire un morceau de psychologie. Néanmoins, il vaut mieux ajouter à l'exacte exposition des choses les ressources et les embellissements de l'art; cela donne prise sur le public; on a tort de n'écrire que pour une élite d'esprits cultivés, et l'on pourrait dire à l'auteur ce qu'il dit lui-même à son Daniel: « Si vous voulez être un artiste, ne soyez pas un raffiné. »

Supposé que Camille Selden eût éprouvé quelque mortification de cette dernière remarque, elle eût pu s'en consoler en lisant dans l'article que, vers la même époque, Taine consacra à Stendhal, cette déclaration catégorique :

Au fond, la suppression du style est la perfection du style. Quand le lecteur cesse d'apercevoir les phrases et voit les idées en elles-mêmes, l'art est achevé.

Mais la critique ne fut pas unanime au sujet de *Daniel Vlady*. Quelques semaines plus tard, le chroniqueur littéraire de la *Revue des Deux Mondes* prenait violemment à partie les jugements de Taine :

On nous a donné ce livre comme l'histoire d'un caractère, on nous a même assuré qu'il avait charmé quelques connaisseurs : nous le voulons bien, mais nous doutons fort qu'il satisfasse aucun de ceux qui lui demandent sérieusement ce que le titre annonce et ce que des critiques complaisants se sont hâtés de promettre... On a cru reconnaître dans Vlady quelques traits d'un maître délicat et inspiré. Il y a eu, dit-on, un original pour ce portrait, et cet original serait le tendre et regrettable Chopin. Sans admettre ce rapprochement plus que discutable entre l'être fictif et l'être réel, on peut se servir de l'exemple même de Chopin contre les Razumof (c'est le nom du musicien charlatan, rival de Vlady) de tous les temps, et leur prouver, par les succès éclatants d'un artiste si dédaigneux des suffrages vulgaires, quels sont les droits

imprescriptibles du génie... Que M. Camille Selden ne s'abuse pas. On lui a rappelé le conseil qu'il adresse lui-même à son Daniel : « Si vous voulez être un artiste, ne soyez pas un raffiné. » Nous lui répéterons volontiers le même conseil, mais en ajoutant que l'école de prétendus raffinés où le placent quelques parties de son livre l'éloignerait tôt ou tard du public sérieux et de ce vrai courant de l'invention romanesque où s'obtiennent et se consolident les succès légitimes (3).

Ajoutons que le lecteur d'aujourd'hui s'étonne aussi du jugement de Taine. Non que *Daniel Vlady* soit quelconque, mais la lourdeur de la phrase, des maladresses nombreuses, un romantisme raisonneur, moins spontané que voulu, en rendent l'abord difficile et écartent pour nous l'idée d'un rapprochement avec Stendhal. Au reste, il est probable que Taine lui-même changea d'avis au sujet de la valeur littéraire de Camille Selden, puisque, après avoir incorporé à la deuxième édition de ses *Essais* les deux premiers articles qu'il consacra à ses ouvrages, il les supprima des éditions suivantes, malgré beaucoup de vues intéressantes qui y étaient contenues.

Qu'est-ce donc qui avait pu disposer Taine à tant d'indulgence, voire à un tel élan d'enthousiasme?

En 1862, Taine était à Paris où il achevait la publication de l'*Histoire de la Littérature anglaise* et collaborait régulièrement au *Journal des Débats*. Après bien des mois d'une neurasthénie cruelle causée par un excès de travail, il était arrivé à se dire que le labeur de bibliothèque ne suffit pas à emplir la vie, et qu'il y a en ce monde autre chose que les études universitaires. Depuis son fameux échec à l'agrégation, en 1851, et les mécomptes divers qui l'avaient suivi, il avait repris courage, s'était fait un nom brillant, mais quelque peu en marge des sphères officielles. Et maintenant il aspirait à vivre pleinement et pas uniquement par l'érudition. Il s'était mêlé aux artistes, aux littérateurs, aux gens du monde.

(3) *Revue des Deux Mondes*, juillet 1862.

Il y trouvait plaisir, s'efforçant de pénétrer dans un univers vivant et concret. Il s'exerçait en même temps à rendre compte de ce qu'il observait, s'enthousiasmait à lire Stendhal et rêvait de devenir romancier. Il avait sur le chantier non seulement ses *Notes sur Paris,* mais les premiers chapitres de cet *Etienne Meyran* qui ne devait jamais voir le jour. Ce qui l'intéressait avant tout, c'était le point psychologique obscur où se joignent l'art et la vie. Les idées philosophiques de Taine n'étaient pas étrangères à ces recherches, elles étaient alors en pleine effervescence. Il avait étudié à fond la philosophie allemande et particulièrement celle de Hegel. Il songeait aussi que cette philosophie a des sources au cœur du peuple qui l'a produite, de ce peuple à la fois matériel et sentimental, simple et romanesque, si différent du peuple français... Faut-il s'étonner que Taine ait été frappé par l'apparition d'un livre où se faisaient jour des préoccupations toutes proches des siennes? Il est probable aussi que Taine avait eu l'occasion de faire la connaissance de l'auteur qui signait Camille Selden, cette jeune femme d'une intelligence rare, qui, par Meissner, avait touché à l'Allemagne libérale de 1848, et avait, auprès du lit de mort de Henri Heine, recueilli les derniers soupirs de l'Allemagne romantique. A la date du 29 avril 1858, Taine écrit à son ami de Suckau, à propos du séjour de ce dernier en Allemagne :

...je crois que toute conversation te semblera lourde et toute vie insociable auprès des nôtres; je juge d'après quelques Allemands et Allemandes que je vois ici. Mais leur idée s'exprime ailleurs, notamment par la musique; en l'étudiant bien, on y voit tout le cœur et l'esprit de l'Allemagne; on m'a joué et fait jouer du Bach, du Schumann, du Mendelssohn, qui valent tous les entretiens du monde...

Si au nombre de ces musiciens se trouvait, comme il est probable, la Mouche de Henri Heine, c'était une femme jeune encore, rieuse autant que grave, active au-

tant que romanesque. Elle avait du charme. Taine devait se désoler de la savoir dans la peine et souhaiter de tout cœur lui venir en aide.

Bien que le nom de Camille Selden ne paraisse point parmi ceux des correspondants de Taine, il se trouve vers le milieu du tome II de la *Correspondance,* à la date du 30 avril 1862, un morceau au sujet duquel on ne peut faire autrement que songer à elle. C'est une lettre sans adresse qui fait allusion à une demande de conseils de la part d'une personne dont le nom est tu. En voici quelques extraits :

Il est difficile de répondre d'une manière exacte aux questions que vous avez bien voulu m'adresser. La personne dont il s'agit emploie le mot *vérité* dans un sens très vaste et très vague; j'ai relu sa lettre et, si je la comprends bien, c'est une source de consolations qu'elle cherche, beaucoup plus qu'un système de connaissances. Elle voudrait de la force plutôt que de la science et ne souhaite les démonstrations que pour arriver au calme. Je vais donc répondre à sa demande cachée et non à sa demande ouverte; veuillez m'excuser auprès d'elle si je me suis trompé.

Tout dépend de son état présent; j'espère, quoique sans indiscrétion, le comprendre. Elle a perdu sa patrie, et cette infinité de sympathies qu'on rencontre dans les gens, dans les idées, dans les sentiments, dans les mœurs, dans les physionomies et jusque dans l'esprit des maisons et des arbres. Elle a perdu sa fortune, en partie du moins, et en même temps cette confiance, cette liberté et cette ampleur d'action, cette facilité de diversion et de vie qui allègent beaucoup de maux, qui délivrent de bien des servitudes, qui conviennent à des sens délicats, qui instituent des habitudes d'élégance et qui, une fois supprimées, laissent derrière une longue contrainte et comme un malaise journalier. Elle a souffert de chagrins plus intimes, elle en souffre encore et toutes ces peines ont rencontré une âme extrêmement sensible, sensible à tous égards, par finesse d'esprit, par culture artistique, par bonté innée, par noblesse instinctive, par générosité naturelle. Beaucoup d'autres circonstances ont encore accru cet état mala-

dif. Elle a choisi pour art principal la musique, le moins raisonnable de tous, le plus propre aux rêves, aux émotions, et, parmi les compositeurs, elle a aimé les plus douloureux, les plus fantastiques et les plus inquiets. Elle a goûté dans la littérature les écrivains qui ressemblaient le plus à ces maîtres, et s'est nourrie longuement de rêveries et de sensations...

...Le mal de cette personne provient de l'inaction de ses hautes facultés et de l'impuissance où elle est de prendre intérêt à quelque chose. Elle a besoin de juger que quelque objet est bon et beau, de vouloir l'atteindre, d'y travailler tous les jours, d'employer à ce travail toute sa volonté, toute sa sensibilité, tout son esprit; le retentissement des anciens chagrins n'est si fort, et la blessure des chagrins présents n'est si vive que parce que toute son attention est concentrée pour écouter l'un et sentir l'autre; le seul remède est de tourner son oreille et sa pensée ailleurs.

Une seule chose le peut, qui est un système d'action, de travail, avec un noble but à atteindre, celui dont j'ai parlé, l'art d'écrire et d'inventer. Il faut qu'elle se dise résolument et tous les matins : je veux être écrivain. D'autres l'ont pu, toutes voisines, sur des idées modernes, avec honneur, Miss Brontë, Mrs Gaskell. Elle le peut aussi, j'en suis certain, et je le lui affirme loyalement, sans flatterie ni arrière-pensée. Cette sensibilité si délicate, si souvent blessée, si originale, si ennemie du vulgaire, est la plus vive source d'invention; l'invention consiste uniquement à avoir une impression spontanée, subite, toute personnelle et indépendante sur chaque objet et chaque événement. Elle l'a, vous le savez.

Taine se livre ensuite à une apologie excessivement intéressante du métier d'écrivain et, plus particulièrement, de romancier, puis il ajoute :

Dites à la personne dont nous parlons qu'elle est digne de se proposer ce but et de tenir cette conduite, que pour elle ce n'est pas assez de se tenir debout contre les accidents extérieurs et dans la régularité de la simple vie honnête, que la plus grande difficulté et le plus beau travail est contre soi-même, que tant de dons si rares, une si prompte et si délicate intelligence, un si vif sentiment de tout ce qui est géné-

reux et grand, une large éducation, une ouverture d'esprit si facile et si naturelle vers les hautes vérités modernes méritent, non pas d'être employées par elle et contre elle de manière à la détruire et à la consumer, mais d'être conservées avec soin comme des plantes précieuses, pour être cultivées, d'être fortifiées pour fleurir, de porter les fruits qu'elles doivent aux autres et qu'elles leur ont promis. J'ose lui dire que s'il est dans sa vie passée quelque chagrin intime, elle trouvera dans cette affection générale qu'on porte à la beauté et à la vérité une compensation large; que toute tendresse personnelle, fût-elle méritée, finit par sembler étroite; que la seule chose qui puisse combler un esprit complet, ce sont les grandes vues qui embrassent l'ensemble et les grandes sympathies qui nous font participer à la vie de l'ensemble. Les femmes ordinairement ne s'y associent et n'y pénètrent que par la traduction que leur en donnent leurs pères ou leurs maris. Il est plus beau d'y pénétrer par soi-même. Au bout de toutes ces lectures et de tant de raisonnements qui paraissent secs, il y a la sensation d'un grand mouvement qui nous emporte et qui emporte toutes choses; on y contribue par un effet très petit, peu importe, l'important est d'y contribuer et de s'y sentir compris; ce n'est pas le soldat qui gagne la bataille, mais, la bataille gagnée, s'il s'est bien battu, il est aussi joyeux que s'il avait tout fait tout seul.

J'éprouverais peu de plaisirs aussi vifs que celui que je ressentirais en voyant la personne que vous savez prendre à cœur la vie et accepter mon raisonnement; je tiens à elle comme un peintre à la *Sainte Anne* de Vinci; je voudrais ouvrir les volets pour faire entrer l'air, la lumière, pour empêcher l'humidité de la détruire. Dites-moi ce qu'elle décide.

On serait léger de conclure à cause de quelques coïncidences entre l'héroïne de cette lettre et la nôtre qu'il s'agisse sûrement de la même personne. On ne peut cependant faire moins que s'étonner de trouver chez Taine ce vif intérêt porté à une femme qui débute dans les lettres après avoir perdu fortune, patrie et amis, cela à peine trois mois avant le moment où publiquement il proclame son admiration pour le premier livre de Ca-

mille Selden et où il cherche manifestement à guider cette novice dans le choix des sujets à traiter. Dès ce moment et pour quelques années, Camille Selden écrira d'une manière régulière selon une méthode et sur des sujets qui ne laissent aucun doute au sujet de son inspirateur.

Cependant Taine abandonne pour lui-même le projet de faire un roman. Sa santé le tourmente. Le 10 octobre, il écrit dans un carnet de notes :

Peut-être me suis-je trompé, et suis-je dans une mauvaise voie... Je me suis épuisé la tête, je suis obligé de m'arrêter, de rester oisif plusieurs fois par an, parfois trois ou quatre mois; je suis resté deux ans entiers incapable d'écrire et de lire. Il me faut un effort énorme pour écrire, et, au bout de deux heures, trois heures, quelquefois d'une heure, je suis obligé de quitter, je ne puis plus mettre deux idées ensemble...

Il a été nommé inspecteur pour les examens d'entrée à Saint-Cyr, ce qui lui vaut de faire des tournées à travers la France. Si de ces randonnées nous avons ses *Notes sur la Province,* nous n'avons presque pas de lettres de lui. De février à septembre 1863, sa *Correspondance* ne nous livre pas le moindre billet. Mais de février en mai 1864, il fait son voyage en Italie. Ce voyage est à la fois un repos et une révélation. A son retour un labeur énorme attend l'écrivain. D'abord, sa tournée d'examens de 1864, puis la rédaction de ses notes d'Italie que lui réclame la *Revue des Deux Mondes.* En même temps il corrige les épreuves du dernier volume de la *Littérature anglaise*, celui sur les *Contemporains*, et, le 28 octobre, il est nommé professeur d'histoire de l'art à l'Ecole des Beaux-Arts. Il ne faut pas s'étonner d'avoir peu de lettres de Taine après son retour d'Italie. On se demande plutôt comment il a pu, à lui seul, abattre, ne serait-ce que matériellement, la somme de travail qu'il a accomplie.

Nulle part cependant il n'est fait mention d'aucun secrétaire qui travaille à ses côtés. Rien ne nous autorise

à penser que la Mouche aurait retrouvé auprès du jeune Taine la fonction qu'elle avait exercée auprès de Heine mourant. Car, n'oublions pas que Taine est jeune encore, malgré tant de doctes ouvrages déjà signés de son nom. On a souvent cité le compte rendu que la *Vie Parisienne* fit de sa leçon d'ouverture aux Beaux-Arts, le 18 février 1865 :

Le professeur semble aussi jeune que ses élèves. L'éloignement efface les traces que la fatigue ou la maladie ont pu laisser sur son visage, et l'on ne distingue qu'une tête énergique, à cheveux noirs et drus, à barbe châtain. Du reste, vêtu de noir, habit boutonné, sur la table son chapeau, ses gants, quelques feuillets de notes au crayon, c'est toute la mise en scène.

Le cours de cette première année donne naissance au petit volume de la *Philosophie de l'Art*. Ce travail n'empêche pas Taine de faire une troisième fois à travers toute la France sa tournée d'examinateur de Saint-Cyr et d'achever la série de ses articles sur Paris qui, bientôt, seront rassemblés sous le titre : *Vie et opinions de Frédéric Thomas Graindorge*.

A la fin de 1864, Camille Selden publie un nouvel ouvrage. Cette fois, ce n'est pas un roman, mais une sorte d'étude sociale et littéraire intitulée : *L'Esprit des Femmes de notre Temps*.

A propos de *Daniel Vlady*, Taine avait amicalement reproché à l'auteur son injustice envers l'Angleterre et les Anglais. Elle a écouté la leçon et la partie la meilleure de son livre est une étude sur Charlotte Brontë. Le 26 janvier 1865, Taine lui consacre un nouvel article. Commençant par rappeler *Daniel Vlady*, il écrit :

Tout cela était raconté dans un style exact, net, souvent piquant, avec un encadrement de riches peintures habilement groupées, avec la force et la sincérité généreuses d'une âme à la fois comprimée et passionnée... Nous avons reconnu

dans l'œuvre un mérite rare, à nos yeux le premier de tous, j'entends l'accent personnel d'un esprit qui, ayant pensé par lui-même, parle comme il pense, en sorte que sa pensée comme sa parole lui appartient.

Taine s'efforce ensuite, comme il l'a déjà fait trois ans plus tôt, dans la lettre dont nous avons cité des fragments, de montrer l'identité pour un esprit moderne du roman et de la critique, tous deux étant les moyens de cette même enquête sur l'homme qui nous intéresse plus que tout autre chose. Il indique que, dans le nouvel ouvrage en question, il s'agit de trois femmes célèbres (4) de nationalités différentes dont on a reconstitué la vie, en montrant le progrès de leur esprit, le détail de leurs sentiments, et en les situant dans leur société, leur pays et leur temps. Il déclare :

Un vif sentiment des temps, des milieux et des races perce à chaque pas dans ce récit si abondant, si nourri de faits et d'idées, si bien diversifié, où les anecdotes, les citations, les réflexions générales composent une trame nuancée et solide dont aucun fil ne rompt... Il y a dans ce style une qualité de premier ordre, le souffle... J'indiquerais vingt morceaux... où l'éloquence coule à pleins bords. Parfois l'excès se montre; on a le défaut de ses qualités... Mais la force et la franchise de la pensée sont complètes. Deux traits entre tous manifestent cette plénitude et cette générosité d'un esprit courageux et bien nourri. L'un est la brusquerie de l'élan, l'habitude du mot propre et pittoresque, la persuasion qu'il faut dire ce qu'on voit comme on le voit, la sincérité de l'impression qui ne recule jamais devant la circonstance frappante et la vérité du petit fait sensible, la fermeté de la main qui enfonce droit et profondément la saillie et la raillerie, l'intensité de l'émotion qui longtemps concentrée et méditée éclate au profit d'une noble cause en ironies amères ou en sympathies passionnées. L'autre est la richesse et la lucidité d'une imagination de peintre qui, tout d'un coup ébranlée, aperçoit comme dans une vision les couleurs, les formes et le ré-

(4) Eugénie de Guérin, Charlotte Brontë, Rahel de Varnhagen d'Ense.

seau infini des détails palpables dont la nature environne chaque événement et chaque objet.

Encouragée de la sorte, notre auteur songe immédiatement à faire un nouvel ouvrage. Elle va écrire sur *Mendelsohn et la musique en Allemagne*. Car, avant toute chose, elle aime la musique et en fait avec prédilection. Le 5 mars 1867, Taine rend compte dans le *Journal des Débats* de cette nouvelle étude qu'il trouve « fort intéressante et remarquable à plus d'un titre ».

C'est, nous dit-il, une biographie critique accompagnée de vues générales. Quoique l'auteur soit visiblement compétent et connaisseur, il évite les termes de métier et les analyses techniques; l'histoire moderne de l'artiste et la peinture morale du pays font le véritable objet de son travail.

Après avoir résumé en quelques lignes le contenu du volume de Camille Selden, Taine se livre à un parallèle entre la façon française de faire de la musique pour s'amuser et le sens musical du peuple allemand, véritable facteur de développement moral. Il termine par ces mots :

Ce n'est pas un médiocre mérite à l'auteur de ce petit livre que d'avoir exposé des idées allemandes en acceptant pour lui toutes les obligations d'un écrivain français.

La comparaison à laquelle se livre Taine au sujet du sens musical populaire en Allemagne et en France nous frappe particulièrement, car ce n'est pas la première fois que nous la trouvons sous sa plume. Quelques mois plus tôt, tandis que Camille Selden s'occupait de Mendelsohn, Taine, de son côté, écrivait sa petite étude sur Beethoven intitulée : *Un tête-à-tête*. Ces pages sont pénétrées d'une atmosphère romantique et passionnée rarement présente dans les ouvrages de Taine et servent d'illustration au contraste qu'offrent le besoin de plaisir bruyant tel que l'éprouvent certains Français et le culte de la belle musi-

que tel que le pratiquent les Allemands. Il ne s'agit point dans ces lignes d'un tête-à-tête avec une femme. L'industriel retiré qui en est le héros, M. Graindorge, dégoûté des opérettes parisiennes, se réfugie chez un vieil ami allemand, le musicien Wilhelm Kittel :

« Frédéric, me dit-il en me voyant entrer, voilà ton fauteuil, allume ton cigare; j'avais envie de t'avoir là, pour rejouer mes vieilles sonates; c'est toi qui surveilleras la bouilloire. »

Je lui donnai une poignée de main et il se mit au piano.

Comme on est bien dans cette vieille chambre. Elle est à moi aussi bien qu'à lui, et j'y suis mieux que dans la mienne... Je suis dans le grand fauteuil vert à dossier et à rebords, et je n'ai pas besoin d'applaudir, de chercher un compliment neuf; je puis me laisser aller, ouvrir la porte à l'être intime, délicat, que chacun cache en soi-même, permettre qu'il s'échappe et s'envole sans crainte d'être rabattu et froissé par terre. La bouilloire chante; les pieds sur les chenets, on regarde les petites flammes orangées ou bleues qui lèchent l'écorce fendillée des bûches. Le brouhaha des idées parisiennes s'efface et on voit s'élever en soi, comme autant de nuées matinales, les légères apparitions du rêve.

Tout en se laissant bercer par la musique, les deux amis évoquent la personne de Beethoven et le vieux Kittel se met à lire à Graindorge quelques pages émouvantes de la biographie du maître par Schindler, celles en particulier qui dépeignent les souffrances des dernières années :

« A présent, me dit Wilhelm, écoute. »

Et il commença le dernier morceau de la dernière sonate.

C'est une phrase d'une ligne, lente et d'une tristesse infinie, qui vient et revient incessamment comme un unique et long sanglot. Au-dessous d'elle, des sons étouffés se traînent; chaque accent se prolonge sous ceux qui suivent, et meurt sourdement, pareil à un cri qui s'achève par un soupir; en sorte que chaque nouvel élancement de souffrance a pour cortège

les anciennes plaintes et que sous la lamentation suprême on démêle toujours l'écho affaibli des premières douleurs...

Puissances invincibles du désir et du rêve! On a beau les refouler, elles ne tarissent pas. Trente ans d'affaires, de chiffres et d'expériences se sont entassés sur la source; on la croit étouffée, et tout d'un coup, au contact d'une grande âme, elle jaillit aussi vive qu'au premier jour...

Je regardai Wilhelm; nous étions à peu près dans le même état, et nous nous sommes avancés l'un vers l'autre. Dieu me pardonne, nous avons manqué de mettre l'un contre l'autre nos vieilles figures; mais nous avons deviné notre idée, moi dans ses yeux, lui dans les miens, et nous avons souri; c'est bien assez de se donner la main, à notre âge. Là-dessus, je m'en suis allé sans rien dire. Il me semble que ce soir-là nous avons fait le thé, mais que nous ne l'avons pas pris.

La vieille chambre de Wilhelm Kittel peut faire penser à cette mansarde où Camille Selden s'enfermait pour travailler dans une maisonnette que ses parents avaient louée au bord de la Seine (5); mais, il faut le reconnaître, il n'y a pas trace de Mouche dans ce morceau qui fut d'abord donné à la *Vie Parisienne* et que Taine n'hésita pas à réimprimer plus tard dans son *Graindorge,* paru en 1870, à un moment où il est probable que Camille Selden ne jouait plus aucun rôle dans les préoccupations de l'écrivain. Nous nous amuserons pourtant à rapprocher ce chapitre des pages que Camille Selden consacra à son tour à l'une des sonates de Beethoven, en cherchant, elle aussi, à transposer en impressions sentimentales les impressions musicales qu'éveillaient en elle les harmonies du maître. Il s'agit de l'adagio de la *Sonate en ut dièze mineur.*

On reconnaît, dit-elle, l'étrange frémissement des arpèges, l'accent étouffé et lugubre du chant qui le traverse, monotone et solennel... On dirait des soupirs humains plutôt que des notes de musique, et la lugubre mélodie se déroule comme

(5) Voir J. Legras : *Für die Mouche*, Revue Germanique, juillet-août 1906.

une plainte suprême à travers un bruit étouffé de sanglots... Les derniers sons de l'hymne lugubre s'éteignent comme un frémissement de harpe éolienne.

Parmi ces effusions musicales, des problèmes se posaient dont il n'est jamais ouvertement parlé dans les documents publiés sur Taine. Après la disette de lettres que nous constatons dans la correspondance publiée de Taine durant les années 1864 et 1866, celles qu'on nous livre sont marquées d'angoisse et de mélancolie. Trois années de travail enthousiaste, de renouvellement intellectuel et moral, de succès aussi, aboutissent à une nouvelle crise de neurasthénie. Au lendemain de son anniversaire de trente-huit ans, le 22 avril 1866, Taine écrit à Edouard Suckau :

> ...Mais je suis las et n'ai guère de cœur à l'ouvrage : cependant, il faut travailler, sans quoi on se ronge; le spleen est toujours à ma porte, et quoique je tâche de le chasser et même de l'étrangler, il rentre souvent; les raisonnements n'y font rien.

Camille Selden, elle, se montre désireuse de piquer l'intérêt du maître en abordant un sujet d'étude particulièrement propre à lui plaire. Elle entreprend le bel essai qu'elle publiera sous le titre : *L'Esprit moderne en Allemagne*. Ce livre, probablement le meilleur de ceux qu'écrivit Camille Selden, n'eût pas manqué d'attirer l'attention s'il n'avait paru à la veille de 1870. Cette conjoncture malheureuse explique qu'on ait pu attribuer à M. André Gide la découverte pour les Français du roman de Gottfried Keller : *Henri le Vert*. Camille Selden en donnait, parmi d'autres morceaux, une étude assez intéressante et la traduction d'importants passages.

S'il s'agissait de piquer au jeu Taine, Camille Selden ne s'était pas trompée. Jamais comme à ce moment de son existence Taine n'avait été travaillé par le problème de l'Allemagne. Il entretenait des relations suivies avec

le professeur Karl Hillebrand, Allemand naturalisé Français à la suite de 1848 et qui occupait une chaire de littérature étrangère à la faculté de Douai. Il était décidé à faire de la littérature allemande une étude parallèle à celle qu'il avait consacrée à la littérature anglaise. Et nul doute que sans la guerre qui le surprit à l'étude en Allemagne même, il eût mené à chef ce projet. Mais si, intellectuellement parlant, il est piqué au jeu, il semble cependant que dès l'année 1867, les préoccupations de Taine s'éloignent de notre héroïne. Dès le printemps, la correspondance de Taine avec sa mère et ses anciens amis nous est de nouveau livrée plus abondante. Il faut surtout remarquer les lettres et les notes qu'il écrit de sa brève retraite au couvent de Sainte-Odile en Alsace, au mois de mai 1867. Retraite non pas religieuse, — il s'agit du reste d'un couvent de femmes, — mais retraite de repos et de méditation dans une maison tenue par de saintes filles, loin des agitations du monde. Des papiers de Taine, à ce moment, il ressort comme un sentiment de détente. A son retour de voyage, il s'installe avec sa mère à Barbizon et se plonge dans la rédaction de son volume sur *l'Intelligence*. L'hiver suivant, tout en continuant cette œuvre de longue haleine et en mûrissant ses réflexions sur l'Allemagne, il va un peu dans le monde. Il rencontre une jeune fille du même milieu que lui, de la même éducation, parfaitement apte à le comprendre et à créer pour lui le foyer qu'il lui faut. Dès 1868, il se marie avec Mlle Denuelle et voue à sa femme une confiance et une affection jamais démenties.

La même année paraît le livre de Camille Selden, l'*Esprit moderne en Allemagne*, le dernier qu'elle ait publié avant un silence de seize années. Taine rend compte de cet ouvrage, mais sur un ton plus réservé que des précédents. Son article paraît le 7 février 1869. Il y analyse les divers morceaux qui composent l'ouvrage et conclut :

Rien de plus rare qu'une façon propre et personnelle de sentir et d'écrire, rien de plus utile pour le lecteur; notre pensée s'éveille par contre-coup, nous vivons au contact d'une âme vivante, nous nous trouvons tout d'un coup secoués, replongés jusqu'au fond de nous-mêmes, obligés de vérifier nos idées les mieux assises et les plus intimes.

Cette année-là, Camille Selden donna encore une courte étude à la *Revue des Deux Mondes* sur la *Vie et la Correspondance de Lady Montagu*. On y relève cette phrase qui sonne comme un dernier écho de la lettre que naguère Taine avait écrite au sujet d'une jeune femme découragée :

Le point important, pour une créature humaine, est, non de rencontrer le bonheur, mais d'exercer utilement ses forces.

Dans l'édition des *Essais* que Taine publia en 1874 et qu'il considéra comme définitive, il supprima l'étude sur Camille Selden, laquelle était composée de ses articles sur *Daniel Vlady* et sur *L'Esprit des Femmes d'aujourd'hui* et qu'il avait incorporée à la deuxième édition, en 1866. Notons que les deux ouvrages de Camille Selden qui faisaient l'objet de cette étude n'avaient pas directement trait à l'Allemagne et que cette suppression ne peut avoir pour raison les événements de 1870, mais bien plutôt une diminution de l'importance que Taine attachait aux ouvrages de Camille Selden.

Le prestige dont cette femme énigmatique avait joui parmi ses amis intellectuels ne fut d'ailleurs pas affaibli par la guerre, puisque, peu après 1870, nous retrouvons Camille Selden, maîtresse de langue allemande, voire de rédaction française au Lycée Jeanne-d'Arc à Rouen. Mystérieuse comme elle l'était, elle ne prodigua pas les confidences au sujet de cette nomination que, vu sa préparation hors des filières, elle ne pouvait devoir qu'à des recommandations d'ordre assez élevé. Nous sa-

vons peu de choses sur cette période de sa vie, sinon que son enseignement fut fort apprécié de ses élèves. En 1885, trente ans après avoir rencontré Henri Heine, Camille Selden publia un petit livre intitulé : *Les derniers jours de Henri Heine*. Elle y donnait la traduction française de nombreux billets et de quelques poèmes qu'autrefois le poète lui avait adressés. Il est assez curieux de constater que dans ce livre, l'auteur se place à un point de vue français et parle des Allemands comme d'étrangers qu'elle aurait à expliquer à ses compatriotes. Elle mourut à Rouen, en 1896.

Lorsque, l'année après la mort de Camille Selden, M. Jules Legras publia son livre sur *Henri Heine, poète*, il parla de la Mouche sous le nom qu'elle n'avait pris que plus tard, Camille Selden, et, en note, il ajouta ces quelques phrases :

> Je donne à Mme de Krinitz le nom littéraire qu'elle a pris chez nous et qu'elle préférait. C'est un violent chagrin pour moi de penser que la femme d'esprit et de cœur qui s'intéressait si vivement à cette étude s'est éteinte au moment même où j'en écrivais les dernières pages. Camille Selden avait connu intimement plusieurs écrivains de renom, entre autres Taine, qui lui consacra jadis une flatteuse étude. Elle avait eu dans la vie des déceptions, mais n'en avait gardé qu'un scepticisme railleur, sans amertume. Après avoir joué dans les années soixante et soixante-dix un rôle littéraire d'une véritable importance, elle s'était retirée à Rouen et y vivait modeste, contente de peu, ne prodiguant pas ses souvenirs, mais accueillant avec une grâce délicieuse les amis qu'une sympathie commune lui envoyait. Je l'ai connue bien tard, mais j'ai compris, à l'éclair de ses yeux moqueurs, à sa conversation si animée et si délicatement agressive, comment elle avait séduit Henri Heine. Je conserverai d'elle un souvenir affectueux de grand'mère très simple, très indulgente, et j'aimerai à relire ses lettres cachetées d'une mouche.

Les rapports de Taine et de Camille Selden restent après cette étude assez obscurs pour nous. Peut-être

n'auraient-ils jamais attiré notre attention, si ce n'est à cause du silence qui règne dans les biographies de Taine au sujet d'une femme remarquable qui lui inspira quatre articles élogieux, que certainement il dirigea au cours de son travail de plusieurs années et dont cependant le nom n'est jamais cité comme celui de l'une de ses correspondantes. A peine M. Victor Giraud signale-t-il en passant, dans sa magistrale étude sur Taine, le bruit qui courut que Taine avait mis la main à la composition de *Daniel Vlady*. Ce bruit d'ailleurs semble dénué de fondements, car on ne peut soupçonner Taine d'avoir consenti à parler, comme il l'a fait de *Daniel Vlady*, d'un ouvrage auquel il aurait collaboré. Ce silence au sujet d'une femme avec laquelle il est impossible que Taine n'ait pas échangé de lettres, est-il dû à l'oubli? Ce serait pour le moins fâcheux. S'il s'agit d'autres considérations, nous sommes en droit de réclamer contre une discrétion qui n'est plus de mise.

On nous a répété de tous côtés, à l'occasion du centenaire de Taine, que celui-ci avait entouré sa vie intime d'une barrière de discrétion et que c'était agir selon son désir que de respecter cette attitude. Sans doute, Taine avait-il raison, et l'on apprécie particulièrement cette dignité dans une époque comme la nôtre où tout ce qui peut servir au reportage s'achète et se vend sans pudeur.

Mais Taine n'est plus M. Taine, membre de l'Académie française, bon citoyen, bon époux et bon père; Taine est aujourd'hui l'un des maîtres de la Frances du XIXe siècle. Nous n'avons plus le droit de le traiter autrement que lui-même n'a traité les grands hommes, lorsque, avec une curiosité passionnée, il fouillait leurs blessures, interrogeait leur cœur et leur intelligence, analysait leur sensibilité et dénombrait avec minutie les influences qu'ils avaient subies, les actions et les réactions qu'avait exercées sur eux leur milieu, cela afin de nous les faire comprendre et de nous obliger à saisir plus com-

plètement l'importance de leur œuvre. Il nous tient à cœur de rétablir, même imparfaitement, le chaînon qui relie Taine en pleine ascension de carrière au romantisme, à l'Allemagne sentimentale, complément de cette Allemagne philosophique qu'il avait tant étudiée, enfin à la musique. Nous aimons à croire que celui dont on nous a dit sans nous en donner beaucoup de preuves qu'il était d'une sensibilité et d'une tendresse exquises n'est pas arrivé au seuil de la quarantième année en ayant réussi sans défaillance à se protéger de toute influence féminine.

Dans un article publié par *les Nouvelles Littéraires*, le 16 juin 1928, M. Thibaudet faisait remarquer :

Il y a autour de la mémoire de Taine des susceptibilités beaucoup plus éveillées qu'autour de celle de Renan. Renan est abandonné assez heureusement à l'espace, aux fleurs, aux hasards de la gloire et du beau temps. M. Taine est plus vénéré, mais tabou.

Et il ajoute :

Il garde en sa personne une figure modique et stricte. Nous sommes repoussés de toutes parts quand nous cherchons sur lui du singulier, de l'inattendu et du romanesque...

Nous qui avons aimé Taine de tout l'élan de notre jeunesse et qui lui devons le plus clair de notre formation intellectuelle, nous ne pouvons nous empêcher de déplorer l'espèce d'amputation à laquelle on soumet sa mémoire. Nous voudrions, à côté du sévère monsieur grisonnant que présente aux générations le portrait de Bonnat, nous imaginer librement le Taine qui écrivit la vivante *Histoire de la Littérature anglaise,* cet homme jeune, aux cheveux noirs, qui rêvait de musique et n'avait de plus cher souhait que d'écrire un roman. Cet homme, il est probable que Camille Selden aurait pu nous aider à le connaître. Mais, elle aussi, sans doute, s'est sentie liée par la discrétion.

Camille Selden avait cependant écrit ses *Mémoires*. Elle les avait écrits dans la langue qui était devenue la sienne, cette langue française à laquelle, outre ses propres œuvres, elle avait donné des traductions remarquables, entre autres celle des *Affinités électives* de Gœthe. En 1884, elle consentit à confier une traduction allemande de ses *Mémoires* à un périodique berlinois; malheureusement, cette traduction s'arrête au récit de la mort de Heine.

Mais, dira-t-on, l'original français de ces *Mémoires*, existe-t-il? en quelles mains se trouve-t-il? y est-il question de Taine?

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que plusieurs personnes ont vu naguère le manuscrit des *Mémoires* laissés par Camille Selden. Telle d'entre elles n'a pu que le parcourir sans prendre aucune note, telle autre a obtenu l'autorisation d'en copier et d'en publier des paragraphes du plus vif intérêt. Nous devons à l'obligeance de M. Jules Legras la communication d'un admirable plaidoyer qu'il fit paraître en 1906 dans la *Revue Germanique* en faveur de l'authenticité du poème de Heine sur la fleur de la Passion : *Für die Mouche.* M. Andler avait, en effet, attribué ce poème à Alfred Meissner. Après avoir démontré que Meissner eût été incapable de composer ce morceau et que, loin d'avoir inventé les trente-neuf strophes de l'original, il en avait au contraire supprimé quatre dans la version qu'il publia, M. Legras cite plusieurs passages du manuscrit autographe des *Mémoires* de Camille Selden, aujourd'hui probablement égaré. Non seulement, d'après ce témoignage, la Mouche fut l'une des principales correspondantes de Taine et ne reçut pas moins de quatre cents lettres de lui, mais elle fut sa confidente, son amie, à un certain moment elle crut même qu'il l'épouserait. Et, ce qui surtout nous importe, elle fut durant des années la fervente collaboratrice du maître. L'article de M. Legras méritait de produire quelque

sensation. Il tomba au milieu d'un silence prudent. Il y a deux ans, au moment du centenaire de Taine, personne n'osa ouvertement y faire allusion. Voici cependant quelques lignes des pages de Camille Selden citées par M. Legras :

...Pourquoi taire un mot de Heine?... Et pourquoi, au moment où je me dispose à en finir avec cette histoire pour reprendre le cours de la mienne, et laisser là le grand poète qui m'aima, pour ne parler que de moi-même et de ceux que je connus après lui, pourquoi ne point citer le mot si vrai et si juste, si douloureux et si ironique par lequel il définissait la faiblesse des sentiments humains et le peu de fonds qu'il faut faire de leur durée! Que de fois... comme poussé par le secret pressentiment de ce qui m'arriverait un jour, il m'a dit : Tu ne connais pas ton bonheur, ô Mouche chérie! Quelle chance d'être aimée par un homme qui va mourir!...

Sa mort [de Heine], qui me rejetait dans mon inutilité, dans mon néant, le rétablissait dans sa gloire première, le délivrait de tout lien terrestre, effaçait les misères de l'homme souffreteux et débile sous les rayonnements de l'esprit redevenu libre...

Quant à moi, je me sentais flotter en quelque sorte dans le vide, et je faisais de vains efforts pour sortir de moi-même et reprendre goût à la vie active, quand le hasard me rapprocha de l'homme qui devait prendre tant de place dans ma vie, et pour ainsi dire la transformer. Voici plus de dix-huit ans que nous ne nous sommes vus, que nos voies se sont séparées, qu'après avoir longtemps partagé les mêmes idées, concouru vers le même but, vécu si intimement liés de la même vie intellectuelle, que nulle puissance humaine ne paraissait devoir nous désunir; voici plus de dix-huit ans que, nous qui marchions la main dans la main, heureux de notre renommée naissante, sûrs l'un de l'autre, confiants l'un dans l'autre, nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, si totalement étrangers, si absolument indifférents, que nous pourrions nous rencontrer aujourd'hui sans nous tendre la main, peut-être sans nous reconnaître!...

...Oui, cela dût-il faire sourire, je l'ai beaucoup aimé, j'ai cru de bonne foi, et pendant longtemps, qu'il ne pouvait se passer de moi, que j'étais nécessaire à son bonheur comme je le croyais alors nécessaire au mien, que les paroles prononcées par un tel homme avaient quelque valeur et ne pouvaient se reprendre. Quelle femme ne s'y fût point trompée?...

...Certes, j'aimais encore Taine, mais l'admiration, mais la confiance des premiers temps avait baissé depuis le jour néfaste où, me faisant trop scrupuleusement son disciple, j'avais appliqué au Maître lui-même les procédés d'analyse qu'il avait cru devoir m'enseigner. Qu'il y avait loin, de ces jours ensoleillés où, pour mieux étudier la langue où je voulais écrire, je m'enfermais dans une mansarde de la maisonnette que mes parents avaient louée au bord de la Seine, à ces jours de deuil où, dans une campagne que j'habite encore, je vis peu à peu s'écrouler l'idole que j'avais placée si haut dans mon esprit et dans mon cœur...

Celle qui écrivait ces lignes ne put subir comme elle l'a fait l'empreinte de l'esprit de Taine sans que quelque chose d'elle n'influençât l'ami avec lequel elle travaillait en collaboration étroite. On voit combien il importe à notre connaissance de Taine que ceux qui le peuvent s'efforcent de tirer au jour l'histoire des rapports intellectuels qui ont existé entre le grand historien de la pensée que fut Taine et la muse romantique qui l'inspira pendant quelques années particulièrement fécondes de sa carrière.

IV

ÉPILOGUE

Cette conspiration du silence sur des faits qui devraient appartenir à l'histoire littéraire n'a pas été sans ajouter un mystère à ceux dont l'habile petite Mouche a toujours cherché à entourer sa solitude comme d'un charme protecteur. Toutefois, ces mystères eux-mêmes contribuè-

rent à intriguer les esprit les plus aigus, et c'est ainsi qu'après sa mort, la Mouche se fit encore un nouvel ami célèbre.

Cette fois, c'est un Anglais. C'est un homme jeune, déjà comblé d'honneurs, tout près d'atteindre la gloire, tout près de toucher à l'amour, qui n'hésite pas à laisser les travaux qu'il poursuit et la femme qui bientôt doit être la sienne pour faire le pèlerinage de Rouen et venir y rêver sur les traces de la pauvre muse disparue. D'une lettre qu'il écrivit de Paris, le 26 mars 1899, nous traduisons quelques paragraphes :

...J'ai eu l'intention de vous devancer et d'écrire depuis Rouen, mais mon temps a été si rempli que je n'en ai pas trouvé l'occasion. En arrivant jeudi soir, après une traversée délicieuse, j'ai arboré mon air des grands jours et rendu visite à *Madame la Directrice du Lycée Jeanne Darc* (6), où « la Mouche » a été maîtresse. Au premier abord, elle s'est montrée un peu distante, mais au moment même où je prenais congé, elle m'a dit : « Peut-être cela vous ferait-il plaisir de voir son écriture? » D'une commode fermée à clef, elle sortit le manuscrit des *Mémoires* de la Mouche qui ont paru dans le *Schorers Familienblatt*. Or, ma cousine, Mary Tindall, qui a traduit *Les derniers jours de Henri Heine*, a couru l'Europe en quête d'un exemplaire de ces mémoires, mais sans succès (7). La *Familienblatt* est défunte, le British Museum possède l'une des moitiés du volume dans lequel ça a paru, celle qui contient l'index, mais non les *Mémoires*. Aucun libraire de France ou d'Allemagne n'a été capable de dénicher un exemplaire. Vous pouvez donc imaginer ma joie en me trouvant devant le manuscrit original.

Madame la Directrice m'invita à venir à 9 h. 30 le lendemain matin et me dit que je pourrai m'installer dans son bureau et lire aussi longtemps que je voudrai. Donc, le lendemain matin, je me rendis à son bureau. C'était une petite

(6) Les mots en italiques sont en français dans le texte original.

(7) La *Schorers Familienblatt* se trouve au complet à la Stadtbibliothek de Zurich, mais ne comprend que la première partie des Mémoires de la Mouche, jusqu'à la mort de Heine.

pièce carrée avec une quantité de portes et de fenêtres; en fait, les murs consistaient presque uniquement en portes et fenêtres. Des sofas et des chaises recouverts de reps vert... une table à écrire officielle à l'aspect réglementaire complétaient le mobilier de la petite chambre... *Madame* était là pour me recevoir. Grande et mince avec les cheveux de cette couleur qui vous fait vous demander si vraiment ils tournent au gris ou si les reflets parmi l'ombre ne sont qu'un jeu de la lumière, séparés par une raie au milieu, ramenés de chaque côté sur les oreilles et relevés en torsade à l'arrière pour former un chignon coquet perché au sommet de la tête. Sa robe était rigoureusement sombre, si ce n'était quelque molle étoffe mauve qui entourait le cou, relevée à la nuque en manière de pic et nouée sous le menton en un énorme nœud souple.

La neige tombait au dehors épaisse et silencieuse. Elle était assise à son pupitre, corrigeant les devoirs des jeunes filles et moi à mon aise dans un fauteuil près du feu, lisant la vie intime de « la Mouche ». Le silence n'était interrompu que par la rature de quelque faute ou le bruissement du manuscrit mis de côté feuille après feuille. Je ne puis vous dire quelle entente s'établit entre nous durant ces heures de silence absolu et, tandis qu'à la fin je me baissai pour enrouler ses pieds dans un châle, après qu'elle eut dit : « Une chambre avec tant de portes et de fenêtres est pleine de courants d'air... » De temps en temps nous arrivait l'unisson flûté des petites de la classe voisine récitant quelque leçon qui comportait l'interminable répétition de : *un, deux, trois, quatre et cinq...*

C'est à la suite de ce pèlerinage que, vers 1900, le docteur Henry Head, F. R. S., l'un des plus célèbres neurologistes contemporains, aujourd'hui Sir Henry Head, anobli pour d'importantes découvertes physiologiques et des travaux de psychologie expérimentale de haute portée, publia sous un pseudonyme les *Chants de la Mouche* (*Songs of La Mouche*). Ces chants furent réimprimés en 1919 avec des poèmes inspirés par la guerre, dans un volume intitulé : *Navires de Guerre* (*Destroyers*) et signés cette fois du véritable nom de leur auteur.

Nous tenons ici à rendre hommage à Sir Henry Head dont les poèmes nous ont donné la première idée de cette étude. Nous ne saurions mieux terminer celle-ci qu'en traduisant l'une de ces complaintes si impressionnantes et qui pourraient porter en épigraphe le mot fameux de Henri Heine : « De mes grandes douleurs, je fais de petites chansons. »

Voici donc le dernier des chants attribués à la Mouche par Sir Henry Head :

Enfin, au bord du quai tranquille,
Semblable au grand navire, jouet des tempêtes
De l'océan, et maintenant ramené au port
J'attends ma fin, sans me soucier
De ce qu'elle peut être.

Car le temps joue son jeu de destruction,
Le devoir imposé raidit les ailes palpitantes,
Et l'immobile paix des jours sagement mesurés
M'enlace comme en un réseau d'herbages.

Mais quand l'année mourante devient froide
Se rouvrent à nouveau les blessures d'antan.
Je me retourne vers les jours agités de jadis
Alors que la persécution, le chagrin et la peine
M'apparaissaient doublés d'un revers d'or.

Cherchant la route à demi oubliée,
Ma fantaisie avance en louvoyant,
Et je suis balancée sur des courants inconnus
Des craintes oubliées font dévier ma course.

Poussée en avant, je ne trouve pas d'issue
A l'enchevêtrement sans ordre de mes jours...
Les tempêtes furent-elles si violentes? le ciel si bleu?
Maintenant tout est gris... Il me semble impossible
Que vraiment cette aventure soit la mienne.

MARIANNE GAGNEBIN.

LUI ET MOI
OU
LES PROPOS INDISCRETS

C'est plaisir d'échanger des propos avec un compagnon de choix. J'en sais un, d'esprit délié, que les idées passionnent. Les miennes lui causent bien parfois de la surprise, mais elles l'étonnent sans l'alarmer, car il n'a point, Dieu merci! l'âme théologienne. Le paradoxe le chatouille, sans lui faire pousser de hauts cris, juste assez pour l'exciter à me gentiment contredire. Il est de ces esprits riants et fins, comme je les aime, qui saupoudrent d'humour ce qu'ils touchent et qu'on jurerait nés citoyens d'Athènes. Nos oscillations de pensée s'harmonisent. Au jeu de raquette de la discussion, nous nous entendons à merveille. Ce papillonnage d'idées a son charme. La dernière fois que je le vis, nous eûmes, du frivole au grave, l'entretien familier que voici.

MOI. — Entrant l'autre jour dans une synagogue, j'y fis un peu scandale, bien malgré moi. Je me découvris, et vous n'ignorez pas que ce geste chrétien est fort mal vu des Juifs, qui se piquent d'honorer leur Dieu en mettant à découvert une autre partie d'eux-mêmes.

LUI. — Le badinage est un peu gros, mais passons.

MOI. — Il eût passé du temps de Voltaire. Je sais bien que la décence a fait depuis de grands progrès. Une police vigilante s'y emploie. Elle laisse en paix les assassins, mais protège les bonnes mœurs avec un zèle incroyable. En quoi elle montre l'estime singulière où elle

tient la vertu, jugée plus précieuse, et de beaucoup, que la vie même.

LUI. — Grande leçon d'idéalisme que nous administre la Préfecture.

MOI. — On s'en passerait; mais à propos de Voltaire, il faut bien que ce grand homme ait cessé d'être au goût du jour, si j'en crois les Américains, qui viennent d'interdire à *Candide* l'accès de leur vertueuse république.

LUI. — Eh! de grâce, qu'auraient-ils à apprendre en fait de candeur? Ces gens en ont de reste. Mais nous voilà à cent lieues de votre synagogue. Poursuivez votre histoire; j'ai peur que son parfum ne s'évente.

MOI. — Ce n'est même pas une historiette, ni plus ni moins que l'embryon de fait que j'ai dit, mais qui, dans sa simplicité, m'a donné de saisir ce qu'est au juste la morale : pure convention de société, affaire de secte, question de paroisse, rien de plus.

LUI. — La belle chose qu'être philosophe! On fait trésor de tout. N'est-ce pas Marcel Proust qui assurait qu'on peut faire d'aussi précieuses découvertes dans une réclame pour un savon que dans les *Pensées* de Pascal?

MOI. — Taine aussi, et il n'avait pas tort. Je ne me rappelle plus qui a défini la conscience : la gardienne des lois que la Société édicte à son profit.

LUI. — Et Diderot : « Je ne sais ce que c'est que des principes, sinon des règles qu'on prescrit aux autres pour soi. »

MOI. — Voilà bien l'empirisme sur quoi toute morale repose. Et c'est si vrai, notez-le, que dès que l'intérêt du groupe n'est plus en jeu, on la voit s'éclipser avec une discrétion remarquable. Nous nous en dispensons fort bien vis-à-vis des animaux et, s'il s'agit de peuplades sauvages, nous les exterminons sans remords à l'aide d'engins perfectionnés, qui témoignent assez à quel point nous leur sommes supérieurs.

LUI. — C'est ce qui donne un grand charme aux expé-

ditions coloniales. Mais puisque nous causons entre civilisés, m'entendez-vous prouver que ces règles qui régissent avec tant d'harmonie l'ordre social et la famille, auraient une si piètre et méchante origine et ne seraient là que pour justifier nos petites commodités? Cela est un peu dur et me chiffonne la cervelle.

MOI. — Rien d'étonnant. A ses débuts, la critique des religions n'a pas manqué de paraître impie. Celle de la réalité morale vous prend encore de nos jours je ne sais quel petit air de sacrilège. Vous n'oubliez qu'une chose, c'est qu'en rattachant l'idée de devoir à la structure de l'animal social que nous sommes, on lui assure du même coup un bien solide fondement. Devisant de la distinction du bien et du mal et de la responsabilité, Anatole France met dans la bouche du docteur Trublet : « Assurément, ce sont des idées bêtes. Mais elles nous sont très convenables, parce que nous sommes des bêtes. On l'oublie toujours. Ce sont des idées bêtes, augustes et salutaires. Les hommes ont senti que, sans ces idées, ils deviendraient tous fous. Ils n'avaient que le choix de la bêtise ou de la fureur. Ils ont raisonnablement choisi la bêtise. Tel est le fondement des idées morales. »

LUI. — Le paradoxe est amusant. Mais pour me convaincre, souffrez qu'il me faille mieux que ce batifolage.

MOI. — Vous voulez que je fasse le pédant? Je l'essaierai pour vous plaire. Je vous contais donc comment, ayant provoqué par mégarde un léger émoi, pour m'être découvert dans un lieu où ce n'est pas l'usage, j'avais cru trouver là sujet à réflexions. Car enfin, je touchais du doigt un phénomène moral à l'état pur. La honte est, en cette matière, le réactif par excellence. C'est l'arme de la Société; elle en joue à merveille. L'homme moral est celui qui a le haut-le-corps facile; il est en perpétuel sursaut et prend le parti de s'offusquer toujours. Volontiers il embastillerait toute idée neuve et libre. Juste

le contraire de l'homme d'esprit, qui, en place d'excommunier, prend son plaisir à comprendre. Les singes, dont nous descendons, n'ont jamais su rougir, en dépit du proverbe.

LUI. — Adam avant la faute! Toute vérité est dans la Bible.

MOI. — « To be ashamed or not. » La question est là, voyez-vous. Le fait est constant, mais cherchons-en la cause. Et si elle est sociale, au premier chef, comme j'y incline, n'allons-nous pas surprendre nos règles morales en joli désaccord, suivant qu'elles émaneront d'un groupe ou de tel autre?

LUI. — Montaigne se plaisait à ce jeu. Il en est de plus difficiles.

MOI. — J'en sais peu de plus distrayants. Mais surtout, n'allez pas voir en moi un professeur d'incertitude, alors que, sous leur diaprure apparente, je cherche, vous le sentez, à démêler le vrai des choses. Et tenez, puisque je vous sais indulgent à ma manie des petits faits, observez seulement un compartiment de chemin de fer. Bien vite, ses occupants, tout à l'heure encore étrangers, s'agrègent, s'agglutinent, font cellule. Aussi, pour peu qu'en cours de route surgisse un nouvel arrivant, quels regards hostiles on lui jette! Tout juste si la politesse réussit à masquer le dépit. Il est l'étranger, l'intrus devant qui l'on fait boule. C'est déjà, dans son égoïsme sacré, toute la morale de la famille.

LUI. — Respectons-la, c'est la cellule par excellence.

MOI. — Dieu me garde d'en parler légèrement. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir que dans son sein prennent naissance une foule de vertus touchantes. Mais, puisque nous sommes en beau train de franchise, accordez-moi que cette floraison de vertus a elle aussi sa nuance. La famille a son code, dont les obligations ne coïncident pas forcément avec d'autres. Voilà le joint par où l'égoïsme se faufile.

LUI. — Ne pourriez-vous m'éclaircir cela? Je vous entends mal.

MOI. — N'avez-vous jamais vu, sous le couvert de l'idée de famille, le père amasser du bien, dans un esprit cupide, lésiner, s'interdire ce qui est généreux, grâce au prétexte tout trouvé de ses obligations envers les siens? Beau motif encore pour simplifier à son profit la lutte pour l'existence, en faisant bon marché de petits scrupules tenus pour vains. Pour réussir sur le dos d'un concurrent, par exemple, on se permettra de menues perfidies. N'a-t-on pas femme et enfants à sa charge? Le soin du foyer couvre tout; cela tranquillise sur la délicatesse. Que de mesquines jalousies dans les familles, d'aigreurs, d'envies secrètes, au lieu des belles choses qui sont le dessus du panier. Comme disait Mme de Sévigné, le petit démon qui nous tirerait le rideau nous divertirait extrêmement.

LUI. — Ma foi, vous êtes en passe d'en jouer le rôle.

MOI. — C'est ainsi que l'égoïsme collectif (comme cela éclate dans les patries), est ingénieux à se déguiser en mérite, à se façonner, si l'on peut dire, une draperie de vertu. D'ailleurs, dans notre France qui se dépeuple, un dogme nouveau, celui des familles nombreuses, est en train de faire son chemin et de s'incorporer à la morale officielle. Voilà bien, saisi sur le vif, le caractère empirique de celle-ci.

LUI. — Au fait, nos voisins d'Outre-Manche passent pour souffrir d'un mal inverse; leur île est trop peuplée et voilà, ô surprise! qu'on voit dans la puritaine Angleterre un mouvement se dessiner (nullement découragé en haut lieu), qui ne tend à rien moins qu'à la restriction volontaire des naissances. Il faut avouer que cela confirme assez curieusement votre thèse.

MOI. — Laissez-moi rêver. Du train dont vont les choses, qui sait — l'endroit est glissant — si les lois gothi-

ques dont pâtit Oscar Wilde ne finiront pas quelque jour par être abolies là-bas?

LUI. — Il me revient que la même réforme serait près d'aboutir à Berlin.

MOI. — Mais en Chine, où, à ce qu'on assure, les pratiques spéciales seraient en vogue, ne pourrait-on discerner dans cette tolérance un corollaire de l'effroyable excès de population qui y sévit?

LUI. — Cela serait à vérifier sur place. Je vois d'ici une suite piquante au *Voyage au Congo.*

MOI. — Les mœurs que voilà sont courantes en Orient, notamment chez les Turcs.

LUI. — Les bagatelles de la Porte!

MOI. — Ce problème d'une planète surpeuplée serait bien angoissant si Dieu n'y mettait bon ordre par quantité de maux (qui sont des biens), dont sa sagesse nous accable : pestes, guerres, famines et autres gentillesses.

LUI. — Et il y a des gens pour ne pas croire à la Providence!

MOI. — A revenir sur le chapitre des aberrations, il faut avouer qu'il règne encore là-dessus des idées bien sommaires.

LUI. — N'est-ce pas le cas de toutes les idées sociales? La morale, au rebours de la mode, entend que nous ayons des vêtements de confection. Il ne s'agit pas, pensant par nous-mêmes, de porter habit sur mesure. Cela est mal vu.

MOI. — On se console de n'être pas toujours de l'avis du commun, quand on songe qu'il bâille à *Parsifal* et fait de *Rose-Marie* ses délices. Avez-vous songé que pour la plupart de nos Parisiens, le grand, le saint nom de Bach n'évoque rien d'autre que la silhouette d'un comique de tréteau?

LUI. — Mais reprenons le fil de notre causerie. N'étiez-vous pas en fantaisie de vous expliquer sur l'homosexualité? J'en suis curieux; poursuivons.

MOI. — Fi donc! Faites-moi grâce de cet affreux vocable. Si la chose m'agrée peu...

LUI. — Curieuse chose, un je ne sais quoi qui a nom dans toutes les langues.

MOI. — J'aime encore moins le mot, ce composé barbare, tiré du grec et du latin, comme si on l'eût voulu forger tout exprès pour compromettre en bloc l'antiquité classique tout entière. Le dirai-je? Malgré les efforts des romans d'aujourd'hui pour parer de fleurs ces malsains marécages, ils ne m'en paraissent pas plus attirants pour cela. Mais ce n'est pas une raison, peut-être pour se refuser à les voir. On commence d'ailleurs beaucoup à s'occuper de ces choses-là. Il y a du mérite, car la Société n'y tient guère. Cela lui donne des inquiétudes. L'origine de cette pudeur se perd dans la nuit des âges. Cette vigilance sociale qui tend ainsi à mettre tout un ordre de faits sous le boisseau...

LUI. — « Taisez-vous, méfiez-vous. Des oreilles amies vous écoutent. »

MOI. — Cette crainte, dis-je, rappelle singulièrement la façon de penser primitive. Les hommes des cavernes, dans leurs obscures cervelles, s'imaginaient que rien qu'à représenter certaines opérations on faisait qu'elles se réalisent. De là, comme vous savez, sur leurs roches gravées, tant de bêtes prêtes à accoucher et de femelles aux seins énormes.

LUI. — Nos voisins allemands ne font pas tant les timides. Il faut avouer qu'ils sont assez habiles sur ces choses-là. Ce qui prête au caquet ne les trouble guère.

MOI. — Oui, mais ces messieurs exagèrent : témoin Freud qui nous expliquerait tout par la hantise sexuelle. N'a-t-il pas écrit quelque part que vous et moi, tout le monde, même l'être le plus normal, « est capable du choix homosexuel de l'objet, l'a, à un moment de sa vie accompli, puis, ou bien s'y tient encore dans son incons-

cient, ou croit devoir s'en défendre par une énergique attitude contraire ».

LUI. — Pour un peu, transposant le mot de La Rochefoucauld sur les honnêtes femmes, il conclurait : « Il y a peu de *normaux* qui ne soient las de leur métier. »

MOI. — On reconnaît le pédantisme germanique à ces outrances. Mais, réduit à la mesure qui convient, ne pensez-vous pas qu'en cette matière, la défiance, poussée au dégoût, pourrait bien être marque d'obsession latente? Cela paraît n'avoir pas échappé à cet étonnant Marcel Proust, si j'en crois deux anecdotes curieuses(1). Successivement il nous montre le baron de Charlus et Saint-Loup (dont vous n'êtes pas sans savoir qu'il suivra les traces de son oncle), commencer par réagir très violemment en sens inverse, puisqu'ils vont jusqu'à rouer de coups le malappris qui les aborde. La brutalité inouïe de la réaction (qui serait moindre chez un être normal et n'ayant rien à refouler) me semble éclairer vivement l'intention profonde de l'auteur.

Michelet a écrit cette phrase, dans son chapitre sur la Grèce : « Les mœurs grecques dont on parle tant, dont ils ont eu le tort de plaisanter eux-mêmes, sont dans un tel quartier de telle ville chrétienne qu'on peut nommer, plus qu'elles ne furent jamais dans tout le monde grec. »

LUI. — N'empêche que les Grecs trichaient et friponnaient plus volontiers que nous au jeu d'amour; c'étaient gens de ressource. Les plus vertueux ne s'en faisaient pas faute. Nous avons de Solon, l'un des Sept Sages, tel fragment que renoncent à traduire nos honorables historiens. Cela dénote un progrès vers les idées saines.

MOI. — Que dites-vous? Je ne vous suis plus. Il y aurait donc des idées malsaines? L'étrange point de vue.

(1) *A l'ombre des jeunes filles en fleurs*, II, p. 48. — *Le côté de Guermantes*, I, p. 164.

Cela est bon pour un ramasseur de champignons, pas pour un philosophe.

LUI. — La pudeur est pourtant un sentiment inné.

MOI. — En êtes-vous sûr? Elle obéit en tout cas à des conventions bien bizarres. Rappelez-vous ce que Remy de Gourmont en disait : « La pudeur des Européennes, au bal ou à la plage, est à peu près aussi saugrenue que celle des Maories, qui, à la survenue d'un étranger, relèvent leur chemise, unique vêtement, pour s'en couvrir la face. »

LUI. — Je ris d'une idée singulière qui me vient (pardonnez-en l'extravagance). Si, comme le croyait Agnès, les petits enfants se faisaient par l'oreille, quel scandale ce serait, que d'en laisser percer le bout!

MOI. — Remarquez que c'est surtout au dire des femmes que la chasteté est une vertu. Voilà qui en dit long. Elles ne la vanteraient pas tant, j'imagine, si, par expérience, elles ne l'estimaient furieusement difficile à pratiquer. Anatole France, dont l'œuvre n'est qu'une prédication insidieuse de la volupté, tenait la pudeur en piètre estime. C'est du moins ce qu'en laisse penser son ancien secrétaire, qui lui prête ce propos : « La triste pudeur règne sur la littérature, la pudeur, plus sotte, plus cruelle, plus criminelle que la Sainte Inquisition. »

LUI. — Par ce temps de vies romancées, je suis surpris que Brousson n'ait pas donné pour titre à ses récits : *Anatole France ou la Vie de Satyre d'un Académicien.*

MOI. — On peut être d'Académie et s'y connaître en gaillardise. Cela explique bien le faible de l'auteur de *Thaïs* pour tout ce qui est païen, l'Antiquité, la Renaissance.

LUI. — Sans oublier ce siècle irréligieux et libertin dont Sainte-Beuve écrivait : « Les paradoxes du XVIIIe siècle ont plus fait pour l'avancement de l'espèce que les magnifiques lieux communs du XVIIe. »

MOI. — Je ne vous le fais pas dire. Et jusque chez les gens d'Eglise, quelle indulgence en ce siècle charmant! Vous connaissez les *Lettres familières* du Président de Brosses et l'aimable peinture qu'il nous retrace des mœurs d'Italie. Parlant du nombre, à vrai dire fort petit, des belles dames vénitiennes que la dévotion retenait, il prend soin d'ajouter : « Les confesseurs ont traité avec elles qu'elles s'abstiendraient de l'article essentiel, moyennant quoi ils leur font bon marché du reste, tout aussi loin qu'il puisse s'étendre, y compris la permission de n'être pas manchotes. »

LUI. — Le trait est galant .C'était le temps où la langue était leste et savait tout dire. Mais nous voilà loin des mœurs que Marcel Proust étudiait.

MOI. — En êtes-vous sûr? Chez les gens qu'il nous peint, moraux peut-être, quoique vicieux, la déviation n'est-elle pas la voie naturelle? Seules les religions sont logiques, qui considèrent comme débauche toute recherche du plaisir amoureux, en dehors de la propagation de l'espèce (2). Mais alors, comme vous rapetissez le domaine du plaisir! Ce serait à ne pouvoir vivre. Il n'y aurait plus qu'à s'enterrer. Je ne dis point cela, vous m'entendez, pour couvrir si peu que ce soit les débordements d'un Charlus, éprouvant peu de sympathie pour ce rival de la Callipyge. Avec ses travers féminins, sa voix toujours un peu fausse et qui aurait besoin de l'accordeur, ce roucoulant personnage est proprement insupportable.

LUI. — C'est bien la peine d'avoir un nom en *us* pour être si peu masculin! La Bonifas l'est davantage.

MOI. — Elle n'en est guère plus aimable. Mais le beau livre, avec son idée si curieuse, de nous montrer une tare se muant en vertu. Il n'est, voyez-vous, que de prendre certaines gens à l'envers pour leur découvrir du

(2) « Nec in ore, nec in posteriore, nec inter crura, nec inter mamillas, sed solum in vase debito. » Le texte est d'Eglise, authentiquement. On n'est pas de ces auteurs légers qui brodent.

mérite. Aussi bien, il n'est pas question de sympathiser, mais de comprendre. Et je gage que ces milieux spéciaux ont leur morale aussi. Un inverti y doit faire scandale, s'il s'avise de prendre maîtresse. Voyez un peu où va se nicher la vertu.

LUI. — La voilà bien la morale, fonction du groupe.

MOI. — Annexe de la mode.

LUI. — Vous en revenez à votre refrain; toujours l'idée qui vous travaille.

MOI. — Et dans ce curieux besoin de guider, de façonner la jeunesse, de préférence cueillie dans les classes subalternes, apparemment plus maniables, ne saurait-on voir encore le reflet d'une vertu et comme je ne sais quelle paternité qui se cherche?

LUI. — Je me demande comment l'on a pu taxer Marcel Proust d'immoralité. Quand il nous montre son Charlus vieilli, ravagé, vrai sépulcre fardé, qui s'enfonce toujours vers de plus basses débauches, le spectacle est peu fait pour exciter l'émulation.

MOI. — Si le baron vivait encore, qui sait si ses penchants n'auraient pris autre tournure? A voir les femmes d'aujourd'hui se faire, pour nous séduire, de plus en plus garçonnières, peut-être le sexe aimable l'aurait-il enfin captivé.

LUI. — Il me semble reconnaître une thèse d'Abel Hermant. Elle est scabreuse.

MOI. — J'en laisse volontiers à cet Académicien la paternité.

LUI. — A abuser comme il fait du mot « singulièrement », rien d'étonnant si ses idées s'en ressentent.

MOI. — Tant y a qu'en ces matières règne un peu plus de tolérance. On ne brûle plus les sodomites; et vous savez qu'à la veille encore de la Révolution, lorsqu'on surprenait un berger serrant de trop près sa bête (ce sont accidents qui arrivent), on les menait bel et bien l'un et l'autre au bûcher. Aujourd'hui, ils ont la

vie sauve, qui est une grande affaire. C'étaient manières conformes à la plus saine théologie.

LUI. — Les théologiens sont abîmes de science.

MOI. — Aucun égarement des fils d'Adam ne leur échappe. Je relève dans un vieil ouvrage que si forniquer avec bêtes à quatre pattes est déjà un grand diantre de péché, le consommer avec des oiseaux ou des poissons est péché bien plus grave (3). Voilà qui s'appelle tout prévoir.

LUI. — La tolérance a du bon; mais vous ne voudriez pas, j'imagine, que la Société fît plus et encourageât de telles mœurs.

MOI. — Pour qui me prenez-vous? Ai-je coutume d'extravaguer? Même je ne sais rien de si ridicule que la tendance de l'inverti à poser pour l'être supérieur et à s'ériger en modèle. Mais je veux que l'Etat se mêle des mœurs le moins possible. Chaque fois qu'il fait incursion dans ce domaine privé, il y a régression et maldonne. La morale officielle outrepasse ses droits en étendant à ces questions, délicates à l'extrême, sa rogue et pédante juridiction. Il n'est que de voir les Américains, avec leurs sottes lois prohibitives.

LUI. — Faire jouer à l'Américain, buveur d'eau, le rôle de l'ilote ivre, le tour est bon.

MOI. — Renan, qui voyait loin, s'inquiétait déjà de la tendance. Etudiant Channing, qui s'occupa toute sa vie de combattre l'intempérance, il dit : « En vérité, un peuple qui ne boit que de l'eau en sera-t-il plus grand? réalisera-t-il une plus belle page de l'histoire humaine? trouvera-t-il un plus haut idéal de l'art, de la pensée? Cette manière d'attacher de l'importance sociale à une chose que nous ne pouvons envisager que comme relevant de la morale individuelle, montre bien l'abîme qui sépare la pensée américaine de la nôtre, et combien il

(3) « Si quis episcopus peccaverit cum quadrupedibus, septem annos poeniteat. Si vero cum avibus vel piscibus, quatuordecim annos. »

est difficile qu'en suivant des vues si différentes, le nouveau et le vieux monde se rencontrent jamais dans une même politique et une même foi. »

LUI. — J'ignorais le passage, mais il me plaît.

MOI. — A notre tour, prenons garde de verser dans l'orgueil. Notre vieille civilisation, qui, par contraste, nous enchante, pourrait bien être moins libérale qu'elle ne paraît. Il n'y a pas si longtemps que certaines pratiques y régnaient, qu'on tenait pour des dogmes : défense d'exporter le blé, travail forcé des enfants, prison pour dettes, secret rigoureux de la procédure criminelle (4). Qui sait si notre état social, dont nous faisons les fiers, n'abonderait pas en cruautés semblables? Que de coutumes nous obligent sans que nous sachions pourquoi! Je connais une servante exemplaire, qui ne croit guère en Dieu, mais se jugerait déshonorée si elle n'apprêtait à son maître le plat de morue rituel ,le jour du Saint Vendredi.

LUI. — Encore un de ces menus détails dont vous faites collection.

MOI. — Celui-là est sans conséquence. Il en est de moins innocents. Chez certains sauvages, si les incisives d'en haut d'un enfant percent avant celles d'en bas, on le tue, parce qu'il porte malheur. Mon savant maître, M. Lévy-Bruhl, a noté quantité de rites du même genre. Sommes-nous si sûrs, en fait de morale et d'éducation, de n'avoir pas, nous aussi, nos coutumes barbares? Combien d'idées déraisonnables nous logeons chez nous, bourgeoisement! Nous rions des négresses à plateaux, qui cruellement se défigurent, en pensant obéir à des obligations sacrées. Mais de quelle taille, je vous prie, serait le plateau symbolique, sur lequel nous offrons à nos vieilles idoles, Morale, Société, Religion, le riche amas de nos préjugés, aussi vieux qu'elles.

LUI. — Vous devenez éloquent, ma parole. Il est bien

(4) Cf. Lévy-Bruhl.

vrai que chacun de nous porte en soi un préhistorique qui sommeille. Mais, à ce compte, cet impératif du devoir, si noble que, devant lui, Kant pensait s'évanouir, ne serait, en somme, que le résidu des tabous qui terrifiaient nos chers ancêtres?

MOI. — Il y a des chances. C'est une noblesse dont les titres remontent loin.

LUI. — En tout cas, l'épuration est indéniable. C'est comme pour certain Sacrement où, sans grand'peine, on retrouverait l'idée chère aux sauvages, qu'en absorbant le foie d'un guerrier valeureux, on s'incorpore sa force et son courage. Mais combien d'âmes, tous les jours, s'en trouvent réellement fortifiées!

MOI. — Quelque chose comme du Tout-Puissant en extrait.

LUI. — Depuis Xénophane, les philosophes aiment à défier les dieux. Aussi les tient-on pour pernicieux et diaboliques. Et vous-même sentez un peu le fagot.

MOI. — Vous me flattez. Je ne me savais successeur de l'insidieux reptile de la Genèse. Mais ce qu'il faut voir, c'est que les dieux changent. Nous ne concevons rien au delà de nos coutumes. Les tyrannies du passé nous frappent aisément, mais nous apercevons mal celles qui nous oppriment. On se cramponne aux préjugés sans les voir.

LUI. — Geste instinctif d'aveugles.

MOI. — C'est ainsi, y avez-vous songé, que nous assistons bel et bien à la naissance d'une religion. Les guerres des peuples ont eu pour résultat le plus clair de diviniser les patries; non point de les faire chérir, respecter comme il sied, mais de les ériger en idoles. D'où un nouveau fanatisme, de caractère fort inquiétant. On lapiderait Voltaire si, de nos jours, il chansonnait nos défaites, ou seulement s'avisait de donner une suite à *la Pucelle*. D'ailleurs cette religion même n'est pas sans subir l'influence des milieux. Le cri d'« à bas la guerre »

est séditieux à Paris; on l'applaudira à Genève. Avouez qu'on s'y perd.

LUI. — Vérité au deçà des Alpes...

MOI. — Emil Ludwig nous vient d'expliquer finement Guillaume II, par l'infirmité dont souffrait le monarque : ce membre inerte et trop court qui, en l'humiliant, et par contraste, fit jouer au manchot couronné les fiers-à-bras et les bravaches. Mais Napoléon (puisque enfin les guerres des peuples datent de lui) n'eut-il pas à pâtir d'une disgrâce semblable? Chez ce grand homme il y avait quelque chose de petit. Il eut rarement succès durable auprès des femmes. La nature (ses médecins nous l'ont révélé) l'avait doté chichement du côté génital. Sa volonté de puissance prit sa revanche ailleurs : il se rua sur le monde.

LUI. — L'inverse du nez de Cléopâtre, qui, s'il eût été plus court... A quoi tient le sort des empires!

MOI. — L'idée du soldat inconnu, à qui l'on dédie un tombeau, cette idée parfaitement poétique et belle, n'a pas manqué, elle aussi, de se cristalliser en croyance. Non seulement on s'y rend en pèlerinage...

LUI. — Rien que de naturel.

MOI. — Mais ne voilà-t-il pas qu'on s'embarque dans des cérémonies expiatoires, pour peu qu'un geste stupide ait paru profaner le saint lieu?

Tenez, voici un simple fait divers, mais qui donne à rêver :

On mande de Londres qu'un incident s'est produit hier matin, à onze heures, à Piccadilly Circus, au moment où la population observait la minute de silence. Un camion automobile dont le moteur continuait à tourner stationnait le long de la chaussée. La foule se précipita sur la voiture, arrêta le moteur. Lorsque le chauffeur, qui était allé livrer des marchandises dans un immeuble voisin, reparut, il fut malmené par la foule. La police dut intervenir (5).

(5) *Journal des Débats* du 13 novembre 1929.

LUI. — C'est édifiant. Voilà bien une nouvelle mystique; son fanatisme la dénonce.

MOI. — Cette religion vous semble universelle et simple, mais ne vous y trompez pas. De même qu'en Polynésie le tabou des nobles peut fort bien ne pas exiger le respect de la plèbe, le point d'honneur patriotique a, lui aussi, ses fluctuations, ses variantes. Rien de plus instructif que la récente affaire des faux billets hongrois. Un magnat patriote falsifie des billets de la Banque de France. Il passe devant un jury d'honneur, qui s'empresse de le réhabiliter.

LUI. — Le faux patriotique a toujours eu son auréole.

MOI. — Après avoir déclaré que le prince n'a contrevenu en rien aux lois de l'honneur, ce même jury ajoute (c'est le bouquet) que son Gouvernement lui doit réparation fructueuse en espèces.

LUI. — Ici, c'est le concept d'honneur national qui fait échec à l'honneur tout court, comme c'est le cas pour l'espionnage. — Dans certains milieux bourgeois, l'abandon d'enfant naturel n'est-il pas chose admise? Hier encore, le duel était obligation de classe, et combien de catholiques, risquant l'enfer, s'y soumettaient! Il y a bien des manières de faire cesser la disproportion des biens entre les hommes; cela va du vol simple, réputé impertinent, jusqu'au chef-d'œuvre des lois fiscales. Mais où diable commence le droit au respect?

MOI. — Croyez-moi, chaque groupe a ses règles, qu'il baptise devoir. L'absinthe déshonorerait une femme du monde; le cocktail, point. Dans des cercles radicaux de stricte observance, vous seriez mal venu à rendre à nos missionnaires l'hommage qui leur revient.

LUI. — Je vous croyais homme de gauche.

MOI. — S'il vous plaît, avec des nuances. Vous vous rappelez cette anecdote du bon saint François. Voulant marquer son indignation à l'un de ses frères, coupable de s'attacher plus que de raison aux biens temporels,

il le traita — suprême injure — de « propriétaire ». Parions que cet ami des humbles aurait peu de succès auprès des lecteurs bien pensants de l'*Ami du Peuple*. Chez nos frères latins, qui donc, en guise d'éloge, oserait maintenant vanter quelqu'un pour son libéralisme?

LUI. — C'est tout ce qu'il y a de plus mal porté en l'An VIII. Nous avons changé tout cela. Ces coups de bourse sur les valeurs morales sont le triomphe des dictateurs.

MOI. — Mais coûtent à l'humanité un peu cher.

LUI. — Par ces temps furieusement agités, ne vous semble-t-il pas que le pouvoir spirituel de l'Eglise pourrait jouer un beau rôle? Après tout, son autorité morale domine les peuples de haut; elle aurait qualité pour leur faire entendre raison, en calmant, s'il se peut, leurs fièvres chaudes.

MOI. — Elle s'y essaye, mais si timidement! Après avoir, à grand fracas, annoncé une Encyclique, qui devait fulminer contre les excès nationalistes, qu'a fait le Pape? Il s'est tu et l'a enfouie au plus profond des caves du Vatican. Il est vrai que déjà, caressant sa chimère, il se rêvait souverain temporel, ce qui advint, ainsi qu'on sait.

LUI. — C'est étonnant comme de devenir roi vous rapetisse les idées.

MOI. — Je vous engage à ne point trop faire fond sur l'efficace pontificale. Là encore, les courants sociaux risquent d'être les plus forts. La barque de Saint-Pierre y oscille furieusement. Sa Sainteté en sait quelque chose. Voyez plutôt comme ses protestations varient en véhémence, suivant que l'adversaire est de taille à se faire plus ou moins respecter! Contre l'*Action Française*, minorité bruyante, l'attaque est brutale; mais avec le fascisme, on entre en mille tempéraments.

LUI. — Pour une fois que l'Eglise prétend combattre le fanatisme, elle joue de malheur. Mais à ce compte, selon

vous, les philosophes aussi n'auraient plus qu'à se taire, et l'esprit d'examen, à abdiquer?

MOI. — Que non. En soulignant, sans se lasser, le caractère fortuit de certaines règles, en relevant ce qu'elles peuvent avoir d'irrationnel et de fâcheux, on réussit encore, croyez-moi, à faire appoint. On contribue (ce qui n'est pas rien) à éliminer les obligations qui commencent à n'être plus senties comme telles. On l'a bien vu pour la torture judiciaire, l'esclavage.

LUI. — Serait-il aboli chez les blancs? Vous oubliez l'hyménée.

MOI. — On fait passer en contrebande de petites vérités qui peu à peu s'imposent. A porter la main sur d'antiques préjugés, il arrive que les plus vermoulus tombent en poussière. C'est le genre de liquidation qu'il est permis d'activer. Ainsi le progrès va son train, bien qu'à petites journées et sans empressement.

LUI. — Cela même n'est pas sans péril. La Société est toujours là, qui sourdement s'y oppose. N'est-elle pas conservatrice par essence? C'est un peu, on l'a dit, comme l'Académie, qui s'entête à faire respecter l'orthographe, jusqu'en ses moins défendables singularités. Gare au révolutionnaire par qui l'ordre sacré des choses serait troublé.

MOI. — Que voulez-vous, on ne saurait trouver de sûreté dans ce métier.

LUI. — C'est une grande folie de vouloir être sage.

MOI. — Cela n'appartient qu'aux âmes exercées. Benda l'a observé: « La fonction du clerc est de dire aux laïcs des vérités qui lui déplaisent et de le payer de son repos.»

LUI. — Il y trouve bien, vous l'avouerez, son petit profit d'amour-propre.

MOI. — Eh! ne faut-il pas que quelque chose lui reste? Mais nous-mêmes (car voilà une terrible causerie), s'il vous plaît, pour aujourd'hui, restons-en là.

RAPHAEL COR.

POÈMES

—

BAIGNEURS SUR LA PLAGE

Offerts au double feu que dispense à la plage
Le ciel en l'onde reflété,
Ils ont l'air, fascinés, de tendre leur visage
Vers une Mecque de clarté.

Tu leur donnes, ô Mer, le sentiment obscur
De leur destin frêle et fugace
A rouler sous leurs yeux tes décombres d'azur
Et les ruines de l'espace...

—

REVEIL

Si lascives encor dans l'or frais du matin,
Montmartre, tes maisons se dressent sur la nue,
Riantes, gorge offerte à leur nouveau destin.
Les murs ont, dans l'air vierge, une odeur de chair nue;
L'encens des baisers morts les embaume sans fin...
Par les volets poussés jaillissent les fenêtres
Et voici qu'aux balcons, allumés au grand jour
Qui s'épanche, on peut voir des femmes apparaître
Sous leurs pagnes encor modelés par l'amour...
Elles s'étirent, rient, intiment à l'espace
D'être clair... Car c'est vous qui, dès l'aube, jetez,
De là-haut, flamme et vie au cœur las des cités,
O femmes aux corps neufs brûlant sur les terrasses...

—

THAUMATURGIE

Les beaux nuages blancs et roses, les nuages
Qui visitent la ville et l'éclairent, le soir,

Recèlent on ne sait quel charme... On peut les voir
Baiser le chevet blond des toits à leur passage.
Ils musent au-dessus du fleuve, se penchant
Vers les maisons, aux yeux dorés par le couchant...
Ils vont encourager celles qui furent sages
Et dures au labeur d'un sourire indulgent
Et, porteurs de secrets et merveilleux messages,
Aux vieux logis des quais, ravagés par les ans,
Ils rendent, tout à coup, d'éblouissant visages
Et changent leurs murs d'ombre en façades d'argent...

—

INQUIETUDES

Il est des tâches qui requièrent
Une surhumaine vigueur,
O ville! Ai-je su, dans tes pierres,
Faire battre un peu de mon cœur?

Ai-je, sur tes façades mates,
Gravé des mots qui resteront.
Des meurtrissures de mon front,
Recueilleras-tu les stigmates?

J'ai bu, pour me rajeunir l'âme,
A la coupe des jours obscurs,
Puis j'ai dansé, seul, en ta flamme,
Moi, l'alchimiste de tes murs...

Et, cœur que d'âpres désirs rongent,
Ce que je veux, c'est te chanter
En des vers qui soient, ô cité,
Autant d'échos qui te prolongent!...

—

REVENANTS

Les demeures des quais sont si tristes, l'été...
Elles dorment, yeux clos, vivent de leur substance.
En vain, les vieux logis rêvent-ils de partance;
En vain, écoutent-ils jusque vers eux monter
L'appel des bateliers qui passent... Hébété,
Leur peuple, mis aux fers, traîne son impuissance...

Estivales maisons de Paris, au cœur lourd
De spleen! Elles ont l'air, en proie au mal d'absence,
De mortes qui sourient à leur ancien amour...
En elles, tout trahit l'angoisse des vacances.
Elles ne veulent pas vivre avant le retour
De ceux dont le regret les obsède et, prostrées,
Attendent, en rêvant, le réveil des rentrées...

Mais un jour, les voici pleines d'aise; des pas
Font, en les repeuplant, crier leur ankylose.
Des mains, dans le matin, rouvrent leurs grands yeux las;
On les voit s'arracher à leur ardente hypnose
Et dépouiller soudain leurs vieux murs jetés bas...
Et, Paris, triste amante hier encor délaissée,
Paris renoue, en un vaste et fol branle-bas,
Sa ronde au point où ses revenants l'ont laissée...

ANDRÉ PAYER.

LE PEUPLE DE FINLANDE CONTRE LE COMMUNISME

Depuis bientôt un an se poursuit en Finlande un grand mouvement populaire qui s'est assigné pour tâche de mettre fin à l'action subversive des milieux communistes finlandais. Réaction spontanée des masses paysannes indignées des provocations anti-nationales et anti-religieuses des communistes, ce mouvement traduit les aspirations les plus profondes du pays, et ces modestes paysans de Lapua, qui, en novembre 1929, relevèrent le défi insolemment jeté par le bolchévisme, ont rallié l'immense majorité de la nation, décidée à travailler dans la paix et dans l'ordre. Aujourd'hui, le succès de leur courageuse entreprise apparaît certain et les plus prochaines semaines vont être pour la Finlande un de ces moments décisifs dans l'existence d'un peuple où, pour de longues années, toute son évolution ultérieure se trouve déterminée.

§

Pour bien apprécier l'état d'esprit de la Finlande à la fin de l'année dernière, c'est-à-dire au moment où les paysans se sont dressés contre la propagande communiste, il faut se remémorer quelques faits essentiels.

On constatera d'abord que la Finlande s'est vu imposer, dans un passé récent, une expérience brève, mais très nette, du communisme. Tout de suite après sa libération de la domination russe, en effet, une partie importante de ce pays a connu les « douceurs » du bolchévisme.

Le 6 décembre 1917, la Chambre finlandaise avait proclamé l'indépendance de la Finlande, et la France, l'Allemagne, la Suède et l'U.R.S.S. avaient presque aussitôt reconnu le nouvel Etat. Mais on espérait à Moscou que les éléments extrémistes, grâce à l'appui des socialistes détenant à la Chambre 92 mandats sur 200, et qui avaient complètement rompu avec la majorité bourgeoise, arriveraient rapidement à s'emparer du pouvoir et à instaurer la dictature du prolétariat, et l'on se garda bien de rappeler de Finlande les troupes russes qui s'y trouvaient encore, comme le demandait le gouvernement finlandais constitué sous la présidence de M. Svinhufvud. Au contraire, ces troupes reçurent ordre de renforcer, le cas échéant, les communistes finlandais qui, déjà, avaient formé une garde rouge, et, çà et là, commençaient à « se faire la main » en abattant des bourgeois.

En raison des circonstances dans lesquelles la Finlande venait de se détacher de la Russie, le gouvernement Svinhufvud ne disposait d'aucune force militaire. Il entreprit la formation d'un corps de volontaires, une garde blanche, qui fut bientôt insuffisante pour faire respecter l'ordre. Une partie du gouvernement se transporta alors à Vaasa, dans l'Ostrobothnie méridionale, région où la propagande socialiste n'avait eu aucun effet. Un comité militaire y fut constitué pour le recrutement et l'organisation de la garde blanche. Son commandement fut confié à un officier finlandais, le général Mannerheim, dont les qualités militaires et l'esprit de décision et d'initiative avaient été souvent remarqués dans l'armée russe.

Le 28 janvier 1918, les bolchéviks finlandais, appuyés par les troupes russes, s'emparèrent d'Helsinki (Helsingfors). Le même jour, le général Mannerheim prenait l'offensive. Il nettoyait d'abord le nord-ouest du pays, puis, descendant vers le sud, il remporta une importante victoire à Tampere (Tammerfors).

Soucieuse de se concilier les sympathies finlandaises nécessaires à la réalisation de certaines de ses ambitions dans la Baltique, l'Allemagne envoya alors en Finlande (mars 1918) un corps expéditionnaire de 10.000 hommes, sous le commandement du général von der Goltz. Ce corps, débarqué à Hanko, marcha sur la capitale où, refoulant les rouges, il entra le 12 avril. Il y eut encore un mois de luttes très dures. Enfin, les troupes rouges furent définitivement écrasées par Mannerheim devant la ville de Lahti, après une bataille de plusieurs jours. La Finlande était sauvée du bolchévisme et, le 13 mai, l'armée blanche prenait possession d'Helsinki.

La première préoccupation du gouvernement et de la Chambre fut de préparer une réforme agraire qui permit de constituer une classe de petits propriétaires fortement attachée au sol, classe encore trop peu nombreuse en Finlande, puisque les statistiques de 1901 établissent qu'à cette époque, sur 478.112 familles domiciliées dans les campagnes, 110.629 étaient propriétaires de terre, 160.525 étaient locataires et 206.988 (43 %) travaillaient pour le compte d'autrui. Le problème était donc d'assurer la possession de la terre au plus grand nombre possible de ces familles paysannes. Il fut résolu grâce à un ensemble de dispositions encore en vigueur qui, conçues dans un esprit très modéré, ont abouti, à la fin de 1929, à permettre la constitution de 200.000 petites propriétés nouvelles (1). En même temps était élaborée une généreuse législation sociale destinée à améliorer le sort de la classe laborieuse.

On comprend ainsi pourquoi la Finlande ne peut offrir

(1) Ces dispositions ont pour but de permettre aux fermiers le rachat de leurs fermes et la répartition par l'Etat des terres lui appartenant, ou qu'il achète à l'amiable, au prix normal. En cas d'insuffisance de ces achats par suite du refus de vente des propriétaires, l'Etat a le droit d'expropriation sur les domaines de plus de 200 ha., mais seulement pour une part proportionnelle au nombre de centaines d'hectares de ces domaines. Cette proportion varie de 5 % pour 500 ha. jusqu'à 50 % au-dessus de 5.000 ha.

un terrain propice au communisme. En fait, depuis la liquidation de la tentative de 1918, les doctrines communistes s'y sont toujours heurtées à une vive réprobation, non seulement dans les milieux intellectuels et bourgeois, mais aussi dans les milieux paysans. Sans doute, elles ont continué à influencer la population ouvrière. Mais il faut considérer qu'en Finlande, pays de trois millions six cent mille habitants (2), l'agriculture et les professions qui en découlent font vivre environ deux millions de personnes, tandis que l'industrie n'en occupe qu'un demi-million. D'autre part, les socialistes qui, au début de 1918, avaient montré une certaine sympathie pour les tendances communistes, se sont vite repris et, depuis onze ans, n'ont cessé de s'y affirmer hostiles et de les combattre.

Aussi, après l'aventure de 1918, le communisme finlandais, pour sauver la face et paraître plus puissant qu'il ne l'était en réalité, a dû hausser le ton. Précisément, par un très respectable souci de pacification, le gouvernement avait cherché à effacer autant qu'il était possible les traces et les conséquences de la lutte qui, un moment, avait armé une partie de la population contre l'autre. De très larges amnisties avaient proclamé l'oubli du passé. Les agitateurs aux ordres des soviets en profitèrent pour exciter leurs troupes à multiplier les insultes à la religion et à la morale, à pratiquer l'espionnage et à battre en brèche les institutions et l'Etat.

Cinq ans avaient passé à peine, depuis la révolte communiste de 1918, que déjà l'agitation révolutionnaire recommençait. En 1923, les autorités durent intervenir. Le Tribunal Suprême déclara le parti communiste illégal et en prononça la dissolution. Tous les députés communistes furent arrêtés et condamnés pour haute trahison. Une seconde fois, la Finlande crut en

(2) 300.000 Suédois et 3.300.000 Finnois.

avoir fini avec le communisme. C'était mal connaître le parti qui se reforma très rapidement sous un autre nom, celui de *Parti des ouvriers et des petits cultivateurs*. La propagande reprit de plus belle, en se couvrant toutefois de certaines précautions hypocrites. Elle aboutit, aux élections législatives des 1er et 2 juillet 1929, à faire entrer à la Chambre vingt-trois députés communistes ayant recueilli environ 130.000 suffrages.

Encouragé par ce résultat, le *Parti des ouvriers et des petits cultivateurs* accrut son activité dont une des formes préférées fut l'organisation de démonstrations dans les régions de la Finlande où le communisme n'avait pu pénétrer. C'est ainsi qu'après bien d'autres communes rurales celle de Lapua, le dimanche 24 novembre 1929, reçut la visite d'une horde de quatre cents communistes venant affirmer devant les paysans leur force et comptant bien les terroriser.

Ce village de Lapua est situé dans l'Ostrobothnie méridionale, la province où, en janvier 1918, le gouvernement finlandais se réfugia pour organiser la résistance contre les communistes, et c'est aussi une des premières paroisses où les soldats bolchevistes russes furent désarmés et capturés par la population, aussitôt que commença la guerre de libération conduite par le général Mannerheim. Ses habitants sont de petits propriétaires, vivant de l'exploitation de leurs modestes domaines; ils sont connus, en outre, par leurs sentiments profondément religieux.

Dans un tel milieu, on devine l'effet produit par une démonstration révolutionnaire. Les communistes arrivèrent, la plupart armés, tous revêtus d'une chemise rouge qu'ils portaient par-dessus leur pantalon. Ils vociférèrent des blasphèmes, entonnèrent des chants antipatriotiques et anti-religieux, menacèrent de troubler l'office, insultèrent le pasteur. La population finnoise est essentiellement calme et paisible. Mais elle est aussi très

ferme dans ses convictions et dans ses sentiments. D'abord interloqués, les paysans, s'armant de leurs bâtons, invitèrent leurs visiteurs indésirables à aller poursuivre leurs exercices dans un autre endroit, et ils demeurèrent maîtres chez eux.

Ce geste correspondait au sentiment de la plus grande partie de la population agricole finlandaise. Il fut un soulagement pour tous ceux qui, jusqu'ici, avaient dû subir les provocations révolutionnaires sans pouvoir leur résister, un exemple pour ceux qui se refusaient à les supporter. Un vaste frémissement anti-communiste agita tout le pays.

Ayant relevé le gant qui leur avait été imprudemment jeté, les paysans de Lapua s'assemblèrent, le 1er décembre 1929, en une grande réunion patriotique, où un exposé fait par l'un d'eux, M. Vihtori Kossola, obtint un vif succès. Dénonçant l'action subversive des communistes finlandais, agents de Moscou, M. Kossola rappela la décision du Tribunal Suprême déclarant le parti communiste illégal, il invita ses compatriotes à tirer les conséquences de cette sentence et à en poursuivre l'application.

Finalement l'ordre du jour ci-dessous fut adopté, qu'une députation fut chargée d'aller remettre au Président de la République :

Chez nous, à Lapua, nous nous groupons unanimement autour des autorités pour les aider dans leur tâche de supprimer définitivement le parti communiste, tous ses modes d'action et ses organes.

Chez nous, on souffre profondément de voir comment les résultats acquis si chèrement par la guerre de l'indépendance sont foulés aux pieds.

Chez nous, on n'approuve pas que les ennemis déclarés de la patrie et du régime légal puissent siéger à la Chambre des députés comme législateurs et délibérer sur la défense nationale.

Chez nous, on n'approuve pas la façon dont on peut user de la liberté de parole dans les journaux et les discours publics pour outrager tout ce qui constitue la base du sentiment moral et légal du peuple de Finlande.

Chez nous, on n'approuve pas qu'un parti traître à la patrie et dissous par le tribunal suprême puisse renaître sous une forme encore plus impudente qu'auparavant.

Nous nous adressons avec confiance au pouvoir exécutif pour qu'il sauvegarde la sécurité et la liberté de la patrie.

...L'Assemblée déclare à l'unanimité que, si le gouvernement ne recourt pas aux mesures nécessaires, il court sérieusement le risque de ne plus pouvoir dominer et diriger la situation dans le pays.

Ce document, par sa forme directe et simple, je dirai même presque naïve, révèle bien son origine populaire. Il n'en est que plus fort et plus impressionnant, et l'on y remarquera comment le bon sens finlandais a tout de suite souligné l'illogisme qu'il y a à permettre aux adversaires déclarés de la défense nationale à légiférer sur elle.

Les paysans de Lapua adressèrent au pays un message invitant tous les bons citoyens à lutter contre l'action communiste. « Il ne faut pas, suggéraient-ils, permettre à une petite minorité d'insulter aux principes de toute la nation, d'attaquer la religion et la patrie. La mesure de l'effronterie subversive des communistes est comble... La volonté populaire doit arrêter toutes les formes de l'activité illégale de ce parti. »

Une série de meetings, tenus dans les principaux centres agricoles du pays, permit de propager ces idées et le mouvement anticommuniste recueillit de très nombreuses adhésions. Les députations affluèrent chez le Président de la République, le Président du Conseil et se présentèrent devant les groupes de la Chambre. Elles furent partout écoutées avec attention. C'est ainsi qu'en recevant la députation de la province de Häme, le Président de la République n'hésita pas à déclarer que

« l'extirpation de l'antipatriotisme, de l'illégalité et du banditisme constituait actuellement la tâche sociale et politique la plus importante. » Mais il insista vivement sur ce que « tout devait être réalisé par les moyens légaux ».

Ces moyens légaux, le Président du Conseil, M. Kallio, les avait déjà formulés dans deux projets de loi, dont l'un simplifiait la procédure à suivre pour dissoudre les associations nuisibles aux intérêts de l'Etat, et l'autre mettait un terme aux abus de la presse, en autorisant la fermeture par décision de justice des imprimeries révolutionnaires.

Le premier de ces projets fut adopté sans difficultés par la Chambre, mais ce vote souleva de fortes protestations dans les milieux socialistes, où l'on enjoignit aux cinquante-neuf députés du parti d'user de tous les moyens possibles pour faire écarter la loi restrictive de la liberté de la presse. D'autre part, certains éléments bourgeois soutinrent l'opinion que la Chambre ne pouvait paraître être aux ordres des partisans du mouvement de Lapua. Bref, le deuxième projet Kallio fut repoussé, le 7 mars, par 99 voix contre 82.

Ainsi, une partie des milieux parlementaires cherchaient à « freiner » le mouvement populaire anti-communiste, non point certes par sympathie pour les tendances extrémistes, mais pour des raisons de tactique électorale (dans plusieurs circonscriptions, par exemple, les listes socialistes pouvaient avoir besoin de l'appoint des suffrages communistes) ou par scrupule de libéralisme; toutefois, le mouvement de Lapua était si fortement lancé que la semi-hostilité de la Chambre ne lui donna que plus de force, et le « Lapua » continua à rallier tous les hommes qui, en Finlande, sans distinction d'origine et de parti politique, appréhendaient le danger communiste.

Un comité de trente membres assuma la direction du

mouvement, qui choisit dans son sein un directeur exécutif composé de MM. Kossola, Herttur et Koivistu. D'autre part, certains éléments très actifs du parti fondèrent, au début de mars, une organisation de combat : *Suomen Lukko,* dont le nom même, *Le Verrou de Finlande* ,signifiait qu'elle avait pour but de fermer définitivement la porte de la Finlande à l'agitation bolchéviste. *Suomen Lukko* se proposait aussi de ne pas laisser sans réponse les violences communistes et d'assurer aux ouvriers non communistes le droit au travail que leur refusaient ou leur limitaient les ouvriers communistes.

Suomen Lukko exposa publiquement son programme à la fin du mois de mars dernier. En voici l'essentiel :

Ayant fixé pour but à son activité la lutte contre le communisme et contre toute autre menée subversive, quelle que soit sa forme, notre organisation se propose d'expliquer la vraie nature de ces mouvements et leurs tendances visant à ruiner l'indépendance du pays et tout l'ordre social. Elle veut associer le plus grand nombre de citoyens à une œuvre dont l'objet est de mettre fin à toutes les atteintes à la sécurité intérieure et extérieure de l'Etat.

Pour parvenir à ce but, il est nécessaire d'instruire l'opinion publique, afin de faire diriger avec force et résolution le travail législatif contre l'activité communiste.

Suomen Lukko s'efforcera d'autre part de mettre fin à la situation anormale et honteuse existant actuellement dans divers chantiers de travail sous la forme d'un terrorisme exercé contre les travailleurs blancs.

Nous invitons tous les citoyens, sans distinction de situation sociale ni de langue maternelle, à soutenir notre action en adhérant à *Suomen Lukko.*

Ainsi, *Suomen Lukko* cristallisait un état d'esprit et des tendances qui prenaient corps de jour en jour et dont la première démonstration énergique fut la destruction de l'imprimerie communiste qui, dans la ville de Vaasa, faisait paraître l'organe révolutionnaire : *Tyon Aani,*

la Voix du Travail. Cette feuille avait publié une série d'articles provocateurs, que le rejet par la Chambre du projet de loi sur la presse avait empêché les autorités de réprimer. Cette première expédition eut lieu le 28 mars.

De même que l'acte du 24 novembre 1929, celui du 28 mars 1930 fit beaucoup de bruit. Ses auteurs et ses organisateurs s'étaient publiquement dénoncés par un télégramme au Président du Conseil, en prenant toutes leurs responsabilités. Leur procès devant le tribunal civil donna lieu à un incident caractéristique : l'avocat de l'imprimerie communiste qui avait recouru à la justice bourgeoise, communiste lui-même, s'étant permis, au cours de sa plaidoirie, un certain nombre d'insolences contre « les coupables », plusieurs anti-communistes l'enlevèrent à la sortie du Tribunal et le gardèrent prisonnier pendant vingt-quatre heures.

Depuis le 28 mars jusqu'au 15 septembre dernier, de telles « manifestations » ont eu lieu à peu près chaque jour ou chaque nuit. Souvent, l'agent communiste notoire qui en était l'objet en a été quitte pour une fustigation dont l'importance dépendait de ses méfaits. Parfois, il a été emmené en automobile à une centaine de kilomètres de sa résidence et abandonné sans vêtements dans une forêt. Parfois aussi, on l'a conduit à la frontière de l'U.R.S.S. et invité à la franchir pour aller dans ce « paradis des ouvriers », dont il vantait éloquemment les douceurs à un public naïf.

Naturellement, ces actes énergiques ont soulevé en Finlande même la réprobation de certains milieux bourgeois, où l'on n'admet pas que les bourgeois répondent par l'action directe à l'action directe. Elles n'ont pas été, d'autre part, sans embarrasser gravement le gouvernement. Il a fait ce qu'il a pu pour les prévenir et, quand ce lui a été possible, il les a réprimées. D'autre part, il est incontestable que les violences contre les communistes ont

été complaisamment amplifiées et commentées, hors de Finlande, par les sympathisants des idées révolutionnaires. Plusieurs feuilles étrangères ont répété que le mouvement des « Lapua » aboutirait à une dictature fasciste, parlé à ce propos du péril qu'il faisait courir à la démocratie et même annoncé gravement qu'il constituait une menace de guerre, car son succès aboutirait à transformer toutes les orientations de la politique étrangère finlandaise. Le bout de l'oreille perçait trop manifestement ici pour que ces incriminations pussent être prises au sérieux. Pour y couper court, les chefs du Lapua eurent néanmoins soin de préciser publiquement que toute leur action ne visait qu'à l'élimination du communisme, qu'elle ne poursuivait aucun but fasciste et n'avait pas le moindre désir de modifier la politique étrangère de la Finlande ni de menacer la paix des autres nations.

En raison de l'approbation que le mouvement rencontrait dans le pays, le gouvernement Kallio décida pour le 1er juillet l'ouverture d'une session extraordinaire de la Chambre, déjà en vacances. Il lui soumit un projet de législation anti-communiste comprenant notamment des dispositions restrictives de la liberté de la presse en cas de propagande contre la sécurité de l'Etat, l'interdiction aux membres d'un parti subversif d'être éligibles à la Chambre ou aux Conseils municipaux et l'autorisation aux Commissions électorales de prononcer leur radiation des listes électorales.

Pour faciliter l'adoption de ce projet, le cabinet Kallio, qui s'appuyait essentiellement sur le seul parti agrarien, donna sa démission pour permettre la constitution d'un gouvernement de coalition réunissant tous les partis bourgeois. La présidence du conseil fut assurée par M. P.-E. Svinhufud, qui était déjà président du Conseil lors de l'insurrection communiste de 1918. Le portefeuille de l'Intérieur fut confié à M. Kuokkanen.

Un examen approfondi des agissements des députés du *Parti des ouvriers et des petits cultivateurs* ayant démontré qu'ils étaient contraires à la sécurité de l'Etat, le nouveau ministre de l'Intérieur obtint de la Chambre la levée de l'immunité parlementaire en ce qui concernait ces députés et il fut procédé à leur arrestation. Le plus grand nombre, toutefois, passa à temps la frontière. Détail aussi piquant qu'authentique, certains de ces messieurs installés à Moscou ont fait réclamer à la fin du mois de juillet par l'intermédiaire d'un homme d'affaires d'Helsinki le paiement de leur indemnité parlementaire...

C'est dans cette atmosphère qu'eut lieu, le 7 juillet, une grande démonstration populaire à Helsinki. En route depuis deux ou trois jours de tous les points de Finlande, les paysans marchaient sur la capitale. Ils y entrèrent le 7 et, dans un ordre imposant, vinrent défiler au nombre de douze mille sur la grande place d'Helsinki, devant le Président de la République et les membres du gouvernement. Ayant appris que le général Mannerheim n'était pas présent, une délégation paysanne se rendit à son domicile et supplia l'ancien chef de la guerre de l'indépendance de s'arracher un instant à sa retraite pour venir assister à la manifestation.

Devant les plus hautes autorités de l'Etat, des déclarations furent alors faites, vraiment impressionnantes par leur sérieux, leur simplicité, leur ardente conviction.

M. Vihtori Kossola, le créateur et toujours l'âme du mouvement, s'exprima ainsi :

En 1918, lorsque la guerre d'indépendance fut terminée au prix de durs sacrifices, et que la glorieuse armée paysanne entra dans la capitale et se rassembla sur cette même place pour célébrer la grande œuvre de libération, nous avons tous cru que le pays était pour toujours délivré de l'humiliant joug séculaire de notre ennemi héréditaire : la Russie. Nous avons aussi cru que la partie de la population ouvrière, que

les sanglantes doctrines rouges avaient incitée à se lever contre la patrie et à s'unir à nos ennemis héréditaires, avait suffisamment appris quel est le sort finalement réservé aux traîtres à la patrie.

Mais, la tristesse au cœur et l'esprit navré, nous avons observé ces dernières années que notre belle foi du temps de la guerre d'indépendance avait été cruellement déçue. Notre liberté est de nouveau menacée par les menées subversives de l'ennemi vaincu en 1918 et par les outrages dirigés contre tout ce qui est bon, juste et sacré.

A notre but, honnête et franc, on a voulu substituer d'obscures aspirations de tout genre. Les calomnies de ceux qui restent en dehors de notre mouvement ont souvent fait soupirer nos cœurs. Nous avons bien des défauts, mais, sur la voie que nous suivons, notre conscience ne nous reproche rien. Le Seigneur a béni notre œuvre et a éclairé notre chemin.

Le chemin n'est pas encore parcouru jusqu'au bout. Nous, les douze mille citoyens réunis ici, nous exprimons notre reconnaissance au gouvernement qui a eu le courage d'ordonner l'arrestation des députés communistes.

Nous aimons à croire que ces lois qui sauvegarderont l'avenir du pays seront approuvées. Nous, les douze mille, nous disons : « Ces lois, nous devons les avoir », et l'écho répétera dans tout le pays : « Ces lois, nous devons les avoir. » Il faut arracher aux communistes tout moyen d'exercer quelque influence que ce soit.

Nous avons marché sur la capitale au nom de la liberté et de l'indépendance si chèrement payées de la Finlande, au nom de nos héros tombés pour cette cause, et au nom de tout le peuple grave et pieux des paysans de Finlande, pour adresser un sérieux avertissement à tous ceux qui creusent une tombe au bonheur et à la liberté de la patrie, pour leur déclarer irrévocablement que le communisme doit être anéanti en Finlande et que nous ne cesserons pas la lutte avant que ce message soit réalisé jusqu'à la dernière lettre.

Prions le Tout-Puissant de bénir notre combat et de donner à notre chère patrie un bonheur et une prospérité durables.

Dans le même esprit, le pasteur Kares, un des principaux chefs du mouvement, rappela que le peuple finlandais n'oubliait pas son rôle de garde-frontière « pour sauvegarder tout ce que l'Occident tient pour sain et vénérable contre les attaques de ceux qui ne savent pas notre langue et ne connaissent pas nos mœurs ». Et, après avoir évoqué « les pères et mères ainsi que les maîtres qui ont élevé cette nation dans la crainte du Seigneur et qui l'ont menée dans les voies de notre sainte religion », il affirma :

Nous exigeons catégoriquement, sans réserve et sans marchandage, que dans notre pays le communisme soit privé de toute activité publique. Nous exigeons que toutes les institutions, quels que soient leurs noms, qui ont été fondées et qui existent encore en vue de soutenir et de répandre le communisme, soient réprimées. Nous exigeons que toute atteinte à la sûreté de l'Etat soit punie. Nous exigeons qu'il ne soit plus licite de bafouer la religion et la crainte de Dieu dans ce pays. Nous exigeons que la cause de la patrie et de la religion ne soit pas regardée comme une marchandise de troc. Nous exigeons que chaque ouvrier patriote puisse travailler en paix et sans empêchement pour gagner sa vie et celle de sa famille.

M. Kossola et le pasteur Kares s'étaient exprimés en finnois. Mais l'une des caractéristiques remarquables du mouvement de Lapua, l'une des meilleures preuves aussi de son ampleur et de sa force, c'est qu'il unit dans une action commune pour le bien de l'Etat de nombreux éléments de la population suédoise avec les masses paysannes finnoises. Une troisième déclaration fut donc encore faite, en suédois cette fois, par le pasteur Danielson.

Prenant ensuite la parole, le Président de la République prononça une allocution qui fit grande impression :

Le but du mouvement de Lapua est la consolidation intérieure de l'Etat et de la société en Finlande.

Le mouvement de Lapua ne tend pas à changer le régime actuel, et il n'aspire pas à la dictature; il s'en tient au régime démocratique de la Finlande, résultat de l'évolution historique.

Le but patriotique exprimé publiquement par les chefs du mouvement de Lapua nous impose des obligations : il forme la base morale d'où a jailli ce puissant mouvement populaire embrassant tout le pays, la base sur laquelle il veut rester et sur laquelle il veut édifier son œuvre pour le bien du pays et du peuple.

Cependant la Chambre poursuivait la discussion du projet de législation anti-communiste; à une forte majorité, elle l'adopta en première et en deuxième lecture. Mais les socialistes y étaient hostiles et plusieurs de ses dispositions, estimées par eux arbitraires, éveillaient aussi des scrupules juridiques chez certains députés bourgeois. Une formule transactionnelle proposée par un député progressiste, M. Kivimäki (dont la caractéristique essentielle était d'enlever aux commissions électorales le droit de rayer les communistes des listes électorales pour le réserver aux tribunaux) fut écartée par le gouvernement. Les opposants utilisèrent alors une disposition de la constitution finlandaise qui, pour éviter l'adoption trop hâtive d'un texte législatif, stipule qu'est de droit, si le tiers des députés le demande, l'ajournement du vote d'une loi adoptée en deuxième lecture, jusqu'à la réunion de la Chambre à élire après celle alors en fonctions. A la séance du 15 juillet 1930, une coalition comprenant les socialistes et quelques députés bourgeois appartenant au parti agrarien et au parti suédois réunit exactement les soixante-sept suffrages nécessaires pour faire jouer cet article de la Constitution. Les membres de la coalition parvenaient ainsi à faire remettre la question de l'adoption définitive de la législation anti-communiste à l'année 1932, fin de la législature actuelle.

Mais le jour même, le Président de la République usait du droit que lui conférait le paragraphe 27 de la Constitution et dissolvait la Chambre. Il fixait les prochaines élections aux 1er et 2 octobre 1930.

Pendant les mois d'août et de septembre, l'opinion publique a discuté avec passion les éventualités auxquelles pouvait donner lieu l'issue de ces élections. Qu'arriverait-il si la composition de la nouvelle Chambre ne donnait pas la majorité nécessaire pour la ratification de la législation anticommuniste? Constitutionnellement, en effet, étant donné qu'il s'agissait de lois modifiant des lois fondamentales, leur adoption exigeait un minimum de cent trente-quatre suffrages affirmatifs sur deux cents. Or, on admettait généralement que les communistes, ne pouvant présenter de candidats, apporteraient leurs suffrages aux socialistes, et que ceux-ci, au nombre de cinquante-neuf dans l'ancienne Chambre, seraient au moins soixante-dix ou soixante et onze dans la nouvelle. Ainsi leur *veto* pourrait être décisif. S'il se produisait effectivement, comment réagirait le mouvement de Lapua? Accepterait-il que la minorité socialiste arrêtât net l'adoption d'une législation réclamée par la grande majorité du pays? Ne serait-il pas tenté de sortir des limites de la Constitution et verrait-on alors les paysans marcher de nouveau sur Helsinki pour imposer, cette fois par l'établissement d'une sorte de dictature, la réalisation de leurs aspirations?

Les élections viennent de nous apporter la décision du peuple finlandais. Elle ne laisse place à aucune incertitude.

Il n'y a plus, depuis douze ans, en Finlande que six grands partis : le parti de l'*Union finnoise*, parti bourgeois conservateur; le parti *progressiste*, libéral et démocrate; le parti *suédois*, défenseur des intérêts matériels et intellectuels de la population suédoise, pratiquement conservateur; le parti *agrarien*, démocratique et

radical, défenseur des intérêts agricoles; le parti *social-démocrate* et le parti *communiste*. Ce dernier ne comptait pas pour les élections qui viennent d'avoir lieu; déclaré illégal par le Tribunal Suprême, comme je l'ai indiqué plus haut, il ne s'est pas présenté devant les électeurs.

J'emprunte à l'excellent ouvrage que M. Jean-Louis Perret, le très distingué professeur de littérature française à l'Université d'Helsinki a publié récemment sur la Finlande (3), le tableau récapitulatif de la situation comparée des différents partis finlandais à la Chambre. Je n'y ajoute que les résultats des élections des 1er et 2 octobre dernier.

	1919	1922	1924	1927	1929	1930
Union Finnoise	28	35	38	34	26	42
Progressistes	26	15	17	10	7	11
Suédois	22	25	23	24	23	21
Agrariens	42	45	44	52	60	59
Socialistes	78	53	60	60	59	66
Communistes	2	27	18	20	23	zéro

Ainsi, d'après ces chiffres, les quatre partis bourgeois viennent d'obtenir 133 mandats, contre 66 aux socialistes. L'attribution d'un siège ne figure pas sur notre liste; il est allé à un parti des *petits paysans*, parti nouveau, parti nettement de gauche, mais dont l'idéologie se différencie sensiblement de celle des socialistes.

Fait très caractéristique : en 1929, la moitié seulement des électeurs avait pris part au vote. Cette fois, la proportion a atteint 70 %. Or, malgré cette augmentation du nombre des votants, les gauches demeurent stationnaires; elles avaient recueilli en 1929 : socialistes, 260.000 voix; communistes, 130.000; soit 390.000 suffrages. En 1930, les socialistes ont obtenu 385.000 voix, et les communistes 11.000; au total : 396.000 voix. Les

(3) *La Finlande*, par Jean-Louis Perret (Editions Rieder).M. J.-L. Perret connaît à fond la Finlande, où il habite depuis de longues années et rend d'immenses services au développement de notre influence intellectuelle.

20 % de nouveaux électeurs que l'on constate cette année ont donc voté seulement pour les partis bourgeois, infligeant ainsi aux gauches une perte de seize sièges.

Ainsi, le parti social-démocrate, malgré l'appoint des voix communistes, n'a pu arriver à constituer le tiers de la Chambre. Il ne s'en est fallu que d'un siège, mais ce siège était décisif.

Va-t-il tenter de gagner l'unique représentant du *parti des petits paysans*, ou de trouver l'appoint momentané de quelques députés bourgeois particulièrement accessibles aux scrupules juridiques?

Evidemment, il pourrait l'essayer, mais le résultat de telles tentatives serait douteux. On a beaucoup remarqué, en effet, peu de jours avant les élections, un discours-programme de M. Stahlberg, ancien Président de la République, candidat du parti progressiste, dont l'activité personnelle est grande dans les cercles libéraux : tout en se déclarant opposé, en principe, à la législation anticommuniste pour des motifs d'ordre juridique et constitutionnel, M. Stahlberg se prononçait cependant pour son acceptation, où il voyait un moindre mal qu'un rejet par la minorité, grâce à une possibilité de procédure constitutionnelle, ce rejet risquant de pousser à bout la majorité de la nation. On peut penser que cet avis a apaisé les hésitations des quelques éléments bourgeois susceptibles d'être ralliés par l'opposition.

D'autre part, dans les conditions où le pays vient de donner sa réponse, les socialistes n'ont rien à gagner à heurter l'opinion. On peut prévoir, d'ores et déjà, qu'ils se borneront à trouver un de ces divers moyens de sauver les apparences qu'offre facilement la stratégie parlementaire. Le vote du projet de législation anti-communiste paraît certain dans tous les cas.

On est donc en droit de considérer actuellement que le mouvement de Lapua a atteint ses buts, et que d'ici quelques semaines l'Etat finlandais disposera de tous les

moyens nécessaires pour éliminer définitivement l'action communiste. En une année d'efforts le peuple de Finlande, par sa foi et sa volonté, aura vaincu toutes les forces mauvaises qui menaçaient le développement de l'Etat.

C'est une grande leçon.

HENRI DE MONTFORT.

GOTTLIEB

—

Die grösste Sünde liegt darin, sich selbst zu verleugnen
ALFRED KERR.
(Le plus grand péché, c'est de se renier soi-même.)

En janvier 1926, Alfred Kerr, critique théâtral au *Berliner Tageblatt,* fit, sur l'invitation de la Sorbonne, deux conférences à Paris. Son nom était déjà connu chez nous de ceux qui avaient suivi l'évolution de l'art dramatique en Allemagne, et, d'ailleurs, il venait au même moment que Thomas Mann, ce qui le recommandait à l'attention. Aussi ne négligea-t-on rien pour le bien recevoir. Le recteur délégua ses représentants officiels à la gare et parut en personne, accompagné des doyens, au début de la première séance. Les professeurs Aulard et Lichtenberger, M. Gémier, directeur de l'Odéon, des hommes politiques, MM. Painlevé, Daladier, de Monzie, Yvon Delbos, prirent part aux réceptions organisées pour lui. Il y eut des banquets, des champagnes d'honneur. Bref, tout se serait passé le mieux du monde, sans un incident auquel des esprits mal faits attachèrent quelque importance. Voici ce qui était arrivé :

Le 19 janvier, à l'Hôtel des Sociétés Savantes, Alfred Kerr, présenté par Yvon Delbos, s'apprêtait à parler de « l'art dramatique comme moyen d'union entre les peuples », lorsqu'un étudiant serbe demanda la parole. Il salua Alfred Kerr au nom de la jeunesse universitaire et, en particulier, de ses compatriotes, et le remercia de son attitude courageuse pendant la guerre et de la sympathie qu'il n'avait pas craint d'exprimer pour l'héroïque Serbie.

Le public approuvait de la tête et paraissait ému. Enfin, l'étudiant ayant demandé la permission de faire lire par un camarade sachant l'allemand des poésies pacifistes de Kerr, un second Serbe s'avança et déclama d'une voix tonnante :

Jeder Schüss — ein Russ'!
Jeder Stoss — ein Franzos!
Jeder Tritt — ein Britt!
Auch in Serbien
Soll'n sie sterbien, —
Uns in Belgien
Nicht behelligen, —
Und über die Montenegriner
Da lachen die Hühner!

Ce qui veut dire à peu près :

A chaque coup de fusil — un Russe!
A chaque coup de poing — un Français!
A chaque coup de pied — un Anglais!
En Serbie aussi
Ils n'ont qu'à *mouri*, —
Et en Belgique ne pas faire d'histoires, —
Et quant aux Monténégrins
Ça fait rire jusqu'aux poules!

On dit que l'effet fut considérable. Mais Alfred Kerr sauva la situation en s'écriant que « c'était un mensonge et que ces vers idiots n'étaient pas de lui ». On revint aussitôt de l'indignation à l'enthousiasme, les Serbes déconfits se tinrent tranquilles, la conférence eut un grand succès et l'on se sépara bons amis (1).

Alfred Kerr l'avait pourtant échappé belle. Il repartait le 20, sacrifiant le déjeuner que *Comœdia* voulait donner le 21 en son honneur, et l'on garda de sa visite un sentiment de malaise. Aussi le *Berliner Tageblatt*, tout en se félicitant de la façon dont les choses avaient tourné, conseillait-il d'attendre pour renouveler semblable

(1) V., pour ce récit, Alfred Kerr : *Es sei, wie es wolle, es war doch so schön*, Caput VIII, *Seinehimmel, das Glück in Paris* (Fischer 1928); et Karl Kraus; *Die Fackel*, N. 717-723 (Verlag die Fackel, Wien).

tentative et de laisser aux Français le temps de se remettre. En somme, nous n'avions rien compris à cette histoire, et l'on pouvait espérer que nous n'en saurions jamais davantage.

§

Sans doute, il serait ridicule de grossir cet incident et de lui donner une portée qu'il n'a pas. Cependant, sans parler d'un souci bien naturel de dignité nationale, on ne saurait se défendre d'une certaine inquiétude en voyant dans quelles mains la cause de la paix peut parfois tomber. Il n'est pas de domaine pourtant où la clarté soit plus nécessaire, les questions de personnes moins négligeables. Les poignées de mains les plus cordiales ne signifient rien entre gens qui se donnent pour ce qu'ils ne sont pas et les mots *rapprochement, réconciliation* n'ont de valeur que dans une bouche sincère. D'autre part, la bonne volonté n'est pas tout et il faut reconnaître que les commis-voyageurs en esprit européen s'imposent plus par le nombre que par la qualité. Après Fritz von Unruh, c'est Alfred Kerr qui s'en vient placer chez nous sa prose au souffle court, ses maigres paragraphes précieusement numérotés, ses phrases incomplètes, dans lesquelles un mot répété trois fois évoque à l'oreille la complainte du petit navire qui n'avait ja-ja-jamais navigué. Et je ne parle ici que des Allemands; mais les écrivains français voyagent aussi beaucoup. Le prestige qui s'attache au titre d'étranger tient lieu partout de caractère et de talent, on s'en revient chez soi avec une auréole, et ce qu'on peut recommander de meilleur, pour soigner une réputation naissante ou trop usée, c'est de la promener souvent entre Paris et Berlin. Le moyen, après tout n'a pas si mal réussi même à Alfred Kerr qu'il ne soit tenté de recommencer. Un beau matin, ses œuvres paraîtront traduites en français et, de par notre négligence, l'Allemagne et l'Europe se trouve-

ront dotées d'un grand homme de plus. Il faut essayer d'empêcher ce malheur, c'est faire œuvre de bon voisinage, — ceci bien entendu à charge de revanche.

§

Rendons justice à Alfred Kerr : l'Européen en lui n'est pas de fraîche date. Ses goûts littéraires aussi bien que ses affinités politiques l'ont poussé de tout temps vers cette forme de cosmopolitisme et, s'il s'en est écarté un moment, c'est sous la pression des circonstances et non de son propre mouvement. Il est un des premiers en Allemagne qui aient prononcé des noms comme ceux de Bernard Shaw, de Gorki, de Tchékhow. Il a réagi contre la mode d'il y a vingt ans, qui condamnait la « légèreté » française. Il a aimé, en temps voulu, Maeterlink et Varhaeren. Aussi peut-on comprendre que, la guerre venue, il se soit senti partagé entre son patriotisme et ses sympathies intellectuelles. Ce qu'on s'explique moins bien, c'est la forme que prirent ces hésitations.

En effet, il publie à ce moment-là des poésies et un article contre la guerre (*Tagebuch eines Hirnwesens, Neue Rundschau*, sept. 1914). Ces écrits — qu'il a rappelés souvent depuis — sont pacifistes, mais sans exagération : ils condamnent en principe l'horreur des guerres, mais considèrent comme justifiée la guerre défensive de l'Allemagne. En somme, ce genre de pacifisme était alors à la portée des nationalistes de tous les pays belligérants, et il s'exprime aussi dans les discours du Kaiser et dans les articles de l'*Action Française*. Cependant, Alfred Kerr prend nettement position sur deux points : en premier lieu, il excuse la « noble » France, entraînée à mal faire par ses mauvaises fréquentations; ensuite, il avertit ses lecteurs qu'il reviendra, la guerre finie, à ses convictions européennes. D'ici là, il entre dans l'union sacrée et, mettant de côté son idéal, il se promet d'aider son pays, non pas au front, où on ne veut pas

de lui, mais, faute de mieux, dans les journaux et dans les revues.

Il n'y manque pas et, ayant donné au pacifisme ces gages médiocres, il déploie, paraît-il, une activité guerrière vraiment étonnante. La verve belliqueuse dont témoignent, entre autres, les poésies parues dans le *Tag* et qu'il est bien difficile de ne pas lui attribuer serait du reste excusable à une époque où l'humanité tout entière semblait plus ou moins frappée de folie, si les précautions dont nous allons voir qu'il entoure leur publication et l'espèce d'alibi moral fourni par l'article de la *Neue Rundschau* ne prouvaient amplement que Kerr n'avait pas tout à fait perdu la tête. Autrement, pourquoi ne pas avoir signé ces vociférations dignes d'un cannibale en délire? A quoi bon se baptiser « un être à cerveau », quand on est capable d'entonner un bardit sauvage? Il aurait pourtant fallu choisir.

Dans le doute, il y avait encore quelque chose de mieux : se taire. En bon journaliste, Alfred Kerr n'y a pas pensé.

§

Pendant la guerre, le journal *der Tag,* imagina d'ouvrir ses colonnes aux poésies « patriotiques », quelle que fût leur valeur, qu'on voudrait bien lui communiquer, et de les imprimer sous la signature de *Gottlieb,* ce qui veut dire *aimé de Dieu.* Les envois affluèrent et Kerr prétend qu'à un certain moment « la moitié de l'Allemagne » collaborait sous ce nom suggestif. D'autres inclineraient à croire qu'Alfred Kerr et le professeur docteur Franz Oppenheimer étaient seuls à se partager ce pseudonyme. Quoi qu'il en soit, on savait généralement qu'Alfred Kerr écrivait des *Gottliebs,* et il le laissait dire. Alimenter les *Gottliebs,* c'était faire œuvre patriotique en tout désintéressement, perdu dans un anonymat sans gloire, ni plus ni moins que les obscurs combattants du front.

C'était aussi peut-être — car on avait plus qu'eux le loisir et les raisons de songer à l'après-guerre — se réserver la possibilité de désavouer plus tard une paternité devenue gênante, puisque les poètes, dont le nombre même était indéterminé, restaient libres, parmi tous ces enfants trouvés, d'ignorer ou de reconnaître les leurs.

Alfred Kerr a fait usage de cette liberté ; il n'a pas admis dans ses œuvres tous ces bâtards qu'il eut, à une époque troublée, de la Muse des combats. Comment l'eût-il fait, d'ailleurs, quand on dit qu'il a repoussé avec la même indifférence des enfants légitimes (2) ? En fait, Kerr se serait montré très négligent pour ses poésies patriotiques, même quand elles étaient signées de son nom, et il ne pensait pas que d'autres en auraient plus de soin que lui-même. La paix venue, il entendait reprendre sa vie là où il l'avait laissée en 1914. La guerre avait été un mauvais moment à passer, le mieux était de l'oublier au plus vite.

Le malheur est qu'il y a des gens qui n'oublient pas. Mis au pied du mur par Karl Kraus, Alfred Kerr a fini par s'expliquer sur l'exclusion dont il a frappé ses pauvres *Gottliebs*.

La forme de ces poésies improvisées, dit-il, ne pouvait être toujours de première qualité. Ce n'était pas là de la « littérature », et c'est pourquoi le nom de *Gottlieb* paraissait très bien convenir à ces productions hâtives, à ces cris jetés dans le tumulte. Pourtant, le nom de *Gottlieb* n'était pas un masque sous lequel on exprimait des opinions anonymes. J'ai, par exemple, fait paraître, sous ma signature en toutes lettres, dans la *Frankfurter Zeitung*, la pièce sur la Prusse orientale, contre les Russes (*Chassez-les à coups de fouet! à coups de fouet!*), cette même pièce que M. Kraus a si souvent dénoncée et condamnée, et je l'ai fait entrer dans le recueil de vers que j'ai

(2) Il y aurait des poésies de guerre signées dans deux recueils : Julius Bab : *Der deutsche Krieg im deutschen Gedicht*, et E. Müller, 1914 : *Das Kriegsliederbuch*.

publié en 1925 (3), simplement parce que je pouvais prendre la responsabilité de sa forme (4).

Laissons de côté la question de savoir s'il était très compromettant, pour un « ami de la France », de s'avouer en 1925 l'auteur d'une poésie contre les Russes. Ne nous demandons pas davantage si Alfred Kerr, puisqu'il a un tel respect de la forme, n'aurait pas bien fait d'alléger ses œuvres de beaucoup d'autres pages encore dont la tendance européenne compense mal la médiocrité; ni s'il est digne d'un écrivain de « crier dans le tumulte » des vers dont il sait tout le premier qu'ils ne valent rien. Cela relève de la « littérature »; or, il nous le dit, ce n'est pas de littérature qu'il s'agit. Restons, puisqu'il le veut, sur un autre terrain. On peut à tout le moins regretter sa réserve. Car enfin, puisqu'il a écrit des *Gottliebs*, pourquoi n'en a-t-il pas parlé plus tôt? Pourquoi, en tous cas, ne s'en est-il pas expliqué en 1926, à la Sorbonne, au lieu de donner ce démenti catégorique? Pourquoi n'a-t-il pas dit : : « Je n'ai pas écrit ces vers idiots, mais j'en ai écrit d'autres, tout aussi idiots, tout aussi sanguinaires. Je m'en accuse. Je ne le ferai plus. » Cette explication aurait peut-être valu quelque chose, si elle avait été spontanée, s'il n'avait pas fallu pour l'arracher à Kerr la campagne de Karl Kraus (5) dans la *Fackel* et les péripéties d'un procès.

Je n'entrerai pas dans le détail des polémiques qui, depuis près de trente ans, opposent Alfred Kerr et Karl Kraus. Mais, comme on me reprochera certainement de devoir à la seule *Fackel* ce que j'avance ici, je tiens à déclarer qu'il m'était impossible de me renseigner ailleurs. Tout ce que je pouvais faire, c'est de confronter

(3) Chez Spaeth, à Berlin, sous le titre *Caprichos*. Ce recueil contient quelques poésies patriotiques.

(4) Voir K. Kraus : *Die Fackel*, N. 787-794.

(5) Voir sur cet auteur et sur la revue qu'il alimente et édite à lui tout seul, la *Revue d'Allemagne*, avril 1929. La *Fackel* est publiée à Vienne (Verlag « Die Fackel », Hintere Kollamisstrasse 3, Wien III).

les attaques et les réponses et de considérer comme établie toute affirmation de Kraus qui n'était pas démentie par Kerr. Etant donné le retentissement que cette affaire a eu en Allemagne, il me semble qu'une pareille méthode est sûre. Je l'ai suivie consciencieusement, et ce n'est pas ma faute si Alfred Kerr se défend si mal et s'il n'arrive pas à expliquer de façon satisfaisante les contradictions de sa conduite.

On objectera peut-être que, sans parler des questions de faits, la lecture de la *Fackel* prépare mal à apprécier le talent d'Alfred Kerr. C'est un point qui n'est pas sans importance. On est disposé à pardonner beaucoup au mérite et, dans certains cas, une accusation, même justifiée, peut passer pour sacrilège. Or, vu à travers la *Fackel,* Alfred Kerr apparaît si ridicule qu'on doit évidemment faire la part de la satire. Je m'étais donc dit qu'il fallait prendre garde à ne pas se laisser entraîner par la méchanceté spirituelle de Kraus à une condamnation peut-être injuste, et je m'attendais à trouver dans l'œuvre d'Alfred Kerr des raisons de réviser, avec mon jugement littéraire, mon jugement tout court.

Ma surprise fut d'un tout autre genre. En effet, ce n'est pas une caricature que Kraus nous donne, c'est une photographie. Bien sûr, il n'a pas fixé son modèle dans les attitudes les plus avantageuses, ni dans les toilettes qui lui vont le mieux. Il y a de jolies pages dans les livres d'Alfred Kerr, des appréciations pleines de goût, des impressions délicates et spirituelles, et il faut bien reconnaître que Karl Kraus ne s'est pas donné la peine de les découvrir (6). Mais c'est qu'aussi tout cela est noyé dans un amas de niaises puérilités qui découragent même un lecteur plus bienveillant. A la *Fackel* revient le mérite d'avoir analysé ce bavardage et caractérisé définitivement le style d'Alfred Kerr. On ne peut que si-

(6) Voir le plaidoyer de J. Chapiro : *Für Alfred Kerr,* Fischer, Berlin 1928, lecture, du reste, qui n'a pas modifié mon jugement.

gnaler après elle toutes ces interjections qui ponctuent le discours sans raison apparente : *Hulloh! Alleluia!* et cet *Ecco!* qui revient toutes les deux pages. Voici le bégaiement : « *Il faut, faut, faut remercier les amis...* » « *C'est là ce, ce, ce sol cher à leur nostalgie...* » « *Je n'ai rien, rien, rien de commun avec eux...* » Voici tels paragraphes numérotés, isolant une petite idée, une exclamation baroque :

XXXVII

Janchzen! (Crier d'allégresse!)

V

Hulloh! Hulloh! Hulloôoh!

Serait-ce de l'esprit? On se le demande avec inquiétude. Comment ne pas s'apercevoir que cette affectation pédante de la blague, ce scepticisme soi-disant élégant, cachent mal une incurable pauvreté intellectuelle et comme une espèce de vulgarité? Par exemple :

Eté samedi seul chez Bernard Shaw. *J'avais vu de temps en temps sa signature sur des cartes postales à mon adresse...*

Ou encore au sujet toujours de Bernard Shaw et de la jeunesse qu'il garde à soixante-dix ans :

X

Si toi, tu n'es encore qu'un jeune homme, moi, je ne suis qu'un enfant. *Ta, un zeune homme, ma, un petit daçon. Assez!...*

XI

Thanks!

Ailleurs nous apprenons que le Christ n'a pu prêcher l'Evangile que dans le jargon des marchands (*Ich höre Christus mauscheln*). Il est vrai que rien ne doit plus nous indigner : Einstein n'enseigne-t-il pas que « tout est relatif »? Que cet axiome est donc commode! Comme il excuse la négligence, le laisser-aller, comme il dispense

d'avoir une conviction! Qu'il nous dispense aussi de prendre Alfred Kerr au sérieux! Sa profession de foi d'écrivain respire d'ailleurs une si charmante désinvolture!

Le langage est-il autre chose qu'un moyen de communiquer? Pourquoi en faire tant d'histoires?... Ne voyez-vous pas dans la langue un principe mystique, un point sacré?... A quoi bon se gêner?

Hélas! que ne s'est-il gêné davantage, celui qui fit jadis le serment d'aider l'Allemagne en guerre « jusqu'au moindre jet de salive », et ailleurs « par mille petites chansons ». Mais ceci me ramène à la question des *Gottliebs*.

§

Obtenir d'Alfred Kerr l'aveu qu'il avait, pendant la guerre, écrit sous le nom de *Gottlieb*, ce n'était pas en somme le plus difficile, et, en tous cas, c'était superflu. Il avait trop laissé s'accréditer ce bruit pour oser le démentir si tardivement et le doute n'était plus possible. Mais que signifiait une telle certitude tant qu'on ne saurait pas quels *Gottliebs* étaient de Kerr? Or sur ce point il s'est dérobé, il se dérobe encore aujourd'hui beaucoup plus obstinément.

D'après Karl Kraus, le *Tag* aurait publié environ six cents *Gottliebs*. S'il est vrai d'autre part que ni le nom ni le nombre des collaborateurs ne peuvent être connus, comment, dans cette littérature, déterminer la part qui revient à Kerr? A première vue, cela paraît impossible. Pourtant, on ne pense pas à tout, et Kerr a commis l'imprudence de signer aussi certaines de ses poésies de guerre. Il reste donc la ressource de comparer celles-ci avec les *Gottliebs* et d'attribuer à Kerr, avec une certaine vraisemblance, les *Gottliebs* qui présentent avec les pièces signées quelque parenté de style. Si Alfred Kerr ne proteste pas, on a la preuve qu'on ne s'est pas trompé.

C'est la méthode qu'appliqua Karl Kraus. Elle lui permit d'abord de découvrir parmi les *Gottliebs* le fameux *Chant roumain* (*Rumänenlied*) (7). Dans son drame, *les Derniers Jours de l'Humanité* (1919) et dans de nombreuses conférences faites à Vienne, Berlin, Prague, Paris, etc, Kraus a attribué le *Chant roumain* à Kerr. Il n'a jamais été démenti, si bien que l'on peut considérer ce *Gottlieb* comme identifié.

Sans l'incident de la Sorbonne, Karl Kraus s'en serait peut-être tenu là. L'erreur des deux Serbes remit la question sur le tapis. Ce n'était pas la première fois que l'on attribuait à Kerr les vers « *Jeder Schuss-ein Russ!* » et, s'il faut en croire Franz Pfemfert (8), cette confusion s'explique assez naturellement. Ces vers se trouveraient, en effet, en tête d'un recueil de poésies d'un même genre (9) contenant, entre autres, beaucoup de pièces signées *Alfred Kerr.* Pfemfert prétend même que les vers « *Jeder Schuss-ein Russ!* » sont loin d'avoir la violence de ceux de Kerr. Je ne puis en juger, mais si ce fait est exact, l'intervention des étudiants serbes en prend plus de valeur : leur maladresse, en somme, aurait seulement consisté à se tromper de page.

Karl Kraus n'a pas l'habitude d'agir aussi légèrement, mais réduit, dans le cas des *Gottliebs,* à risquer des hypothèses, il s'est pourtant trompé une fois, au sujet de la poésie *Aus Russland,* plus connue sous le nom de *Masurengedicht*. Kerr a démenti qu'elle fût de lui — montrant ainsi qu'il suivait dans la *Fackel* les articles le concernant, — et Kraus a reproduit sa rectification dans l'article intitulé *Ein Friedmensch, Un homme de paix* (10). Seulement, par la même occasion, il donnait

(7) A vrai dire, ce *Gottlieb* était généralement attribué à Kerr, et le fait qu'il n'en parle jamais quand il se défend, alors que c'est une pièce si souvent citée, permet de n'avoir plus aucun doute sur ce point. Il serait plus exact de dire que c'est le point de comparaison qui a servi à Kraus pour dépister les autres *Goottliebs*...

(8) *Die Aktion* XVIII 2/3.

(9) Julius Bab, *Der deutsche Krieg im deutschen Gedicht.*

(10) *Fackel*, octobre 1926, N. 735-742.

tout un choix de vers, les uns signés *Kerr*, les autres *Gottlieb*, auxquels il prétendait trouver un air de famille.

Alfred Kerr ne répondit pas à l'article *Ein Friedmensch.* Assez longtemps après, de façon tout à fait incidente, il appela Kraus « un misérable petit calomniateur ». Kraus l'attaqua aussitôt en diffamation.

Ce procès lui révéla qu'il avait calomnié Kerr en lui attribuant faussement le *Masurengedicht.* Ainsi, d'une part, Kerr ne tenait aucun compte du démenti enregistré dans l'article *Ein Friedmensch,* pas plus d'ailleurs que des nouveaux *Gottliebs* qu'on lui attribuait à cet endroit. D'autre part, il appelait calomnie ce qui n'était qu'une erreur de fait. L'argument sur lequel il appuyait l'accusation de calomnie n'était qu'une mauvaise plaisanterie; il prétendait en effet que Kraus s'y connaissait trop bien en matière de style pour s'être vraiment trompé et qu'il savait que la poésie en question n'était pas de Kerr! Il reprochait aussi à Kraus, il est vrai, le commentaire peu bienveillant dont celui-ci avait accompagné le *Masurengedicht.* Mais Kraus, loin de retirer ce commentaire, alléguait qu'il s'appliquait tout aussi bien aux autres pièces, à celles citées dans l'article *Ein Friedmensch* et que Kerr ne désavouait pas. D'ailleurs, de quoi Kerr se plaignait-il? et le seul fait d'avoir écrit sous le nom de *Gottlieb* ne le rendait-il pas solidaire de tous ses collaborateurs? Même en admettant que Kerr désignât un jour ce qui lui revenait des *Gottliebs,* se laverait-il de cette promiscuité? que dire, du moment qu'il repoussait même ce moyen de diminuer sa responsabilité? A qui la faute, si on continuait à le confondre avec des gens capables, selon ses expressions, « d'une cruauté sadique à l'égard d'ennemis mourants? » Il paraissait compter sur la perspicacité de Karl Kraus pour reconnaître à coup sûr l'origine des *Gottliebs;* espérait-il que tout le monde en Allemagne aurait cette sûreté d'appréciation? Il ne tenait

qu'à lui de faire cesser une confusion qui semblait lui être pénible.

Alfred Kerr entreprit au contraire d'embrouiller encore les choses. Dans de longs mémoires adressés au tribunal, il déterra de vieilles affaires et, déplaçant la question, il se mit à accuser Kraus de défaitisme, de plagiat, de chantage et d'autres méfaits juridiquement moins saisissables, comme l'envie et la vanité. Du même coup, il vantait son propre pacifisme, mais plus encore son patriotisme. Enfin, il porta plainte à son tour contre Kraus pour « allégation de faits inexacts ». Les avocats, excédés, s'entremirent et les deux plaintes furent simultanément retirées.

Ce procès n'avait pas été tout à fait inutile. D'abord, ainsi qu'on l'a vu, il avait amené Kerr à reconnaître expressément sa collaboration aux *Gottliebs* (11). Ensuite, l'opinion avait été plus largement atteinte et voulait être définitivement éclairée. Enfin, dernier résultat plus important encore : on avait à présent la preuve que Kerr veillait à sa réputation de bon Européen, qu'on ne lui attribuerait rien de plus que ce qui lui revenait de ce fatras sanguinaire sans soulever ses protestations. Désormais, son silence voudrait dire quelque chose.

Karl Kraus a su profiter de cette nouvelle situation. Par la plume et par la parole, il n'a rien négligé pour donner à ses attaques la plus grande publicité. Il a rappelé que l'article *Ein Friedmensch* était resté sans réponse, que Kerr n'avait pas désavoué les *Gottliebs* qu'il contient. En mars 1928, il a, par une série de conférences, porté la question devant le public berlinois. Il a reproduit *in extenso* et discuté point par point les mémoires de Kerr au tribunal. Enfin, il a annoncé l'intention, puisque Kerr ne veut pas désigner les *Gottliebs*

(11) Cette déclaration, citée plus haut, est contenue dans une lettre de Kerr au tribunal. Elle n'a été publiée que par Kraus dans la *Fackel* (787-794). Mais il est évident que Kerr aurait démenti, s'il avait pu.

qui sont de lui, de publier lui-même *tous les Gottliebs* sous le nom de Kerr.

Le pauvre poète a pris cette menace au sérieux; il a obtenu du tribunal un arrêt défendant à Kraus de reproduire en entier aucune poésie de Kerr ou attribuée à Kerr. Depuis, c'est par bribes que Kraus cite les *Gottliebs,* laissant au lecteur le soin de rapprocher les morceaux, et le public commence à se faire une idée tout à fait imposante de la fécondité de ce mystérieux *Gottlieb.*

Les choses en sont là.

Le 28 septembre 1928, le grand journal de librairie *Börsenblatt für den deutschen Buchhandel* annonçait comme devant paraître dans la quinzaine, sous le titre de *Literatenparadies,* un pamphlet de Kerr contre Kraus. Tout était fixé, la présentation, le nombre de pages, le prix. L'achat de ce livre était spécialement recommandé aux libraires vendeurs de la *Fackel.* Nous sommes en 1930, *Literatenparadies* n'a pas encore paru.

§

Alfred Kerr a souvent déclaré — c'est même son principal moyen de défense — qu'il était au-dessus de ces attaques. Chacun sait que Karl Kraus est un vaniteux qui cherche à se faire un nom aux dépens des personnalités éminentes contre lesquelles il part en guerre. Alfred Kerr se refuse à venir au-devant de ses secrets désirs. D'ailleurs, il ne lit pas la *Fackel,* cette feuille obscure ne présentant qu'un intérêt médiocre et paraissant on ne sait quand, on ne sait où. Dans ces conditions, c'est rendre un vrai service à Alfred Kerr que de lui fournir l'occasion de se justifier tout en laissant la *Fackel* et Karl Kraus hors du débat. Qu'il ne nomme ni l'un ni l'autre et réponde une bonne fois aux questions suivantes :

1° A-t-il collaboré aux *Gottliebs?*

2° Peut-il donner le titre des *Gottliebs* dont il est l'auteur?

3° Sinon, peut-il au moins s'expliquer sur la paternité des *Gottliebs* suivants : *Rumänenlied; Rumäniens Feldherrn; Chronik; Chronik der Lage; Vorrat; Pupillarische Sicherheit; Englischer Gefechtsbericht; Neue Ode von d'Annunzio; Kriegsanleihe; « Bremen »; Gerechtigheit; das zweite Griechenland; Stallupönen*?

S'il répond à ces questions de façon à tranquilliser ses amis et à faire taire ses ennemis, le public français ne pourra que s'en réjouir. Mais, dans le cas contraire, et si c'est vraiment lui qui, malmenant à la fois la langue allemande et la Roumanie vaincue, traite la ville de Bucarest de « capitale où personne ne se lave les pieds »; s'il a fait de la réclame pour les emprunts de guerre, le pain K et l'exactitude des communiqués allemands; s'il s'est amusé aux dépens des noyés victimes de la guerre sous-marine; s'il s'est moqué des prisonniers russes, de ce bétail « mal léché », mourant de faim, dévoré de vermine; s'il est capable de grossièretés difficilement analysables à l'adresse de Lord Churchill et de Sir Edward Grey, — on peut soutenir sans exagération que sa place n'est pas à la Sorbonne et que le rapprochement intellectuel s'accomplira plus sûrement sans lui. Et puisque voici deux ans que ces questions lui sont posées, on peut penser qu'il serait temps pour lui d'y répondre.

En attendant qu'il nous éclaire définitivement, il n'est pas sans intérêt de donner ici des échantillons des vers qu'Alfred Kerr a publiés pendant la guerre sous son nom « en toutes lettres ».

Voici d'abord la pièce sur la Prusse orientale, celle qu'il a admise dans le recueil *Caprichos* « parce qu'il pouvait prendre la responsabilité de sa forme » (12) :

(12) Le fait est que ces vers ne manquent pas de beauté. Les allitérations des 3e et 4e vers sont très vigoureuses. Je m'excuse de ne leur rendre guère justice dans ma traduction.

Quoi! ton pays, Emmanuel Kant,
Est-il envahi par les Scythes?

A grand bruit et grande puanteur
Voici venir les stupides hordes des steppes.

Des chiens sont entrés chez nous, —
Chassez-les à coups de fouet!

Vengez Insterburg, Gumbinnen,
Rossez-les, jetez-les dehors!

Fouettez, c'est faire œuvre glorieuse et vraiment humaine,
Ces rustres, ces esclaves menés au knout.

Cavaliers, chevaux, fantassins,
Reconduisez-les à coups de fouet à la frontière.

Que par la route de Schmalleninken,
Ils s'en retournent clopin-clopant dans leur noble patrie.

Qu'à Kraupischken et Pillkallen,
A Stallupönen, à Wirballen,

Ils retombent sur leurs grosses pattes;
Non, ils ne nous auront pas —

Fouettez-les, que les morceaux volent,
Ce fumier de tsar, cette ordure de barbares.

Chassez-les à coups de fouet! à coups de fouet!

« Ecrire des chants de guerre bien au chaud dans sa chambre, ce n'est pas là mon fait! » a dit Gœthe. Son excuse, c'est qu'il était loin de connaître les aventures et les dangers qu'un poète plus imaginatif peut traverser sans quitter sa table de travail :

Un combat se livre... Un dur combat.
Est-ce sur la Vistule? Sur les crêtes des Vosges?
Seul le silence parle. Pendant des jours et des jours,
Nous ne savons pas. Et nous savons pourtant.

Un appel passe. Dans l'aube grise.
A travers toutes ces nuits. Du front vers les foyers.
Un chuchotement, un murmure qui s'enfle
Et passe de votre sang dans notre cœur.

Un cri s'élève. Un coup de feu retentit.
Il nous frappe en plein front.

Un courant secret et constant circule
De vos cerveaux dans nos cerveaux.

Le vent de la Toussaint souffle.
Nous marchons tous d'un même pas.
Et nous qui sommes loin de la lutte,
Nous combattons avec vous. Nous mourons avec vous (13)

Voici une page de l'article « pacifiste » de la *Neue Rundschau :*

Par moments, j'essaie en vain d'être « enjoué », de gribouiller des vers plus gais; ça ne va pas :

Une chose est claire : quoi qu'il advienne,
Nous faisons de bon travail.
Une chose est claire : nous travaillons gaillardement
Selon le programme.
Une chose en tout cas saute aux yeux :
Nous travaillons proprement.
Cette façon de faire mérite tous éloges,
Puisque l'ennemi veut nous anéantir.

Ça ne va pas.

Ça ne va pas mieux pour trouver une formule de bénédiction :

Sainte Russie! Plût au ciel
Que tu sois mise à feu et à sang, comme tu le mérites!
La raison vraiment l'exige :
C'est une bonne raclée qu'il te faut.
Ensuite, libre à ton peuple — ce serait utile —
De faire tout tranquillement sa révolution.

Sage Angleterre! puissent tes gros canons
Eclater — mais loin de nos côtes.
Que le roulis et le tangage
Te donnent un bon mal de mer.
Je te souhaite du fond du cœur
Toutes les joies de l'Armada.

Noble France! Ta voix fut couverte
Quand Knoutousoff a pris les rênes...
A tous les chefs qui mènent à la curée de l'Allemagne
Je souhaite le ver solitaire, des cors aux pieds, la gale

(13) *Caprichos.*

Pour se nourrir de la paille pourrie,
Et par-dessus le marché un bon rhumatisme au derrière!

Ça ne va pas.

Ça ne va pas, en effet, ça ne va pas du tout; Kerr aura beau faire valoir l'épithète dont il honore la France, il aura beau alléguer que le couplet des « maladies humoristiques », comme il dit gentiment, est dirigé contre les chefs, non contre les peuples, les esprits simples auront de la peine à accepter ces distinctions. Mais n'est-il pas temps de dire à notre tour : Assez! Thanks! et quel intérêt y aurait-il à multiplier ces citations? En pareil cas, le nombre ne fait rien à l'affaire et six cents poésies pacifistes n'effaceraient pas le plus petit *Gottlieb*. Nous en savons assez pour nous faire une idée de la façon dont roucoulait pendant la guerre celui qui s'est nommé depuis dans son jargon doucereux « *ein Friedenstäuberich* », « une colombe de paix ».

GERMAINE GOBLOT
Professeur agrégé d'allemand
au lycée de Strasbourg.

« FIGURES »

ANDRÉ MAUROIS

« M. André Maurois, écrivais-je ici, naguère, est un écrivain classique, et qui excelle, selon la meilleure tradition, à clarifier tout ce qu'il touche ou, si l'on préfère, à *apprivoiser,* pour les présenter aux honnêtes gens, les sujets les plus excentriques. »

Il ne plagie point, comme on l'en a accusé : il accommode; et je ne crois pas qu'il puisse, à proprement parler, créer, c'est-à-dire composer des personnages, en combinant des traits empruntés à des êtres divers.

Romancier et biographe, il n'est capable d'être l'un et l'autre qu'en se racontant on en faisant allusion, à propos d'un grand lyrique ou d'un grand politique aux aventures de son intelligence et de son cœur.

Inventeur de la biographie romancée, il écrit des romans auto-biographiques. *Bernard Quesnay* transpose, à peine, les événements de sa vie d'homme d'affaires, — car il a dirigé une maison avant de devenir auteur, — *Climats,* ceux de sa vie sentimentale; et il a confessé dans *Aspects de la biographie* qu'il n'avait entrepris de narrer l'existence de Shelley que pour se venger des chimères de sa jeunesse, ou se délivrer du souvenir de l'idéologue, sinon de l'idéaliste, qu'il a été au sortir du lycée...

Disraëli fait l'apologie du type, à son sens le plus représentatif, de sa race (1), de l'écrivain et de l'homme d'action qu'il ne laisse pas d'être, comme le ministre de la

(1) On sait que M. André Maurois, qui s'appelle Herzog de son vrai nom, est israélite.

reine Victoria (à l'imagination orientale près), et de surcroît lui offre l'image flatteuse de l'éblouissante réussite à laquelle il rêve.

A la base de ce subjectivisme, un poète aurait pu se trouver, ou, à défaut d'un individualiste du caractère de Chateaubriand, un égotiste de la nature d'Amiel. Mais M. Maurois, qui n'écrit pas que pour soi, a plus souci de plaire aux lecteurs que de les étonner ou de leur faire violence — et jamais il ne les oublie. C'est à leur intention qu'il a ramené le génial créateur de *Prométhée* aux proportions d'un être fantasque et un peu falot, et qu'il n'a pas parlé de l'attitude francophobe de Disraëli pendant la guerre de 1870-71...

Il a du goût, et une extrême adresse, d'ailleurs; l'esprit brillant, un sens de discrimination très affiné, et peu de choses sont aussi agréables que de le suivre dans ses démarches à travers les parcs anglais avec l'illusion de se promener dans des jardins à la française...

Je lui reconnaissais, tout à l'heure, la qualité de classique. Mais il faut s'entendre. Il y a les classiques qui le sont d'eux-mêmes, et il y a les classiques qui le sont des autres. Entre les premiers et les seconds, toute la distance existe qui sépare Racine de Campistron. Les meilleurs parmi ceux-ci, auxquels appartient M. Maurois, réparent les erreurs ou corrigent les fautes de leurs devanciers et ils exploitent leurs procédés, s'ils n'en profitent.

M. Maurois, comme Théophile Gautier, a besoin d'une œuvre de l'imagination d'autrui pour soutenir la sienne. Le copieux livre d'Edward Dowden l'a bien servi pour son *Ariel;* celui de W. F. Monypenny pour son *Disraëli.*

C'est en écoutant les officiers anglais auprès desquels il était accrédité comme interprète pendant la guerre, et en recueillant leurs propos, pour en passer l'humour au crible de son ironie, qu'il a écrit *Les silences du colonel Bramble* et *Les discours du docteur O'Grady. Ses Dia-*

logues sur le commandement se souviennent de *La conversation de la comtesse d'Albany,* de Paul-Louis Courrier, et pas plus que le *Gœthe* de Lewes, dans ses pages sur *Werther,* il n'a oublié, dans son étude sur Walpole, le portrait de Mme du Deffand, par Sainte-Beuve.

Si son imitation n'est point un esclavage, rien ne me surprend moins que l'amusement auquel il a eu l'idée de se livrer : donner une suite aux pastiches de Marcel Proust. Ce psychologue le hantait, dont le Swann est comme le père ou le frère aîné du Philippe de *Climats,* et je suis convaincu que de régler son exercice littéraire sur celui d'un tel modèle lui a été aussi agréable qu'à un nageur de faire un plongeon dans le fleuve qu'il se bornait à effleurer de la rive.

Sans doute l'avait-on agacé en prétendant qu'il était plus habile que sérieux, plus séduisant que profond, et en écrivant un massif *Byron,* en même temps que celui de son ami M. Charles du Bos, il s'est donné pour tâche de prouver qu'il pouvait faire œuvre érudite et ennuyeuse comme tout le monde. Sa biographie de l'auteur de *Don Juan* impose, il est vrai, par la solidité de l'appareil documentaire sur lequel elle s'appuie, mais elle manque de nerf et de vibration. Si j'avais un conseil à donner à M. Maurois, ce serait de revenir à sa première manière. Il est loin d'en avoir épuisé les avantages, et nous avons tout à gagner qu'il continue de l'exploiter, puisqu'il y excelle. M. Maurois sait trop bien l'anglais pour qu'il soit nécessaire de lui rappeler que la sagesse exige de maintenir *the right man in the right place.*

JOHN CHARPENTIER.

LA
BATAILLE DES CHANGES[1]

—

SECONDE PARTIE

I

REGARDS EN ARRIÈRE

Lorsque les déménageurs eurent terminé leur œuvre dévastatrice, Robert Lucques, tournant le dos au désordre qui l'écœurait, vint s'accouder au balcon pour goûter le déclin de la douce journée d'été.

Il essayait de se réjouir de cette étape heureuse. Car en somme, en l'espace de quatre ans — on était au cœur de l'année 1923 — il avait réussi, après combien de démarches, d'intrigues, à s'installer dans un appartement spacieux devant un paysage choisi. Par delà la rue Guynemer qui déroulait sa piste lisse et déserte, les arbres du Luxembourg, tout bruissants d'oiseaux, charmaient ses regards.

Et cependant, de lancinants regrets l'attachaient à son ancien logement de la rue Victor-Massé. C'est là que s'était écoulée son adolescence auprès de sa mère qu'il perdit en 1915. Que de rêveries sur le divan fané, en évoquant les fugitives amoureuses qui avaient fait de lui un poète! Que de discussions passionnées avec des camarades sur l'art, la philosophie, le bonheur! Fantômes de jadis, dans quel monde habitez-vous? C'est là aussi qu'il avait médité sa fortune, bu le fiel des premiers déboires,

(1) Voyez *Mercure de France*, N° 776.

jusqu'au jour où il s'était déshabillé de sa jeunesse. Alors, désireux de conquérir son amie Marthe qui se dérobait à son étreinte, après avoir longuement sondé le ciel de ses ambitions, il s'était échappé de ce nid trop étroit pour contenir sa destinée.

Maintenant que toute cette fraîche insouciance d'autrefois s'était retirée de son âme, comme une eau se résorbe dans le sable, il était devenu un boursier correct et froid, absorbé par un travail écrasant qui avait ruiné ses plus chères préoccupations intellectuelles. Ah! le décevant résultat que de posséder une vaste demeure dont le cadre sans intimité aggravait sa solitude morale!

Il haussa les épaules, méprisant ce confort laborieusement acquis. Et comme il voyageait à travers sa nouvelle existence, il se heurta à un souvenir du début de sa carrière contre lequel il se blessait toujours.

C'était à la fin de l'année 1919. Depuis trois mois, il dirigeait un service de Changes, organisé par ses soins, avec le concours d'Edouard Trévaux, sur les bases de celui dont il avait étudié le fonctionnement à Londres.

En ce temps-là, le franc commençait sa maladie. Le public, endormi par la formule magique : « l'Allemagne paiera », s'indignait que le traité de Versailles ne donnât pas, entre autres avantages, celui de consolider notre monnaie. Et, par bonds félins, la livre avait franchi deux dizaines. Aux environs de 47, elle flairait le vent avant de poursuivre sa course.

Ce jour-là, un jour sale de décembre, tout humide d'un brouillard bas, Robert, soucieux, gravissait les marches de la Bourse. Il hésitait sur la tactique qu'il devait adopter pour exécuter avec éclat son premier ordre important, une vente de 200.000 sterling.

Jusqu'alors, sur les instances de sa Direction, il n'avait exercé ses talents que dans d'inoffensifs arbitrages. Circonspect, il attendait l'événement qui révéle-

rait sa valeur. Aujourd'hui que l'occasion se présentait, il était assez fier de sortir de son rôle effacé, de se mesurer avec les vedettes du marché des Changes.

Par une série de portes obstruées, après s'être frayé un chemin à travers la masse humaine qui assiégeait la Coulisse, il pénétra dans la ruche bruyante du hall de la Bourse. La séance s'annonçait orageuse. En effet, la livre qui, pendant la matinée, sous la poussée de l'étranger, était montée de trois points, entraînait les valeurs internationales. Robert consulta les tableaux; cuivres, sucres, pétroles, tout en pleine effervescence; par contre, les rentes, orgueil des portefeuilles français, se dépréciaient lamentablement, abandonnées comme des vieillards sans vitalité. Blumenthal l'aborda. C'était un courtier de changes très averti.

— Cela sent diablement mauvais, dit-il en clignant des yeux. Il n'y a qu'un moyen pour s'assurer contre l'incendie : se couvrir en Suez et en Rio.

— L'avenir m'importe peu; le présent seul m'intéresse, répliqua Robert.

— Oh! si vous ne considérez que ce point de vue, je trouve qu'aujourd'hui les prix sont un peu soufflés.

Robert, jusqu'alors très perplexe, profita de cette indication. La méthode des ventes par paliers n'était bonne que si la fermeté se maintenait. Puisque Blumenthal, un fin renard, flairait une réaction, il fallait, dès le début, se débarrasser de la plus grosse quantité possible de livres; le solde servirait à attaquer vigoureusement la cote, afin d'obtenir un cours moyen bas.

Il donna des instructions au courtier pour réaliser, sans fracas, tout ce qu'il pourrait et convint de signes d'intelligence afin d'être renseigné. Puis, ne voulant pas manquer l'ouverture, tous deux se hâtèrent vers la salle des changes.

En 1919, le commerce des devises se tenait au rez-de-chaussée de la Bourse, dans une salle trop petite pour

le nombre accru des fidèles. Autour d'une table à tapis vert, s'asseyaient les représentants des grandes Banques, tandis que, debout derrière eux, se pressait la cohorte des autres pontes. Cela vous avait un petit air de tripot.

Robert s'installa à sa place habituelle. Il s'efforçait au calme, mais son cœur battait la chamade dans sa poitrine. C'était son premier duel.

La cloche du coteur tinta et aussitôt cent bouches vociférèrent. A travers ce concert, il discerna nettement la tendance : on cherchait à se dégager des achats inconsidérés de la matinée. Donc, c'était la baisse qui se dessinait; la lutte, pour lui, allait être sévère.

Au bout de dix minutes, son courtier lui transmettait une fiche annonçant une vente de 15.000 sterling seulement. Les cours s'effritaient; coûte que coûte, il lui fallait se jeter dans la mêlée. Sur une demande qui n'était pas sincère, il offrit imprudemment 25.000 livres; on lui en prit 5.000. Il venait de se découvrir. Tous les yeux le scrutèrent, car on n'était pas habitué à le voir traiter un chiffre aussi fort. Désarçonné, il sentait son sang-froid l'abandonner et déjà redoutait un désastre.

La partie se poursuivit de plus en plus serrée. A une légère reprise, il crut dérouter ses adversaires en se portant acheteur. Immédiatement, il dut encaisser, avec une grimace, 10.000 livres et il n'osa récidiver. On comprit la feinte. Peu après, ayant tergiversé quelques secondes, il manqua une passe heureuse. Son courtier, plus habile, avait compensé ces essais maladroits en se dégageant pour 30.000 sterling.

Soudain, une voix calme, métallique, annonça une offre sensationnelle qui fit plonger la livre de 20 centimes. Un silence : le cambiste de la Banque Nathanéel entrait dans le ring.

Il s'appelait Saint-Elme. C'était un homme d'une quarantaine d'années, court de jambes, carré d'épaules, donnant l'impression d'une force ramassée, prête à se dé-

tendre comme un ressort. Le front dégarni, le nez gros chevauché d'un lorgnon de myope, les moustaches rasées découvrant des lèvres minces où errait un agaçant sourire, il s'était composé une physionomie de businessman qu'aucune émotion n'altère. Afin de corriger sa vulgarité native que parfois un geste décelait, il visait à une sobre élégance vestimentaire. On ne connaissait pas exactement sa patrie; il était avant tout international. Plusieurs spéculations audacieuses lui avaient fait une réputation de puissant animateur; il traînait dans son sillage la troupe des petits squales voraces.

Robert Lucques, qui avait souvent assisté à certains assauts où Saint-Elme dominait toujours, enviait sa maîtrise et, en même temps, professait à son endroit une instinctive aversion. Cette assurance de joueur flegmatique avait le don de le pousser à des colères muettes dont, par la suite, il se repentait. En son for intérieur, il aspirait à l'égaler et craignait de l'affronter. Et le jour du combat était venu.

Après son premier coup de massue, Saint-Elme, au milieu de l'attention générale, s'acharnait à la démolition des cours. Pâle de dépit, Robert, qui avait soutenu son regard provocateur, surenchérit sur ses offres, afin de le forcer à la retraite. Mais les acheteurs se réservaient, pressentant que Saint-Elme ne s'en tiendrait pas là. En effet, ce dernier savait par expérience qu'il n'avait plus qu'à user l'énergie de ce jeune imprudent qui, trop novice pour changer de tactique, rechercherait le corps à corps et serait sûrement à sa merci.

Alors ce fut le jeu cruel du boxeur qui, après avoir d'un solide uppercut étourdi son antagoniste, s'amuse, pour la galerie, à le marteler artistiquement. Un instant, Saint-Elme eut l'air de mollir et absorba, en souriant, 10.000 livres que Robert s'empressait de lui placer. Cette ruse barra, pour un temps, la déroute de la livre. Le marché se ressaisit; mais Robert, qui escomptait une plus

vive reprise, n'eut pas le loisir de profiter de ce redressement. A droite, à gauche, prompt comme l'éclair, Saint-Elme avait déjà servi les demandes. Puis il recommença sa danse énervante autour de l'adversaire démoralisé.

Ah! la fureur qui avait aveuglé Robert! Impossible d'arrêter le tremblement convulsif de ses doigts. Et tous les autres qui, lâchement coalisés, le devançaient de leurs offres. Un moment, sa raison lui conseilla la retraite : c'est cela, quitter le marché et attendre les avis de New-York qui lui permettraient de reprendre la lutte sur d'autres bases. Mais Saint-Elme flaira cette dérobade; il n'eut plus qu'un but, attirer Lucques dans les cordes et l'écraser.

La séance touchait à sa fin. Ils étaient là, face à face, l'un blême, l'autre impassible. Saint-Elme décacheta une dépêche, réfléchit, puis, d'un ton résolu, claironna une offre à 45,75, alors qu'on venait de débattre le cours de 46. Robert prit peur. Ce câble venait-il de Londres et annonçait-il une réaction sensationnelle? Avec les 125.000 livres qu'il lui restait à liquider, il ne pouvait risquer d'être entraîné dans une débâcle. Alors, de toute sa rage, la gorge enrouée, il hurla :

— A 45,50, j'ai du Londres.

Saint-Elme l'arrêta net.

— Combien?

Il y eut une seconde de recueillement pour apprécier le knock out.

Par bravade, mais au fond soumis à la fatalité, Robert énonça :

— 100.000 livres.

Saint-Elme eut une moue dédaigneuse.

— C'est tout?

— 125.000, si vous voulez.

Puis il se tut, effondré. Satisfait, Saint-Elme avait quitté sa place. Sans plus tarder, les acheteurs qui se terraient sortirent en bandes hardies, foulant la piste

qu'avait tracée le vainqueur. Et dans la confusion des voix, Robert eut l'humiliation d'assister à la reprise de la livre qu'il venait de vendre à un prix ridicule.

Blumenthal s'approcha de lui :

— Quelle mouche vous a piqué?

Robert voulut crâner.

— Rira bien qui rira le dernier. Ne comprenez-vous pas qu'il est urgent d'enrayer la baisse du franc.

L'autre eut un sourire mystérieux :

— Pas encore. Et méfiez-vous de Saint-Elme.

Très déprimé, il se demandait, en regagnant son bureau, s'il ne s'illusionnait pas sur lui-même. Le sang-froid, la ténacité, le courage dont maintes fois pendant la guerre il avait donné des preuves éclatantes ne seraient donc que des qualités de circonstance, inutilisables en temps de paix? En vérité, on ne se dépouille pas de son éducation première. Pour avoir trop aimé le rêve, l'étude, devait-il renoncer à l'action? Ainsi s'expliquait cette défaillance finale, alors qu'avec un peu plus de cran, il aurait pu remporter « l'ultimate victory ». La volonté de vaincre avait déserté son cœur. Ah! quelle honte! Elle le brûlait encore.

Maintenant, il lui fallait rendre compte de son insuccès à Trivaux. S'entendre persifler avec douceur, non, non, il ne le supporterait pas. Plutôt que de vivre sous cette dépendance, il préférait retourner à sa médiocrité.

Contrairement à ses prévisions, Trivaux le prit avec bonne humeur. Renversé dans son fauteuil, un doigt à l'entournure du gilet, il proféra, plein de condescendance:

— Ne vous tourmentez pas sur cette opération qui n'est pas très heureuse. Les coups d'essai ne sont pas toujours des coups de maître. Puis sur les titres, à la baisse, j'ai pour ainsi dire fait votre contre-partie; somme toute, la journée n'est pas mauvaise. Mais qui donc contrariait vos ventes?

— Le cambiste de la Banque Nathanéel.

— Saint-Elme?

— Lui-même.

— Alors, je comprends; vous avez eu affaire à un joueur dangereux. Très adroit, Saint-Elme. Evitez de vous mettre en travers de sa route. Si vous m'en croyez, il est préférable de l'avoir avec soi. C'est une force.

Cet éloge de Saint-Elme brisait Robert mieux que des reproches. Trivaux ajouta négligemment :

— A propos, savez-vous que Saint-Elme est l'ex-mari de notre chère amie Marthe ? N'est-ce pas curieux?

Robert ne broncha pas sous le regard direct de Trivaux; il répondit simplement :

— En effet, c'est curieux.

Cette révélation, qui le frappait comme une balle, ne le fit pas tout d'abord souffrir. Ce ne fut que dans la solitude du soir qu'il constata sa blessure; il la pansa avec des ironies. Ah! c'était trop drôle, recevoir une telle correction de l'ex-mari de celle qu'il chérissait en secret! Il n'allait pas cependant être torturé par la jalousie; la camaraderie qui le liait à la jeune femme devait lui épargner ce ridicule.

Les jours suivants, il observa plus attentivement Saint-Elme. L'antipathie innée qui s'était installée en son cœur se transformait en une haine aveugle qu'il s'efforçait de justifier en ne l'attribuant qu'à une différence de race. Car ce spéculateur, sans autre idéal que l'argent, représentait le type d'homme qu'il exécrait par-dessus tout.

Un après-midi qu'il s'empoisonnait ainsi, ses regards furent attirés par les mains de Saint-Elme, posées à plat sur le tapis vert de la table. Larges et velues, sillonnées de veines saillantes, avec des doigts carrés aux ongles coupés sans art, elles décelaient une origine vulgaire, des convoitises basses, des appétits brutaux.

Robert ne s'arrêta pas seulement à ces réflexions désobligeantes. Une image s'imposa à lui, cruelle et misérable. Les mains ont une vie si particulière à qui les ana-

lyse! Il voyait celles de Saint-Elme emprisonner le corps de la jeune femme et toute une gamme de caresses grossières l'obséda férocement.

Il ne put tout d'abord chasser ces idées absurdes qui le rongeaient sans répit, si bien qu'une semaine plus tard, en présence de Marthe, il s'effraya d'éprouver pour elle une sorte de répulsion. Comment admettre que cette femme, qu'il avait ornée de toutes les délicatesses, ait consenti à s'abandonner entre les bras de Saint-Elme, ces bras armés de mains simiesques?

Marthe, dont il subissait déjà la bienfaisante influence, c'était sa lumière dans la nuit d'une tâche ingrate. Malgré son mariage, il la gardait en lui si pure! Maintenant qu'il connaissait l'autre, il craignait la mort de l'enchantement, alors qu'au contraire, une passion douloureuse s'emparait de son cœur.

Devina-t-elle ce triste combat ? Laure avait dû lui apprendre que Robert n'ignorait plus rien de Saint-Elme. Mais comme aucune explication ne fut provoquée, l'équivoque subsista entre eux.

Puis le temps passa. Ayant acquis dans son métier une plus large maîtrise, Robert évita le retour de semblables échecs. Par la suite, ses rancunes s'apaisèrent lorsque Saint-Elme, appelé dans sa Banque à d'autres fonctions, quitta momentanément le marché. Mais la plaie n'était pas cicatrisée, puisqu'il avait suffi de ces souvenirs pour constater qu'elle saignait encore.

C'est qu'au cours de ces quatre années, Marthe avait pris dans sa vie une place prépondérante. Certes, tous deux se tenaient volontairement hors l'amour. Simple convention. Derrière la façade de l'amitié, évoluait leur tendresse. Se donnerait-elle un jour? Qui sait?

Cette situation avait un charme pervers qui le subjuguait. On les voyait toujours ensemble, au restaurant, au théâtre, dans les dancings. Tout le monde les croyait amants et cela les faisait sourire.

II

MARTHE

— Voilà où j'en suis, pensa tout haut Robert s'éveillant de ses méditations. Quelle pitié!

Il restait dans son fauteuil, la tête baissée, roulant machinalement entre ses doigts une cigarette éteinte. Enfin, il s'étira comme pour détendre son corps courbaturé par l'ennui morbide de la solitude. Et il alla s'habiller.

A peine avait-il terminé sa toilette, qu'un bref coup de sonnette retentit. Il courut ouvrir et se trouva devant Marthe. Le teint rosé, la gorge palpitante, elle portait entre ses bras une gerbe d'œillets.

— J'ai voulu, dit-elle, être la première à essuyer mes sandales sur votre seuil.

— Je rêvais justement à vous.

— Je l'espère bien. En récompense, voici mon offrande parfumée.

Choisissant une tulipe de cristal, elle arrangea les fleurs avec art.

— Maintenant, promenez-moi dans votre nouveau domaine.

Elle visita chaque pièce, donnant quelques indications sur les changements qu'il siérait d'y apporter.

— Avant tout, dit-elle, il faut éviter de donner à votre appartement cet aspect débraillé qui caractérise un logis de célibataire.

— Il n'appartient qu'à vous d'y régner en maîtresse.

— Que voilà une façon gracieuse de demander ma main, répliqua-t-elle en souriant.

— J'oubliais notre pacte tacite.

— Allons, convenez que notre amitié nous évite bien des déboires.

— Si vous en êtes convaincue, votre félicité doit être parfaite.

Elle remarqua son front soucieux et s'informa de sa santé morale sur un ton de fausse commisération. Robert répliqua avec vivacité :

— Ne prenez pas votre air supérieur.

— Déjà agressif ?

— Non, Marthe; mais comprenez que je suis las de cette vie absurde qui m'use. Avant votre arrivée, je faisais défiler les jours anciens. Ce n'est jamais très gai, ce cortège funéraire... Poursuivant je ne sais quel mirage, j'ai abandonné ma véritable patrie et j'erre lamentablement dans l'exil de mes ambitions.

— Je serais toute disposée à compatir à vos chères peines, répliqua-t-elle placidement, si les motifs ne m'en paraissaient pas déraisonnables. D'abord, mon cher Robert, vos regrets me semblent bien littéraires. Vous vous plaignez de ne plus vous dévouer au même idéal. Mais le temps transforme nos sentiments comme il modèle nos visages. Durant ces quatre années d'efforts dont, avec ingratitude, vous n'appréciez pas les fruits, n'avez-vous pas acquis une certaine expérience des hommes et du monde, qui vous est plus profitable que les illusions dont vous nourrissez votre esprit?

Cette dernière phrase le piqua au vif.

— Je saisis parfaitement, répliqua-t-il. Mes révoltes vous indiffèrent parce que vous avez décrété, d'après un premier livre, que je n'avais aucun talent.

C'était là le point névralgique. Elle le sentait ulcéré par une déception profonde, ce qu'il appelait la mort du rêve. Que ne pouvait-elle le guérir en lui transfusant sa mâle énergie ! Robert s'était tu, attendant le baume d'un mot tendre. Devant le silence de Marthe, il songea : « Hélas! on est toujours seul. » Puis il continua pour la satisfaction d'accaparer un cœur :

— Je vous le répète, cette existence me détruit. Toujours sur le qui-vive, aux aguets d'une nouvelle tendancieuse, craignant une manœuvre maladroite, hanté par

une erreur, du matin au soir, je cherche la victoire dans des spéculations hasardeuses. Voilà ce qui me brise et vide mon cerveau. Maintenant, faites le bilan des profits. La fortune? Allons donc! Demain je peux être ruiné. Les plaisirs? Ah! parlons-en. Je ne connais plus que les délassements rapides pour les énervés de mon espèce. Quelquefois j'ai honte de moi-même.

— Trop de lyrisme dans ce sombre tableau, interrompit Marthe. Vous êtes un maniaque qui s'entoure de miroirs déformants.

Mais contempteur plein de rage, il reprit :

— Dans ce cercle infernal des changes, quels sont mes compagnons? A part quelques égarés, tels que Mignot, Puyseux et trois ou quatre autres, je ne fréquente que des êtres passionnés pour leurs combinaisons et qui semblent toujours ivres de chiffres. Tirez-les de leurs affaires, ils ne vous entretiendront que de music-hall, d'anecdotes graveleuses et de randonnées en auto vers les hostelleries lointaines. De braves types sans doute, mais ils me semblent sinistres.

— Comme vous êtes injuste! rétorqua vivement Marthe. Je suis au contraire persuadée que des situations telles que les vôtres, si lourdes de responsabilités, ne sauraient être tenues par les sots dont vous me tracez le portrait. Un jugement rapide, de la décision, de la volonté, parfois un certain courage, ne sont-ce pas là les qualités qu'exige votre emploi? Singulière vanité que de croire à une aristocratie de l'intelligence qui, hors les arts et la science, ne trouve pas digne de servir ! A la Bourse, comme partout ailleurs, il existe des hommes supérieurs...

— Et vous en connaissez, Marthe, vous pourriez me citer des noms, au moins un, n'est-ce pas? lança-t-il avec violence, exaspéré non seulement d'être contredit, mais de constater cet attachement au passé.

— Brisons là, voulez-vous, dit-elle d'un ton froid. Vous perdez parfois le sens commun.

Il s'emprisonna la tête dans ses mains; ses tempes battaient précipitamment.

— Excusez-moi, prononça-t-il d'une voix sourde.

Et il se retira dans sa chambre.

C'était la première fois qu'il lui faisait une allusion aussi précise. Elle y rêvait encore, lorsque Robert revint avec une longue boîte de carton sous le bras.

— Pour obtenir mon pardon, dit-il, en la lui offrant.

Elle ouvrit la boîte et en sortit un châle superbe brodé de fleurs aux couleurs chatoyantes; la mode capricieuse ressuscitait cette parure de nos aïeules.

— Vous avez donc pensé à mon anniversaire?

— Est-ce qu'on rappelle cette date désobligeante à une jolie femme?

— Oh! je ne rougis pas de mon âge. A la fin du mois, je franchis le cap de la trentaine. Vous voyez que je ne suis pas coquette avec vous!

— Pas assez, ma chère amie, pas assez, dit-il en disposant le châle sur les épaules de Marthe.

Dans la glace elle observait la figure de Robert et attendait, contractée, frémissante. Mais, conseillé par son humeur rancunière, il laissa s'éteindre la subite flamme sensuelle qui l'avait embrasé et s'éloigna de quelques pas. Puis, afin de calmer sa fièvre, il arpenta la pièce, enjambant les bouquins épars sur le tapis.

— Tout à l'heure, je ne pouvais m'empêcher de penser, dit-il, posément, que nous jouons une comédie déconcertante. Elle peut vous sembler piquante, originale; moi, j'en savoure l'amertume. Ainsi depuis trois ans que vous m'honorez d'une amitié inviolable, je ne connais rien de vous, comme au premier jour.

— Alors, où voulez-vous en venir ?

— A ceci. Entre l'homme et la femme, il n'y a que des rapports sexuels. Le plan supérieur sur lequel vous

essayez de maintenir nos relations me semble un paradoxe qui ne peut durer.

— Attention, Robert, vous allez prononcer quelques aphorismes prudhommesques qui vous déconsidéreront.

Elle le narguait, excitée par ce jeu. Robert jugea alors ridicule de se prêter à sa raillerie et déclara pour couper court :

— Soit, ne changeons pas de climat sentimental.

Et il lui proposa d'aller au bois, en profitant de la douceur du crépuscule d'été pour faire une promenade autour du lac, jusqu'à la nuit naissante.

Ils quittèrent leur taxi à la porte Dauphine et s'engagèrent dans une allée qui coupait à travers les fourrés. L'harmonie de leurs mouvements, l'allégresse d'une marche souple et rythmée, l'air léger qu'ils respiraient, tout cela les pénétrait d'un bien-être physique qui les réconciliait.

Au restaurant où ils devaient dîner, Robert choisit une table dans le jardin. Un orchestre jouait des blues langoureux. En cette ambiance de luxe, tous ses méprisables ressentiments se dissolvaient. Elle lui offrit sa main nue.

— Amis?

Pour toute réponse, il baisa les doigts et, plongeant au fond de ses prunelles, y lut une grande et sincère tendresse qui l'émut profondément. Si, blessée par une expérience malheureuse, des souvenirs la meurtrissaient encore, n'était-il pas inutilement cruel de tourmenter cette âme délicate? Marthe, l'amie sûre, comme il la chérissait dans l'apaisement de ce beau soir!

Après le repas, ils valsèrent sur le thème d'un boston en vogue. Tous deux aimaient cette danse où ils s'unissaient dans une même ardeur voluptueuse. Robert appréciait la flexibilité du jeune corps. Marthe, les yeux mi-clos, les dents serrées sous les lèvres entr'ouvertes, semblait presque pâmée.

Ils regagnèrent leurs places, ivres de cette longue étreinte.

Robert s'inquiétait déjà du prochain boston. Essaierait-il d'arracher une promesse à Marthe? Il la sentait moins rebelle, peut-être consentante. La lumière tamisée des petites lampes roses adoucissait la grâce altière de son profil d'amazone. Elle, rêveuse, s'abandonnait aux ondes de ce désir.

Mais le jazz rompit le charme en déchaînant un fox-trot échevelé. Immédiatement l'estrade fut envahie par une foule de danseurs novices d'âges divers, qui se heurtaient avec la gaîté vulgaire des bals du dimanche, au bord de l'eau.

Et soudain, au milieu de cette bousculade, Robert fut surpris d'apercevoir la silhouette un peu lourde de Saint-Elme qui, la face hilare, se divertissait à des glissés faciles, remorquant une grande femme décolletée, couverte de perles. Depuis deux ans qu'il ne l'avait vu, il nota son embonpoint accentué qui contrariait toute élégance vestimentaire, et surtout son allure commune, dans le privé. Aussi voulut-il que Marthe profitât de ce spectacle grotesque.

— Regardez donc Saint-Elme, comme il s'excite !

Oubliant son récent serment, il constata, avec une joie méchante, qu'elle pâlissait.

Elle s'efforça de résister, de parer l'attaque par son mutisme; mais le rictus de Robert laissait prévoir une suite de sarcasmes qui d'avance l'excédait.

— Demandez l'addition, exigea-t-elle brusquement.

— Comment, vous désirez partir déjà?

— Inutile que nous restions ici plus longtemps.

— Vous n'êtes pas jalouse, au moins? questionna-t-il d'un ton compatissant en désignant la compagne de Saint-Elme.

Comme elle ne daignait pas répondre, il continua :

— N'est-il pas curieux qu'obsédé comme je le fus toute

la journée par votre ex-mari, nous le rencontrions ce soir? Il y a là une matérialisation de la pensée...

Elle s'était levée pour ne pas en entendre davantage et se dirigeait vers la sortie.

— Nous pourrions marcher un peu, cela vous ferait du bien, Marthe.

— Non, appelez un taxi et reconduisez-moi.

— Quelle déroute!

— Taisez-vous, je vous en prie, taisez-vous, mon ami, supplia-t-elle les nerfs crispés.

Blottie au fond de la voiture, Marthe, devant l'hostilité silencieuse de Robert, refoulait, par orgueil, le désespoir qui l'assaillait, serrant contre son cœur le bouquet fané de ce bonheur flétri.

III

PORTRAIT SENTIMENTAL

Marthe était dans son salon, d'une charmante intimité, en compagnie de sa tante, Mademoiselle Aimée Verneuil, une sœur de son père, dont elle supportait avec une louable patience les propos languissants et les potins de petite ville. Cette femme soporifique vivait à Périgueux de rentes médiocres. Elle venait une fois l'an, au printemps, passer quelques semaines à Paris. Bigote, elle descendait, lors de ses séjours, dans un hôtel de la rive gauche où fréquentaient des prêtres.

Dès son arrivée, elle s'était rendue cérémonieusement en visite auprès de sa nièce pour lui apporter l'air du pays. Ignorant l'art de se retirer d'une façon opportune, elle restait vissée sur son siège, depuis le début de l'après-midi. Marthe, lasse de ses fastidieux bavardages, jetait de temps à autre un coup d'œil sur la pendule qui marquait alors 6 h. 1/2. Mais la vieille fille avait entamé le chapitre sur son frère, dont elle critiquait le second mariage, avec cette subtilité venimeuse propre aux gens de

province. Elle avait croisé ses mains gantées de mitaines, et, pour donner à ses propos plus de force, elle ne cessait de hocher la tête, agitant funèbrement le plumet en saule pleureur de son chapeau.

— Comprends-tu, ma chère Marthe, répétait-elle, que ton père qui est de beaucoup mon aîné (et j'ai atteint la soixantaine) ait pu s'enticher de cette petite veuve d'un maquignon, de trente ans moins âgée que lui; elle le mènera au tombeau, la mâtine, avant qu'il ait pu profiter dignement de sa retraite de colonel. Cela a beaucoup fait jaser dans la société. Heureusement qu'il s'est réfugié à Domme dans son nid d'aigles comme il l'appelle. Un nid d'aigles! Tout au plus un nid de serins!

— Voyons, ma tante, soyez indulgente.

— Tu n'as pas le sens de la famille, répondit péremptoirement la vieille fille.

— Pourquoi voulez-vous que je me mêle de la vie de mon père? Il ne s'est guère inquiété de la mienne. Grand bien lui fasse, s'il trouve son plaisir dans les joies du ménage!

Elle se sentait agacée par ces racontars désobligeants, derrière lesquels se dissimulaient des intérêts lésés. C'était si loin tout cela, son enfance, son adolescence, l'image de cette jeune fille qui s'était étiolée dans le monotone ennui de la province.

Ces souvenirs mélancoliques l'unissaient encore à sa tante qui l'avait élevée, car on chérit souvent, à travers des êtres, sa jeunesse morte.

— Enfin, mon enfant, tu ne m'empêcheras pas de te dire que l'inconduite de ton père — je dis bien inconduite, reprit-elle, craignant de n'avoir pas produit son effet, — me fait le plus grand tort à Périgueux. Bien des gens me battent froid et dimanche dernier, à la sortie de Saint-Front, madame de Bellac a fait semblant de ne pas me voir.

Elle pinça les lèvres et, droite, prit une attitude outragée.

— Mais, ma tante, répliqua Marthe énervée, que voulez-vous que je fasse dans cette histoire?

— Venir à Périgueux, attirer ton père auprès de toi, le détacher de cette femme et, avec de la patience, obtenir une séparation de corps.

Marthe regarda sa tante qui avait échafaudé innocemment ce plan merveilleux. Elle eut envie de lui éclater de rire au nez. Mais un autre souci la rongeait.

— Déjà sept heures! s'écria-t-elle.

Cette exclamation n'eut aucun succès. Mademoiselle Aimée Verneuil ne bougea pas de son siège; elle sortit son dernier argument.

— C'est le seul moyen pour sauver ton héritage.

Marthe haussa doucement les épaules pour signifier son indifférence.

— Tu es donc bien riche, ma fille?

— Vous connaissez ma situation, je n'ai que la fortune de ma mère et la pension que me sert monsieur Saint-Elme.

— Je constate que tu ne te prives de rien, énonça d'une voix aigre la tante en désignant le mobilier dont le goût raffiné lui semblait la marque d'un luxe de mauvais aloi.

Marthe se leva, ne désirant pas continuer cette discussion.

— Vous m'excuserez, j'ai un ordre à donner à Félicie.

Elle courut à sa chambre, d'une main fébrile arrangea ses cheveux devant la glace, puis, après un temps d'hésitation, se mordant les lèvres, elle prit, au chevet de son lit, l'appareil téléphonique. Elle demanda un numéro et attendit, impatiente.

— Je voudrais parler à M. Lucques.

On lui répondit qu'il venait de partir.

Elle raccrocha le récepteur et, se laissant tomber dans

la bergère, réfléchit. Voyons, elle ne se trompait pas de date, c'était bien aujourd'hui qu'ils avaient convenu de dîner au restaurant. Robert devait lui téléphoner pour fixer le rendez-vous. Depuis longtemps elle aurait dû être avertie. Partagée entre l'inquiétude et le dépit, elle essayait d'expliquer ce silence.

Ces jours derniers, elle s'était bien aperçue que Robert, sous une gaîté factice, lui cachait une préoccupation qui le minait sourdement. A différentes reprises, elle s'était efforcée de provoquer des confidences; mais, évasif, il se dérobait toujours. Redoutait-il un aveu ou dédaignait-il un conseil?

— A son aise ! dit-elle tout haut pour chasser cette obsession.

Elle ne voulait souffrir que de son amour-propre blessé. Soudain, la pensée que sa tante l'attendait, raide sur sa chaise et la bouche pincée, la tira de sa rêverie; elle revint en hâte dans le salon.

Mlle Aimée Verneuil était restée, en effet, figée dans la même position. Une envie folle de ne plus la voir, de ne plus être suppliciée par le filet d'eau froide des doléances, suggéra à Marthe des réponses brèves, presque discourtoises.

— Enfin, je constate que ma présence t'importune, déclara la vieille fille, fatiguée de monologuer. Je vais te laisser tranquille, mais on ne m'ôtera pas de l'esprit qu'un mystère trouble ta vie.

Son départ fut une délivrance. Marthe regarda la pendule. Sept heures et demie. Aucune nouvelle. Certainement un événement grave. Elle appela Félicie et la pria d'aller chercher un journal du soir.

Dès qu'elle eut la feuille en mains, elle sauta tout de suite à la rubrique financière. La séance de la Bourse avait été agitée. Une poussée de trois francs sur la livre avait provoqué un boom des valeurs internationales. Une vraie panique à la hausse. Mon Dieu, est-ce que Robert

ne serait pas pris dans cette tourmente? Mais oui, voilà la clef de l'énigme; ses airs absorbés, ses sautes brusques d'humeur, cette absence même, n'avaient pas d'autre cause. Ah! le malheureux. Elle frissonna et un remords s'insinua dans son âme.

C'était une soirée morte de février. Tout le ciel pleurait dans la nuit et la pluie coulait sur la face glauque des vitres. Marthe souleva le rideau. Elle contempla le fleuve, abandonnant ses rêveries au courant des eaux tristes.

Quel était donc ce trouble inconnu qui la dominait? Jusqu'ici, maîtresse de son cœur, elle s'était affranchie des mesquins tourments dont d'autres chérissent l'esclavage, car ce qui la liait étroitement à cet ami, c'était une tyrannie affectueuse qu'elle exerçait avec art.

Du jour où, approuvant la proposition de Trivaux, elle avait, avec une douce persuasion, engagé Robert à l'accepter, son rôle était tracé. Désœuvrée, méprisant les vaines occupations de son sexe, elle s'était attachée à ce grand garçon sensible, un peu efféminé, dont les aspirations se trouvaient toujours contrariées par le doute. D'esprit viril, elle se plaisait à guider cette nature irrésolue. Arracher Robert à ses habitudes d'intellectuel indolent, lui inculquer une sorte de foi sportive, en un mot l'américaniser suivant la formule moderne, tel avait été l'intérêt supérieur qui rénovait sa vie solitaire.

Dans la serre chaude de son âme ardente, elle avait chambré Robert pour que s'épanouissent ces qualités idéales, dès qu'elle en voyait poindre les fleurs incertaines. Cette tâche avait été longue, délicate, difficile; souvent elle avait cru échouer. Mais, avec l'excuse d'une amitié avertie, usant de son charme, elle vivifiait l'énergie toujours prête à s'anémier, stimulait le spéculateur dans ses entreprises, entretenait autour de lui l'atmosphère excitante des ambitions inassouvies.

A ce sujet, elle se remémorait un affront qui l'avait

profondément ulcérée. Elle était chez Laure qui offrait le thé à quelques amies. Cette jeune personne, suivant des moyens assez classiques, s'était fait épouser par Trivaux. Depuis cette réussite, pour mieux tenir son rang, elle affectait une dignité de grande bourgeoise, laquelle avait terni sa grâce de faubourisme évaporée. En particulier, elle aimait à protéger; elle eût facilement appelé Marthe « ma petite », si elle n'avait craint la flèche d'une ironie. Or, elle avait déclaré, en imitant la superbe de son mari :

— Vous voyez toujours Monsieur Lucques? Edouard en est très satisfait. Vous pourrez lui rapporter ces compliments, il les mérite, car c'est un employé d'avenir.

Cette dernière phrase l'avait cravachée. Robert n'était qu'un employé, comme le proclamait cette petite dinde. Il fallait, de tous ses efforts, qu'elle le tirât de cette ornière. L'appréciation perfide de cette fille avait galvanisé sa volonté. Dès lors, avec une ténacité inflexible, elle s'était appliquée à désembourber son char, au risque d'être écrasée. La grande aventure des changes, qui commençait, permettait toutes les espérances.

Pour soutenir son courage, elle évoquait la figure de celles qui, épouses, mères, sœurs, amantes, avaient été les inspiratrices des grands hommes ou les gardiennes du feu sacré. Puisque la finance devait régner sur l'après-guerre, dans ce domaine, elle aspirait à les égaler. Elle imaginait un Robert puissant ,qui serait son œuvre ; un magnat de l'argent, qui bouleverserait les marchés, créerait de la richesse, imposerait sa loi d'airain en jetant ses décisions dans les balances de la fortune. Ah! le beau rêve qu'elle avait caressé ! Et quelle récompense si, ayant atteint ce but, Robert l'aimait encore!

Ce mot d'amour sonnait étrangement au milieu de cette symphonie. Mais à ce point, éludant les questions de son cœur, elle ne voulut pas analyser davantage ses sentiments complexes.

Le timbre sec de la pendulette l'éveilla de ses songes. Huit heures et demie. Voyons, il était absurde de s'hypnotiser sur ses premières suppositions. Robert, si correct dans ses relations, avait dû se trouver dans l'empêchement absolu de lui téléphoner. Alors? un accident, un malaise subit, une embolie peut-être? Les conjectures les plus insensées enfiévraient son cerveau. L'inertie lui semblait coupable. Vite, qu'elle coure, sans plus tarder, chez lui, où il souffre peut-être, blessé ou malade. Aussitôt elle se ressaisit. Ce silence ne cachait-il pas autre chose? Si, rue Guynemer, elle se trouvait en présence d'une de ces inconnues dont elle devinait le furtif passage, à travers leur amitié platonique? Jalouse? Non, certes; mais il était préférable de ne pas lever le doute, d'autant plus qu'elle n'avait aucun droit à s'immiscer ainsi, à l'improviste, dans l'intimité de Robert. La solution raisonnable était d'attendre jusqu'au lendemain. Malgré ses angoisses, elle s'imposa cette captivité qui lui parut le juste châtiment de son indépendance.

Après une collation sommaire, elle essaya de lire. Son esprit fuyait la factice intrigue du roman. Puis, tout d'un coup, elle se leva, jeta rageusement le livre, et, arpentant le salon, s'écria les dents serrées :

— C'est trop bête, ah! c'est trop bête!

Sa nature combative reprenait le dessus. Elle se cabrait devant ce moment de faiblesse.

La sonnerie du téléphone la délivra de cette révolte. Elle se précipita pour prendre la communication.

— C'est vous Robert? Rien de grave?

Elle s'efforçait de maîtriser son émotion, redoutant que l'autre ne perçût dans sa voix le bonheur qui dilatait son cœur.

— Non, une histoire sans importance. Je vous conterai cela tout à l'heure, répliquait Robert. Venez me trouver au Weber. Excusez-moi. Il m'était impossible de me libérer. Vous comprendrez.

Dans les hésitations de ces phrases, il lui semblait flairer un mystère. Maintenant, elle était mortifiée d'avoir souffert inutilement. Le ton de Robert se faisait plus pressant.

— Vous êtes toujours là, Marthe? Pourquoi ne répondez-vous rien? Etes-vous fâchée? Alors, c'est entendu, je compte sur vous.

Elle répondit un « oui » bref et, pensive, raccrocha le récepteur.

IV

JEAN MIGNOT

— Voyons, Lucques, vous êtes bien de mon avis? La hausse actuelle de la livre est injustifiée. Il y a huit jours, tout le monde poussait des clameurs quand elle atteignait 90. Voici qu'elle va se buter au cours de 100. Elle ne le dépassera pas ; il faut qu'il y ait une barre, ou sans cela...

Et, la main jetée en avant, il fit un geste qui évoquait les pires catastrophes.

Celui qui parlait ainsi était un grand garçon maigre, dégingandé, aux yeux bleus, presque naïfs. Robert l'avait surnommé le spéculateur chimérique. Ses cheveux blonds, en désordre, par la faute d'un épi qui mettait de la rébellion dans sa coiffure, lui donnaient un air de Pierrot lunaire qui le singularisait dans le milieu positif où il évoluait. Sa figure osseuse paraissait ravagée par un souci lancinant. Certains mots de ses demandes angoissées étreignaient sa gorge et, pour passer, faisaient rouler la pomme d'Adam sous la peau du cou décharné. Bien qu'habillé avec soin, ses vêtements, posés sur ses épaules pointues comme sur un porte-manteau, se résignaient à l'inélégance.

Il s'appelait Jean Mignot et occupait l'emploi de Chef des Changes à la Banque d'Extrême-Orient. Robert Luc-

ques s'était attaché à lui, par une sorte de fraternité protectrice. Il se reflétait dans Mignot. Toutes les hésitations, tous les premiers scrupules dont il avait étouffé la tyrannie, il les retrouvait chez son ami qui, soumis à la fatalité, ne pouvait s'en débarrasser. Parfois, dans cette rafale des changes où les âmes les mieux trempées devaient résister, soutenues par une sauvage énergie, il le sentait désemparé, avec un regard brouillé où sombraient des espérances. Par contre, quand le vent lui était favorable, la joie se lisait sur son visage qui ne savait rien dissimuler.

Si peu armé pour cette lutte sévère, comment Mignot avait-il pu remplir cet emploi difficile? L'horreur du risque et beaucoup de conscience professionnelle avaient établi sa réputation de cambiste de tout repos. En ces temps agités, les bénéfices modérés qu'il récoltait témoignaient de sa prudence et inspiraient la sécurité. Le ruban rouge qui ornait sa boutonnière, attestant un passé de guerre glorieux, donnait un certain prestige à la Banque qu'il représentait. Ainsi s'expliquait qu'en dépit de son peu de maîtrise, on le maintînt à ce poste avancé. Car — c'était là une des anomalies de son caractère — cet homme qui, au front, avait été un chef décidé, hardi, s'était révélé, dans les nouveaux combats pacifiques, un opérateur timoré qu'effrayaient les responsabilités.

Une solide sympathie unissait ces deux hommes qui, sur la même route, pouvaient accorder leurs pas.

Or, ce soir-là, Robert avait été surpris de voir Mignot le relancer à son bureau. Tout de suite, il fut frappé par ses traits tirés, son regard fuyant, une gêne secrète dans sa désinvolture affectée. Mais comme il lui répugnait de provoquer les confidences, il attendit que son ami parlât. Ce dernier l'ayant prié à dîner, il refusa tout d'abord, alléguant que sa soirée était promise. Mais l'autre, la figure décomposée par la déception, insista avec une telle force, que Robert finit par accepter. Il essaya de télé-

phoner à Marthe, n'eut pas immédiatement la communication et remit à plus tard le soin de la prévenir.

C'est ainsi qu'ils se trouvaient attablés au Weber où le repas débuta sans entrain. Leur conversation avait pris un tour nébuleux, coupée de méditations hypocrites, la cigarette aux lèvres, en écoutant la musique de l'orchestre lointain.

Enfin, Jean Mignot venait d'aborder le sujet qui le préoccupait : l'ascension continue de la livre. Tout en déplorant les exagérations de ce mouvement, il recherchait une opinion qui le rassurât. Robert n'usa pas de faux fuyants; estimant que sa franchise pouvait tirer son ami d'une situation critique, il déclara avec netteté :

— Je crois que la spéculation étrangère a lancé une offensive de grand style contre le franc; déconcertés, nous n'avons qu'à battre en retraite. Peut-être lorsque nos adversaires seront engagés à fond, esquisserons-nous une contre-attaque. Mais l'heure n'a pas encore sonné.

— Et d'après vous, jusqu'où peuvent-ils pousser les cours?

— Le sait-on? 115, 120 peut-être.

— Aujourd'hui on terminait à 98 avec une tendance légèrement offerte.

— Cela ne veut rien dire, rétorqua Robert. Liquidations de vendredi par certains arbitragistes qui aiment à passer un dimanche tranquille. Mais nos ennemis ne sont pas à bout de souffle, car vous n'ignorez pas que le mot d'ordre part de Berlin. Suivez la tension des reports : voilà le baromètre des changes.

Mais tandis qu'il poursuivait ses explications, Jean Mignot semblait absent. Des gouttes de sueur perlaient à son front; il avait mis sa joue sur sa main et regardait dans le vide. Robert lui demanda à brûle-pourpoint :

— Vous n'êtes pas accroché, au moins?

L'autre, l'air égaré, répondit précipitamment :

— Non... c'est-à-dire...

— Mais parlez donc, sacrebleu ! Depuis une heure vous en grillez d'envie.

— Ecoutez, Lucques, commença Jean Mignot, vous allez me comprendre tout de suite. Je ne pouvais pas admettre cette chute graduelle du franc; alors je me suis mis à la baisse de la livre.

— Depuis quel cours?

— Oh, ma moyenne ressort maintenant à 85.

— C'est bien ça, vous avez fait des moyennes plutôt que de vous couper un bras avant la gangrène. Et chez vous, à la Banque, on est d'accord pour conserver cette position?

— Je la leur ai dissimulée.

— Et c'est pour combien?

— Un peu plus de 100.000 livres.

Il y eut un silence. Robert calculait mentalement la perte aux cours actuels. C'était lourd, surtout pour une maison d'un standing moyen. Il examina son ami dont le visage exsangue ne vivait que par le tremblement nerveux des lèvres pâles.

— Comment vous êtes-vous laissé enferrer? continua-t-il.

— Par un enchaînement de circonstances vraiment malheureux, répliqua Mignot pour se disculper. Un soir, en vérifiant ma position, je m'aperçois que, par suite d'une erreur, je reste vendeur de dix milles livres. Je sonne quelques courtiers avec l'intention de me racheter. Impossible. Il était trop tard et la tendance se dessinant à la hausse, personne ne voulait rien lâcher. J'eus l'idée de me couvrir à New-York. Mais, de peur d'être étranglé, je reculai devant ce sacrifice. Je préférai attendre au lendemain. Je dois vous confier que je passai une mauvaise nuit. Ce n'était que la première.

Il s'efforçait de donner un ton plaisant à cette dernière phrase; un rictus navré déformait sa bouche.

— Et le jour suivant? demanda Robert.

— La perte était trop dure à avaler. Afin de l'amortir, je doublai la position. Du reste, ajouta-t-il vivement, vous pouvez vous rappeler qu'aux environs de 80, nul ne croyait à l'envergure de la hausse. Tous ceux que je consultai...

— Sauf moi, bien entendu, qui vous aurais certainement conseillé de ne pas vous entêter.

— On redoute le blâme d'un ami, avoua doucement Mignot. Mais vous-même, rassemblez vos souvenirs, auriez-vous prévu les cours actuels? Allons donc ! Nous étions tous du même avis. J'interrogeai même Saint-Elme à ce sujet; on peut dire qu'il est plutôt pessimiste sur le sort de notre monnaie. Eh bien, il m'affirma que ce mouvement n'aurait aucune ampleur et qu'il fallait s'attendre à une forte réaction de la livre.

— Et vous l'avez cru, alors que depuis un mois il ramasse pour l'Allemagne! C'était le dernier qu'il fallait écouter. Ah! il vous a bien fichu dedans, celui-là. Du reste, depuis qu'il est revenu à la barre, il empoisonne notre marché.

— Je vous assure que vous êtes injuste envers Saint-Elme. Je ne lui ai pas caché mon collage et mon embarras. Il paraissait tout à fait de bonne foi en me dissuadant de me liquider. Quel intérêt aurait-il eu à tromper un concurrent de ma taille, si peu gênant?

— Vous ignorez donc ce qu'il jalouse en vous ? répliqua violemment Robert. C'est ça — et de son doigt il désignait la décoration de son ami. Il vous déteste, vous dis-je, parce qu'il ne l'a pas, ce bout de ruban, alors qu'il use de toute son influence pour l'obtenir, parce que votre Légion d'Honneur récompense votre courage quand vous combattiez l'ennemi qu'il admirait hier et qu'il sert aujourd'hui. Mais je suis tranquille, il l'aura, la Croix, à titre étranger, naturellement.

— Mon Dieu, quel emportement contre Saint-Elme! Je ne m'explique pas votre antipathie.

— C'est une vieille rancune que je n'aime pas à réveiller. Puis sa morgue et son éternel sourire m'exaspèrent. Mais passons.

— Quant à moi, rétorqua courageusement Mignot, disposé à défendre ce calomnié, je ne saurais me plaindre de lui. Il m'a spontanément rendu dans cette affaire quelques services.

— Lesquels?

— Je vous expliquerai tout cela par la suite. Donc, peu à peu, je m'enlizais. A la moindre réaction, ébloui d'un grand espoir, j'accompagnais la baisse en vendant encore. L'idée d'une débâcle de la livre s'était si bien cristallisée en mon esprit que je m'enorgueillissais parfois de lutter pour le franc, comme si mon action avait un caractère patriotique. Exaspéré par cette coalition étrangère qui cherche à nous entraîner dans la faillite où l'Allemagne a volontairement sombré, je me suis jeté dans la mêlée avec une sorte de foi mystique qui, maintenant encore, ne me fait pas douter de la victoire finale.

— Mon pauvre ami ! La spéculation, considérée du point de vue sentimental, est la plus folle aberration que je connaisse.

— Ne vous moquez pas si j'ai paré ma détresse d'un absurde idéal. Ainsi, tour à tour abattu, exalté, j'ai vécu un mois que je ne souhaite à personne. Le plus pénible, c'était de cacher mes inquiétudes à ma femme. Elle est d'une santé délicate et, pour ne pas la troubler, je devais feindre la sérénité. Si parfois j'avais peine à me contraindre, j'attribuais mon accablement à un surcroît de travail.

Mignot s'arrêta, alluma une cigarette et attendit. Robert réfléchissait. Où son ami voulait-il en venir? Cette analyse d'un état d'âme, tous ces détours l'agaçaient. Il entra dans le vif du sujet,

— Tout à l'heure vous m'aviez dit que vous aviez pu masquer cette position. Par quels procédés?

Mignot, de sa main, essuya son front moite.

— C'est là où Saint-Elme, répondit-il la gorge serrée, me fut d'un grand secours. Il a consenti à reporter mes ventes pour un mois.

— L'opération est régulière. Après?

— La supercherie ne peut être découverte que si, à l'échéance qui tombe dans huit jours, je ne renouvelle pas ce report.

— Supercherie? Voilà un mot étrange. Je ne comprends pas.

Mignot haletait sous cet interrogatoire.

— Ah! ne m'obligez pas à vous dévoiler les moyens que j'ai employés pour dissimuler cette spéculation. J'en ai honte.

Robert, technicien averti, démontait tous les rouages de la fraude. Il n'insista pas.

— Alors pourquoi, demanda-t-il, n'avez-vous pas conclu tout de suite un report pour trois mois? Vous aviez plus de champ devant vous.

— Saint-Elme m'avait donné l'assurance qu'en un mois j'aurais le temps de me liquider avec profit.

— Voilà bien où il voulait vous acculer. Sur ses conseils, vous vous êtes entêté dans une position désastreuse; avec son appui momentané vous l'avez conservée et, au moment où il vous voit pris au piège, il vous garrotte sans pitié. Il savait ce qu'il faisait, croyez-moi, Mignot. Il a trop d'accointances avec Berlin pour ne pas ignorer que ce mouvement aurait une durée plus grande que celle qu'il vous assignait. Il voulait votre peau. Il l'a eue.

Mignot lui prit le bras pour apaiser sa voix qui s'élevait âpre et dure. Mais la musique, le brouhaha du service, les conversations privées en avaient amorti l'éclat. Robert regretta sa colère devant l'attitude effondrée de son ami qui, lui, quêtait un réconfort.

— Et maintenant, comment allez-vous vous tirer de là? demanda-t-il.

Plus blême que jamais, les yeux fixes, Mignot dit à voix presque basse :

— Si vous ne me prêtez pas votre appui pour la prorogation de ce report, je suis foutu.

— Vous n'y songez pas, mon vieux, s'exclama Robert. En raison de la tension actuelle des changes, notre Direction évite les engagements à terme. Puis, vous n'ignorez pas que pour ce genre d'opérations la contrepartie est rare.

— Vous la trouverez auprès de Saint-Elme qui ne pourra refuser de traiter avec la Banque des Intérêts Economiques. En résumé, je vous demande de vous substituer à moi dans cette affaire. Je vous donne l'assurance que la situation de notre Maison est saine; vous ne risquez absolument rien. Alors...

Il avait débité son discours avec volubilité. Mais il tenait en réserve les arguments suprêmes qui devaient forcer le mutisme hostile derrière lequel Robert se retranchait. D'un trait, il avala son verre de cognac pour exciter son cerveau; libéré de ses timidités, il parla en désespéré.

— Il faut que vous me sauviez, Lucques. Seul, je ne redouterais pas de disparaître, car j'ai joué au front de plus dures parties. Mais si je vous supplie, c'est pour ma femme qui a une foi absolue dans ma probité; un scandale l'atteindrait aux sources mêmes de sa vie. Elle en mourrait. Je connais son extrême sensibilité; j'ai peur aussi de ses yeux clairs. Tenez, quand je songe qu'elle pourrait me mépriser ou, en aveuglant son cœur, s'efforcer de m'excuser dans le secret de son amour blessé, alors je deviens fou, littéralement fou. Voyons, réfléchissez; il y a un moyen de tout concilier. Vous m'estimez, vous savez bien que je n'ai été qu'imprudent et non pas malhonnête. Je fais appel à votre amitié. Un même passé

de guerre nous unit. Ne m'abandonnez pas sur ce champ de bataille.

— Mais enfin, pourquoi ne pas avouer cette perte? Une opération malheureuse n'est pas un crime.

— Voilà justement ce à quoi je ne peux me résoudre. Comment ma Direction admettra-t-elle que depuis près d'un mois je dissimule cette position. Elle m'accusera d'abus de confiance ou même d'escroquerie, si elle s'imagine autre chose. Ecoutez, il y a une combinaison qui arrangerait tout; je vais vous l'expliquer...

Alors il développa un projet longuement mûri qui reposait sur un échange de contrats antidatés qu'on ne produisait qu'à l'échéance, avec des cours théoriques qui correspondaient à ceux de l'opération initiale, — ceci afin d'éviter un mouvement de fonds dont on chercherait la cause. Seule une complicité amicale pouvait assurer l'exécution de ce plan.

Robert écoutait effaré. Ainsi ce garçon loyal avait conçu cette manœuvre astucieuse et louche qui ne révoltait pas sa conscience. Et, par un retour sur lui-même, il s'effraya de pouvoir trébucher un jour de la même façon, en songeant à tous les dangers auxquels, par chance ou par habileté, il avait échappé jusqu'à présent.

Anxieux, Mignot scrutait sa physionomie, attendant l'arrêt qui le délivrerait ou le condamnerait. Robert eut pitié de lui. Mais, se raidissant contre sa propre faiblesse, pour le décourager, il poussa au noir le tableau de l'avenir.

— En somme, tout votre système repose sur un dénouement favorable. Mais si la hausse se poursuit ou simplement se maintient, que deviendrez-vous?

— Oh! ce n'est pas possible, s'écria Mignot. On ne laissera pas cette situation s'aggraver. On prendra des décisions pour enrayer la hausse.

— On, qui on?

— Le Gouvernement obéissant à l'opinion publique.

— Il n'est guère dans ses intentions, pour le moment, d'intervenir.

— N'y sera-t-il pas contraint?

— Je le souhaite, mais quand?

— Ah! je vois bien que vous n'avez pas confiance, s'exclama le malheureux.

— Quelle manie de mêler toujours du sentiment à ces questions!

— La destinée de notre pays n'est-elle pas en péril?

— Oui, mais à quel cours?

Jean Mignot comprit la vanité de ses illusions. Tout était bien perdu pour lui; il venait de jouer sa dernière carte. Cependant Robert le vit si accablé, qu'il n'eut pas le courage de l'abandonner sans une parole réconfortante.

— Ecoutez, Mignot, dit-il, je vais dès demain faire le nécessaire pour trouver une solution. Nous avons encore six bourses avant l'échéance de votre report, n'est-ce pas? D'ici là, nous pourrons nous retourner. Comptez sur moi, mon cher. Nous avons subi des coups plus rudes et nous n'en sommes pas morts. Ne vous laissez pas abattre, que diable!

Il allait s'engager davantage; prudemment il freina, regrettant même de s'être trop avancé. Mais ces quelques mots avaient suffi à Mignot, dont les yeux d'illuminé brillaient de joie.

— Vous me rendez la vie, prononça-t-il avec effusion.

Puis, de crainte qu'une réticence ne flétrît cette vague promesse, il précipita son départ, enivré d'un vaste espoir qui le réchauffait comme un cordial.

— Excusez-moi, ma femme pourrait s'inquiéter d'une trop longue absence. Encore mille fois merci.

Robert Lucques le suivit des yeux, pendant qu'il traversait le restaurant. Il se reprocha la dureté de sa franchise démoralisante. Envahi par une affectueuse indulgence, bien qu'il n'eût ébauché aucun projet, il se jura

de faire tous ses efforts afin d'aider son ami. N'y avait-il pas une certaine noblesse à s'exposer pour sauver un homme de ce mérite? Puis, pourquoi ne pas admettre, dans un temps proche, une violente réaction? Enfin, par esprit de solidarité, il devait sa protection à un camarade victime de la fourberie de Saint-Elme, ce détrousseur de cadavres. Sa haine fortifiait ses intentions généreuses.

Ayant ainsi mis sa conscience en ordre, Robert se lev et alla téléphoner à Marthe.

V

FIN DE SOIRÉE

Elle vint à l'heure bleue des cigarettes, au milieu de la fièvre joyeuse des fins de dîner, quand une pointe de griserie anime les propos. Le contraste entre la rue noire où ruisselait la pluie et cette salle éclatante de lumière l'éblouit. Elle resta un moment indécise, cherchant Robert à travers le brouillard fin de l'atmosphère enfumée. Il la vit et se précipita au-devant d'elle.

L'accueil de la jeune femme fut assez réservé. Trop fière pour se répandre en reproches, elle semblait dédaigner les explications.

— Je suis désolé de ce contre-temps, commença Robert. Dites-moi d'abord que vous n'êtes pas fâchée.

— Comment donc, je suis ravie.

— Marthe, pardonnez-moi. Je n'ai pu me soustraire à un devoir d'amitié. Jean Mignot, que vous connaissez du reste, avait à me faire part d'une affaire personnelle de la plus haute gravité.

— Je n'aime pas beaucoup ce garçon, riposta-t-elle vivement.

— Et pourquoi donc?

— Oh! ce n'est pas parce qu'il m'a privé du plaisir de passer la soirée avec vous, soyez tranquille. Cette

petite déception n'a aucune importance, d'autant plus que je m'accommode fort bien de la solitude.

— Bravo, je retrouve ma charmante et agressive Marthe, répliqua Robert, heureux de cette diversion. Alors, c'est vrai, vous ne vous êtes pas ennuyée de moi?

— Ni même inquiétée.

— Cependant, vous êtes accourue à mon appel, malgré le mauvais temps.

— Par simple curiosité. D'abord, offrez-moi une cigarette et commandez un kummel... Et maintenant, dites-moi ce que désirait de vous ce Jean Mignot.

— Après que vous m'aurez révélé les raisons de votre antipathie.

— Les individus falots de cette espèce ne me plaisent pas. A les fréquenter assidûment on perd de sa force. Un caractère tel que le vôtre devrait, au contraire, s'entourer d'hommes décidés, de ceux qui vous stimulent à l'action, vous donnent des leçons d'énergie...

— Quelle singulière conception de l'amitié, ma chère Marthe, s'exclama Robert, piqué par cette critique. L'agrément de s'accorder avec un esprit distingué, l'attrait d'un cœur franc, seront désormais bannis de mes rapports avec mes semblables.

— Pourquoi altérer le sens de mes paroles. Je veux dire seulement que le choix de tels amis doit se faire en dehors de votre profession. Vous n'avez rien à gagner auprès d'un Jean Mignot. N'êtes-vous pas encore troublé du service qu'il vous a demandé?

— En vérité, répliqua spontanément Robert, je reste assez embarrassé.

— Et vous vous êtes engagé?

— J'y suis disposé.

— Une spéculation malheureuse?

— C'est un peu plus délicat.

Marthe se recueillit. Si ses craintes premières s'évanouissaient, un autre péril surgissait.

— Vous n'allez pas vous compromettre, j'espère! prononça-t-elle avec autorité.

— Pourquoi supposer que je vais me compromettre? rétorqua Robert sur la défensive.

— Parce que je devine que si Mignot vous a accaparé ce soir, c'est pour avoir recours à votre complaisance. Or, jadis, j'ai trop entendu parler des risques de ces opérations scabreuses...

— C'est vrai, j'oubliais vos compétences.

— Trève de susceptibilités, répliqua Marthe sèchement. Il n'est pas l'heure de nous disputer sur mon passé. C'est à votre raison que je m'adresse. Votre Jean Mignot est un sot, ou, si vous préférez, un faible qui peut vous entraîner dans sa chute. Je ne vous demande aucune précision; j'en devine assez pour vous crier casse-cou. Car je ne veux pas que vous soyez atteint dans votre situation, que vos efforts soient anéantis par un accès de bonté vulgaire que vous parez de noblesse. Une faute, une erreur, et vous coulez à fond. Songez à tous ceux qui guettent une défaillance. Si cruelles que soient mes paroles, rappelez-vous que dans cette bataille on ne s'expose pas à ramasser les blessés.

— Vous êtes dure, Marthe.

— Peut-être, mais quelles que soient les appréciations injustes dont vous me gratifiez en secret, comme chaque fois que j'interviens dans les circonstances graves de votre vie, je combattrai vos apitoiements néfastes, stupides, oui stupides.

Et, rageuse, elle écrasa sa cigarette dans le cendrier. Son visage reflétait une sorte de panique devant un mystérieux danger. Robert, frappé de cette violente diatribe, la regardait avec une surprise attristée.

— Vous poussez un peu loin la sollicitude, dit-il avec calme. Du reste, les femmes n'ont le sens ni de la solidarité, ni de l'honneur.

— Que me chantez-vous là? reprit-elle avec le même

emportement. Vous vous êtes donc lié d'une façon définitive?

— Que vous importé! Si j'estime qu'il est bêtement héroïque de me jeter à l'eau pour ramener un ami qui se débat dans le courant, vous ne me retiendrez pas sur la rive.

Elle le bravait de ses yeux froids.

— Prenez garde, Marthe. Le peuple opprimé se révolte.

Il avait lancé cette phrase sur un ton plaisant, pour endiguer sa propre irritation.

La jeune femme ne répliqua pas. Après l'énervement d'une longue attente, cette discussion, où elle venait de se sacrifier sans avantage, l'avait brisée.

— Inaccessible à la pitié, c'est ainsi que vous me condamnez, murmura-t-elle. Hélas! vous ne m'avez pas comprise.

Il y avait tant de détresse dans ces simples mots que Robert sentit se dissiper ses injustes rancunes. Il se pencha vers elle :

— Ne dois-je pas comprendre autre chose ce soir? demanda-t-il tendrement.

Prudente, elle baissa les yeux pour cacher la joie qui l'envahissait; maintenant elle le tenait sur son cœur. Alors, certaine de la victoire, Marthe, avec lucidité, s'amusa à suivre toutes les phases des méditations de Robert.

— Oh! certes, il m'en veut encore un peu et je sais qu'il me rend responsable de la décision que je lui suggère; mais s'il considère comme une lâcheté d'abandonner Mignot, il n'est peut-être pas fâché que je lui fournisse des arguments pour se dérober à ce devoir amical.

Soudain, Robert, s'évadant de ses rêveries, réclama le vestiaire.

— Je vous propose de terminer la soirée au cinéma.

Elle acquiesça, compatissante au désarroi de son ami

qui cherchait n'importe quel refuge, plutôt que de franchir la prison de sa solitude où viendraient l'assaillir les reproches de sa conscience.

Ils tombèrent sur un film comique qui suscitait dans la salle des éclats de rire bruyants. De sa loge, Robert devinait une masse d'humanité sans visage qui communiait devant les images animées de la lanterne magique. Son humeur l'incitait à dénigrer la nouvelle idole qu'adoraient ses contemporains. Puis, profitant de l'ombre, il se recueillit. Il ne se dissimulait pas que finalement il obéirait aux conseils de Marthe. Mais il eût été flatté que son amie applaudît d'abord à son élan téméraire, quitte ensuite à le décourager adroitement, en partageant ses regrets. Parce qu'elle n'avait pas assez tenu compte de sa grandeur d'âme, il distillait du fiel... Enfin, cette journée de surmenage l'avait déprimé. Et, comme la figure angoissée de Mignot le hantait toujours, il frissonna de peur en songeant aux écueils qu'il avait évités et contre lesquels le malheureux allait naufrager.

Un bras se glissa sous le sien; la petite main de Marthe chercha ses doigts, les pressa doucement. Ainsi, durant ce débat intérieur, son amie veillait auprès de lui, indifférente au spectacle, attentive seulement à le guider dans le labyrinthe de ses sentiments. Ce geste affectueux l'émut. Il garda cette main qui, presque timidement, se donnait, en évoquant la soirée lointaine où il l'avait prise, rebelle, puis morte.

VI

VENT D'ORAGE

Le lendemain, 27 février 1924, la hausse de la livre s'accentuait nettement. Dès les premières heures de la matinée le cours de 100 était franchi. La fièvre des grands jours animait le marché. Au téléphone, on travaillait à sens unique. Malheur au téméraire qui communiquait

un prix vendeur : quelles que fussent les exagérations, on absorbait toute offre qui se présentait. En Bourse, la folie gagna le public. Par tous les moyens on happait les valeurs internationales qui grimpaient à des sommets inconnus jusqu'alors. Sous le péristyle, les métèques à face patibulaire, — sortis de quels ghettos? — noirs de peau, les cheveux frisottants, lippus, crochus, adipeux, trafiquaient sur les billets avec l'accent zézayant des marchands de tapis qui déambulent aux terrasses des cafés. Les rats envahissaient le navire en perdition.

Le fléau déchaîné par l'Allemagne visait à la destruction de notre pays. L'ennemi employait avec art les mêmes procédés d'intimidation : un bombardement intensif pour semer la panique.

Cependant, en fin de séance, quelques remparts de résistance se formèrent, afin de s'opposer à cette marche en avant trop rapide. Aussitôt les pillards qui s'étaient mêlés à la colonne d'assaut désertèrent les rangs en emportant leur butin. Ce n'était donc encore qu'une escarmouche; la grande bataille était différée.

A l'heure tardive, après que la plupart des arbitragistes se sont retirés du champ clos, Mignot, pâle, défait, vint trouver Robert qui s'apprêtait à partir. On entendait encore quelques rares opérateurs, animés du feu sacré, hurler dans les cabines téléphoniques contre lesquelles s'accotaient des courtiers à l'affût d'un ordre. Tous deux traversèrent la rotonde de la Bourse, solennelle comme une cathédrale après l'office. De-ci, de-là, des amateurs d'émotions fortes contemplaient anxieusement les tableaux des cours.

Placides, les balayeurs poussaient devant eux, telles des feuilles mortes, les fiches jonchant les dalles. Les gardes faisaient leurs rondes.

— C'est plutôt ferme, articula Mignot en ricanant.

Ils descendaient, pensifs, les marches du temple.

— Vous avez vu tout ce que Saint-Elme absorbe, fit

constater Robert. C'est lui qui mène la danse. Il est certainement dans le consortium étranger. Je vous en prie, mon ami, rachetez-vous.

— Impossible aux cours actuels. D'ailleurs, nous sommes à la veille d'un revirement, ainsi que cela se produit toujours en France quand la minute est tragique. Dans huit jours, dans un mois au plus, je suis sauvé si mon report qui expire le 6 mars est prorogé. Vous avez pensé à votre promesse?

Ce ton péremptoire choqua Robert. Il répliqua vivement :

— Il me semble que vous me forcez la main.

— J'ai donc mal compris. Vous ne m'avez pas offert hier votre aide? Et maintenant vous me lâcheriez ? Voyons, Lucques, ce serait une trahison et je ne peux pas supposer que vous commettrez cette mauvaise action.

Le malheureux avait engagé avec si peu de tact la conversation que Robert, le visage fermé, renonçait sans effort à intervenir. Mesurant le gouffre qui s'ouvrait devant lui, Mignot supplia :

— Excusez ma nervosité, mon ami. Je puis bien vous l'avouer, c'est ma vie qui est en jeu. Je suis désespéré, affreusement désespéré. Je ne mange plus, je ne dors plus. Comme un condamné à mort, je marche vers cette échéance en comptant les jours. Ah! que ne suis-je resté là-bas où je pourrirais tranquillement dans les boues de la Somme!

Mignot se tut, aux aguets d'un élan fraternel.

— Alors, c'est non? demanda-t-il farouchement.

— Laissez-moi réfléchir encore, répliqua Robert avec mollesse. L'affaire est épineuse.

— Je vois que la nuit vous a porté conseil.

— Mon cher Mignot, d'ici à demain, il y aura bien un moyen de tout arranger.

— Pourquoi me bercer d'illusions? Vous ne pouvez

rien? Soit, j'aviserai. Quelle sinistre farce que l'existence! Adieu, Lucques.

Excédé, Robert ne le retint pas. Que signifiaient ces reproches injustes qui tendaient à le rendre responsable des conséquences d'une spéculation désastreuse? Vraiment, dans les circonstances actuelles, il ne voulait courir un tel risque. Prendre sur lui de traiter secrètement cette opération, comme il en avait la faculté, puisque toute latitude lui était laissée, c'était devenir le complice de Mignot.

— Après tout, qu'il se débrouille, conclut Robert. Il m'assomme avec sa façon de dramatiser une situation qu'un aveu courageux pourrait dénouer.

Et d'un mouvement d'épaules, il rejeta le fardeau inutile du remords.

En rentrant à la Banque, la téléphoniste l'informa que depuis une demi-heure, à plusieurs reprises, monsieur Trivaux l'avait demandé. Il s'empressa de descendre à son bureau. Le gros boursier l'accueillit avec fébrilité.

— Enfin vous voilà! Le directeur désire vous parler tout de suite. Mais avant cette entrevue, esquissez-moi la physionomie de la séance.

Depuis l'ascension de Robert, Edouard Trivaux avait changé d'attitude. Il avait abandonné, non sans une certaine amertume, ses manières de bienveillance protectrice, du jour où son obligé, par ses services appréciés de la Direction, était devenu indispensable. Cependant, en retour, il avait espéré quelques marques de gratitude. Loin de se confondre en remerciements, Robert, attribuant à sa propre valeur son éclatante réussite et estimant que Trivaux avait de ce fait tiré de nombreux avantages, se refusait à toute reconnaissance.

Puis le mariage avec la petite Laure Dussaule les avait définitivement séparés. Le brillant et jovial Trivaux peu à peu s'était éteint. Dans les affaires même, il s'était embourgeoisé : il recherchait les placements sûrs, n'ayant

plus d'autre avidité que de conserver jalousement la fortune qu'il avait acquise. Si bien que le toboggan des changes qui, souvent, mettait ses titres en péril, lui faisait maudire cette répercussion néfaste d'une guerre qui avait été si riche en bienfaits. Le talent de Robert, qui au milieu de la tempête menait sa barque avec autorité, le plongeait dans une profonde stupéfaction. Ce sentiment admiratif, sans avoir jamais été manifesté, avait abattu les barrières de la hiérarchie, dans une Banque où cependant chacun veille sans arrêt à défendre ses prérogatives.

Après avoir écouté l'exposé sommaire des fluctuations du marché, Trivaux fit passer Robert dans le cabinet du grand patron. Joseph Kahn était assis devant un bureau sur lequel régnait un beau désordre.

C'était un homme au visage dur où brillaient, dans un fouillis de rides, des yeux froids qui n'avaient jamais ri ni pleuré. Il aimait à déconcerter ses subordonnés en leur posant des questions précises, jugeant l'individu d'après la promptitude dans la riposte et la clarté dans la réponse. Il aborda tout de suite le sujet.

— Il faudra que vous vous enquériez sur les forces que l'étranger a mobilisées contre notre monnaie.

— J'ai l'impression que la place est chargée, car le découvert paye cher pour emprunter les francs qu'il a vendus au comptant, répliqua Robert sans hésiter.

— Où en est le report sur la livre?

— Un franc par livre et par mois, en faveur de l'emprunteur de sterling naturellement.

Joseph Kahn fit un rapide calcul sur un bloc-notes pour évaluer le taux de l'intérêt.

— Il n'y a pas encore outrance, conclut-il. Nous verrons plus haut. Quelle est votre impression?

— Le marché aurait besoin de souffler.

— Croyez-vous qu'en l'attaquant on le crèverait?

— A mon avis, on jetterait le désarroi chez les spécu-

lateurs de mauvaise qualité, mais on n'ébranlerait pas les grosses positions.

Joseph Kahn réfléchit quelques instants.

— Demain, dit-il, vous vendrez bruyamment jusqu'à 500.000 livres pour notre propre compte. Vous me donnerez la liste des plus importantes contreparties. Observez Saint-Elme.

— Je ne serais pas d'avis de rester longtemps en l'air sur la livre.

— Je l'entends bien ainsi; au moment opportun, vous chargerez un ou deux courtiers, dont vous appréciez la discrétion, d'effectuer les rachats, mais pas à notre nom. Je vous désignerai demain la Banque qui se substituera à nous. J'espère que vous réussirez.

Trivaux crut bon de placer un mot.

— Lucques mérite notre confiance. Il a du tact et de l'adresse.

— Je sais, je sais, dit négligemment Joseph Kahn. Vous entendez, ajouta-t-il, il faut que cette opération soit menée avec maîtrise. Surtout, pas de fuite... C'est une démonstration que je veux faire.

De la main il fit signe que la conversation était finie. Comme Robert allait gagner la porte, le banquier reprit :

— Inutile de vous recommander d'éviter les engagements à terme, surtout avec des maisons de second ordre.

Cette dernière phrase, que Robert se remémorait en reprenant ses occupations, chassait le trouble de son âme. Maintenant que, par ordre supérieur, les ponts étaient coupés, il pouvait laisser jouer la fatalité, sans que sa conscience le tourmentât. Ah ! que Marthe avait été clairvoyante en le retenant sur la pente savonneuse où Mignot l'entraînait !

A la Bourse suivante, Robert lançait une vigoureuse offensive. Pendant la première heure, les haussiers ne reculèrent pas d'un pouce; Saint-Elme barrait la re-

traite avec un sang-froid imperturbable. Mais dès que New-York, ému des ventes massives, câbla une tendance défavorable, le cambiste de la Banque Nathanéel, jusqu'alors solidement arc-bouté, soudain s'effaça, si bien que les cours s'écrasèrent dans le vide. Il cherchait un terrain plus sûr pour reprendre le duel. Mais la botte avait été poussée à fond; comme des quilles ébranlées à leur base, les spéculateurs craintifs devaient s'abattre les uns sur les autres.

Il y eut le soir même une petite déroute. Cependant le lendemain matin, la résistance s'organisait autour du cours fatidique de 100. Robert s'empressa d'engranger la moisson.

Mignot, le visage rayonnant, l'accrocha à la fermeture de la Bourse.

— Vous voyez bien que votre opération chirurgicale a eu un résultat efficace. J'étais certain qu'il suffisait d'un coup de bistouri pour percer l'abcès.

— Méfiez-vous, répliqua Robert. Un bon conseil. Pour annuler votre perte, retournez votre position en rachetant le double. D'ici à une semaine, vous me remercierez.

Mignot eut un sourire dédaigneux.

— Quelle singulière tournure d'esprit! Toujours s'hypnotiser sur la dégringolade du franc, parce que les Allemands ont fait une banqueroute frauduleuse! Notre pays est sain; après tant de sacrifices, nos ennemis ne nous contraindront pas à une honteuse capitulation. Puis la menace de la faillite susciterait un tel sursaut d'indignation dans l'âme française que le miracle éclaterait comme à la Marne. Voilà ce que je joue et je dois gagner.

Il parlait avec une si vibrante exaltation que quelques passants agglutinés devant un ticker Havas qui tapait la clôture des marchés se retournèrent pour approuver d'un hochement de tête.

— Impénitent idéologue, s'exclama Robert. Vous aurez peut-être raison, mon ami. Toutefois, cet événement peut tarder et pour vous le temps presse.

— Eh bien, je suis convaincu que d'ici à mon échéance, mes prévisions seront réalisées. Vous venez de saper l'édifice; il s'écroulera comme un château de cartes.

— N'en croyez rien, Mignot. Je ne peux vous en dire davantage, mais j'insiste pour que vous suiviez mes avis.

— Trop dangereux, mon cher, et ce n'est pas mon sens.

— A votre aise, répondit Robert.

Ils se quittèrent sur une poignée de mains cordiale, l'un chevauchant sa chimère, l'autre libéré de ses derniers scrupules.

Le mois de mars débuta sous les auspices les plus sombres. Après son recul stratégique des jours précédents, la livre avait repris une vigueur nouvelle; on la sentait frémissante sur un tremplin, essayant ses muscles, prête à bondir dans l'espace.

Cette concentration de toutes les forces hostiles au pays avait créé un grand malaise. Des esprits bien informés, par une sorte de vanité perverse, colportaient les bruits les plus sinistres. C'étaient pour la plupart des Français moyens, ceux-là mêmes qui, pendant la guerre, avaient prédit les pires désastres et qui, croyant se distinguer, continuaient à se montrer défaitistes. Une apathie résignée semblait s'être emparée du Gouvernement.

Tout en se félicitant d'avoir vu juste, Robert était peiné de l'entêtement tragique de Mignot. L'enthousiasme flambant de ce dernier avait fait place à un état de dépression qu'accentuait chaque avance du sterling. En Bourse, le malheureux errait le dos voûté, l'œil atone. De groupe en groupe, il recueillait des bribes d'opinions contradictoires; le moindre propos teinté d'optimisme le ranimait comme un élixir. Puis, il s'éloignait, à la dérive dans les remous d'une foule surexcitée.

Robert évitait de l'aborder ; il avait presque honte d'assister à l'accomplissement de ses prophéties et il ne pouvait supporter ce regard angoissé.

Puis ce fut le déclanchement brutal de la hausse. En deux jours, la livre s'envola au cours de 110. Saint-Elme exultait, tout en masquant sa joie sous un air contrit, car il déplorait devant chacun l'avilissement du franc. Robert, observateur haineux, attendait l'heure de la revanche qui devait fatalement sonner après cette série de victoires sans combat.

Le 8 mars, il fut surpris de ne pas voir Mignot dans la salle des changes. Il savait que le report était échu l'avant-veille; il se doutait bien que dans les circonstances présentes nulle contre-partie ne s'était présentée pour le renouveler. S'était-il résolu à avouer sa perte à la Direction, ou par des décalages d'un jour dans des achats et ventes simultanés, avait-il réussi à maquiller sa position afin de gagner du temps? Cette absence insolite l'inquiétait sourdement. Puis, emporté dans le tourbillon, il cessa de tirer des conjectures.

Le soir. vers 6 heures, il reçut un coup de téléphone. Il s'étonna d'entendre, au bout du fil, la femme de Mignot qu'il connaissait fort peu. Elle lui demandait si son mari était venu en Bourse.

— Je ne l'ai pas vu aujourd'hui, répondit-il. Peut-être n'a-t-il fait qu'une courte apparition.

Alors, après quelques secondes, une pauvre voix lointaine reprit :

— Mon mari n'est pas rentré à la maison depuis hier soir.

— Voulez-vous que j'aille chez vous avant dîner?

— Merci, monsieur. Si vous saviez, c'est horrible!

Et des sanglots contenus étouffèrent les mots. Puis ce fut le silence. Il raccrocha l'appareil.

Que signifiait cette fugue? Mignot aurait-il filé comme un escroc? Connaissant la loyauté foncière de son ami,

il repoussa cette supposition; et une autre pensée fulgurante traversa son cerveau.

Il ne put s'échapper de la Banque qu'après sept heures. Il sauta dans un taxi et se fit conduire au domicile de Mignot. Là, il trouva une malheureuse en pleurs qui se précipita au-devant de lui.

— Excusez-moi de vous déranger, mais je suis si désemparée.

Elle s'effondra dans un fauteuil, les yeux fixés sur le feu de bois mourant. N'osant rompre ces douloureuses méditations, Robert, gêné, examinait la pièce intime qu'avait désertée Mignot. La jeune femme releva le front et lui présenta un visage ravagé par le chagrin.

— Vous qui le connaissiez particulièrement, questionna-t-elle, ne vous a-t-il rien révélé?

— Oh ! dans notre profession les confidences sont rares.

— Ne vous dérobez pas, supplia-t-elle, vous devez savoir quelque chose. Depuis près d'un mois, Jean n'était plus le même; lui si gai, si affectueux, il avait des brusqueries involontaires qu'il essayait de réparer avec un sourire factice. J'aurais dû l'interroger; mais, mariée depuis si peu de temps, je n'étais pas encore sa camarade. Maintenant il est parti à tout jamais. Quelle que fût sa faute, je la lui aurais pardonnée; je l'aurais suivi n'importe où.

Elle réfléchit, puis demanda à brûle-pourpoint :

— Il a spéculé, n'est-ce pas ? Ne me cachez pas la vérité.

Robert répondit affirmativement de la tête.

— Et il a cru qu'un aveu détruirait mon amour. Ah! s'il avait su!

Elle se mit à pleurer silencieusement. Robert, que cette scène torturait, entreprit de la consoler avec de pieux mensonges bien qu'il eût la conviction que Mignot était en route pour un voyage sans retour.

— D'abord, dit-il, vous devez avoir une foi absolue dans son honnêteté. Il n'a été qu'imprudent. Aussi, quand il aura recouvré son sang-froid, il mesurera les conséquences de son absence. Bientôt il reviendra. Il me parlait de vous avec une si profonde tendresse qu'il n'est pas admissible que la résolution que vous redoutez...

— Alors, s'écria-t-elle, vous avez eu la même pensée que moi. Mon Dieu, c'est affreux!

Il se tut pour éviter la cruauté des mots maladroits qui déchirent. Peu après, il prenait congé.

Robert s'en revint à pied jusque chez lui, dans la nuit pluvieuse, luttant avec une âpre volupté contre les rafales du vent qui éparpillaient ses pensées désolées. Il s'égara parmi des lacis de rues obscures, afin de fatiguer son corps et de pouvoir se réfugier ensuite dans un sommeil sans rêves.

Au premier courrier du matin, lui parvenait une lettre de Jean Mignot. Il l'ouvrit, les doigts tremblants.

Mon cher ami,

Quand vous recevrez ces lignes, je serai loin. J'aurai quitté le Havre depuis la veille, devant m'embarquer dans deux heures sur le Paris *en partance vers New-York. J'attendrai d'être en pleine mer pour disparaître. Je préfère cet effacement absolu; dans cette bataille des changes on me portera comme disparu. C'est bien ainsi que les vaincus doivent être sacrifiés.*

Je n'ai pas écrit à ma femme; les sentiments humains me sont indifférents. Je demande seulement à votre amitié de l'aider à franchir la passe difficile. Ne lui expliquez rien; que ma figure s'estompe dans son souvenir. Les êtres qu'on n'a pas vus mourir sont généralement vite oubliés.

Sur cette phrase, la lettre se brisait net. Robert la relut attentivement, essayant de se persuader que ce projet n'avait pas été mis à exécution. Mais ces lignes étaient comme décolorées de toute sensibilité; c'était bien une ombre qui parlait.

Alors une voix qu'il avait toujours étouffée s'éleva du fond de sa conscience. Oui, il aurait pu sauver son ami; avant l'avertissement de Joseph Kahn, il lui était possible de faire ce report libérateur. Les obstacles, il les avait créés volontairement. Est-ce qu'on s'enfuit quand un homme crie au secours? Aurait-il agi ainsi, aux temps où l'on savait offrir sa vie? Il avait eu peur, il avait tremblé devant un danger médiocre, car, maintenant, dans la sécurité d'une existence normale, il était devenu l'avare qui défend son trésor âprement, vilainement, avec des raisons de lâche. Ah! comme il se méprisait, comme il se détestait!

F. CHAFFIOL-DEBILLEMONT.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

René Gillouin : *De l'Alsace à la Flandre; Le Mysticisme linguistique*, Editions Prométhée. — René Quinton : *Maximes sur la Guerre*, Bernard Grasset. — *Hommage à Alain-Fournier*, Librairie Gallimard. — Marguerite-Yerta Méléra : *Rimbaud* (Collection « Vies »), Firmin-Didot). — Jacques Rivière : *Rimbaud*, Editions Kra. — Yves Gaudon : *Mascarades littéraires*, Editions M.-P. Trémois.

M. René Gillouin est un de nos bons essayistes d'aujourd'hui. Il s'applique avant tout à résister à ces grands parti pris simplificateurs qu'impose de plus en plus le règne de la vitesse, des affaires brouillonnes et du journal quotidien. Il est persuadé qu'on ne lui en saura aucun gré, mais il lui apparaît qu'il est des temps où penser juste et déplaire à tous sont synonymes.

Plein de défiance pour le jeu logique des abstractions, il s'efforce de toujours maintenir ses idées en contact avec le monde concret et ce qui lui paraît le plus dangereux, c'est le règne sur nos sociétés modernes d'une « pédantocratie » dénuée de tout sens du réel. C'est ce sens aigu du réel qui permet à M. Gillouin de discerner l'hiatus entre les doctrines et leur application aux choses, entre ce qu'on croit faire et ce qu'on fait, entre ce qu'on croit être et ce qu'on est. Ainsi M. Gillouin voit fort bien que les démocraties désireuses d'abolir les passions nationales marquent leur règne par l'exaspération des nationalismes sous leurs formes les plus diverses.

Saisir le réel dans la totalité de ses éléments antagonistes, M. Gillouin s'y applique. Il n'est pas loin de croire que tout contraire appelle son contraire et même qu'il serait peut-être impossible à un contraire de vivre sans son contraire. Il sait que les solutions propres au monde vivant déçoivent nos intelligences, car elles ont pour caractère de faire vivre ensemble des choses qui paraissent s'exclure. Il ne lui a pas

échappé que toute force en se développant suscite étrangement une force qui la contrarie à tel point qu'il serait judicieux de dire souvent : « Nous triomphons, gare à nous ! » Faut-il rappeler qu'au moment où une certaine manière rationaliste de considérer les choses croyait s'imposer, elle a vu se lever avec une vigueur imprévisible ce qu'on a nommé la vague mystique ! Spectacle déconcertant, mais seulement pour ceux qui n'ont point l'habitude de contempler l'éternel Réel avec ses rythmes de flux et de reflux !

Par certains de ses aspects, la manière de penser propre à M. Gillouin rencontre certains modes de pensers qui me sont familiers. Je me souviens d'avoir dit que le problème de l'ordre n'est pas la recherche des méthodes capables d'étouffer les forces de désordre, mais l'étude de la place à faire aux forces de désordre et cela même dans l'intérêt de l'ordre. Je me souviens encore que, méditant sur ce mysticisme de l'Etat propre à Machiavel, je me disais que le vrai problème était peut-être celui de la part de vie à réserver aux tendances individualistes qui, à première vue, semblent battre en brèche la notion de l'Etat. Un Etat a intérêt à l'existence de quelques individus âprement jaloux de leur indépendance. Car le plus grand danger de l'Etat, c'est, en luttant contre l'individualisme et en réussissant, de briser les caractères.

Ceux qui conduisent nos terrestres destins auraient peut-être avantage à s'habituer à des modes de penser plus d'accord avec la complexité des choses, mais ce que nous appelons la réalité est si bizarre, que les grands modificateurs du réel ont été souvent des esprits sans nuances et dénués de tout sens du réel. Il est vrai que le réel leur oppose de terribles retours, mais vie et catastrophe sont synonymes, et dans le monde tel qu'il est, la catastrophe est au bout de la folie, mais elle est aussi au bout de la sagesse !

Qu'est-ce que ce mysticisme linguistique auquel M. Gillouin consacre un livre narratif et philosophique qui conte, évoque et commente tout à la fois ? (**De l'Alsace à la Flandre : Le Mysticisme linguistique**). M. Maurras a dit :

« Il est extrêmement important de se souvenir que, dans le monde moderne, qu'on le veuille ou non, il est né une cer-

taine religion, une certaine piété, un certain fanatisme de la langue natale, avec lesquels il faut compter. »

Ce fanatisme de la langue natale, c'est, en Flandre, la rébellion des Flamands contre l'emploi du français dans les écoles, les tribunaux, l'armée et toute l'Administration, et c'est la contre-offensive des Wallons, qui, à leur tour, dans les centres flamands, s'efforcent de maintenir leur propre langue. Résultat : la Belgique s'entre-déchire. Evoquer le conflit en Alsace serait superflu et nous amènerait à penser que là-bas nos méthodes ne brillèrent ni par le tact ni par la perspicacité. Disons simplement que cette question linguistique, nous n'en avions discerné ni l'importance, ni les véritables caractères. Nous avons été surpris par elle au même titre que nous l'avions été en août 1914 sur les champs de bataille par l'existence des armes à feu à quoi nous n'avions pas songé.

Cet attachement farouche des hommes à leur langue natale conduit M. Gillouin à examiner diverses théories sur la nature des langues et leurs rapports avec la vie spirituelle. Répudiant à l'aide de bons arguments les théories du XVIIIe siècle, qui voyaient dans les langues des systèmes artificiels de signes destinés à exprimer nos idées, il met en lumière une thèse qui s'efforce d'aller plus en profondeur.

Une langue ne serait pas seulement un véhicule d'idées, elle se modèlerait sur l'âme profonde d'un peuple dont elle serait le plus vivant reflet. Une langue représenterait ainsi la manière particulière à un peuple d'entrer en communication avec les sources cachées de l'Etre, à tel point, nous dit M. Gillouin, qu'un homme ne peut vraiment penser et prier que dans une seule langue : celle qu'il a assimilée durant ses jeunes années et en qui palpite secrètement l'âme totale de sa race qui s'y est lentement déposée au cours de l'histoire à la façon des alluvions qui, siècle à siècle, tombent au fond d'un fleuve. Les rythmes d'une langue, son chant, son coloris, ses tours expriment le tempérament d'un peuple au même titre qu'un regard où palpite une âme individuelle. « Pour un peuple, perdre sa langue maternelle équivaut à perdre son âme. »

Certains esprits, en Allemagne surtout, poussant ces idées à l'extrême, en arrivent à affirmer qu'on appartient à la na-

tion dont on parle la langue. Ainsi s'accomplit le passage de la question linguistique du plan culturel sur le plan politique.

Je ne puis entrer dans le détail de ces complexes et brûlantes questions. A M. Gillouin, on reconnaîtra une parfaite bonne volonté pour trouver ces solutions conciliatrices qui s'efforcent de respecter les intérêts en présence au moyen de compromis empiriques qui laissent coexister tant bien que mal les éléments antagonistes.

Peut-être M. Gillouin fait-il la part trop belle aux théories qui considèrent une langue comme le miroir parfait de l'âme intime d'un peuple. Une même langue peut servir à des groupes de structure d'esprit fort différente. Entre un Alsacien de Strasbourg et un junker prussien de Kœnigsberg, la différence d'âme est grande en dépit d'un idiome commun. Croire que nous ne pouvons exprimer le plus intime de nous-mêmes que dans une langue où palpite l'âme de nos ancêtres n'est pas tout à fait corroboré par les faits. Combien d'enfants russes, exilés en France et mêlés par la force des choses aux petits Français de nos écoles, acquièrent notre langue d'une manière telle qu'on ne pense point à songer que leurs ancêtres se servaient d'un idiome fort différent.

En vérité, je ne puis prendre tout à fait à la lettre l'identification entre la langue d'un groupe humain et son âme. La Bretagne est de race celte et sa langue n'a que fort peu de rapports avec cette langue romane qu'est le français. Et cependant un Chateaubriand et un Renan, tous deux Bretons, ont donné à notre langue d'origine latine une magie poétique hors de pair. L'âme d'un groupe peut muer lentement au cours des siècles, et le changement de langue peut se faire de lui-même par une sorte d'attraction et de charme sans parler des questions d'intérêt. M. Gillouin croit peut-être trop qu'on ne peut agir sur les phénomènes linguistiques. Dans les questions de langue comme dans toutes les autres, il n'est rien d'absolument définitif. Mais les transformations linguistiques appartiennent à cet ordre de phénomènes qu'on nomme en géologie des modifications lentes. Elles sont analogues à celles qui ont fait reculer Aigues-Mortes, port de mer du temps de saint Louis, de plusieurs kilomètres à l'intérieur des terres. On peut agir sur les faits linguistiques, à condition

de savoir qu'en cet ordre de choses il ne faut pas compter par années, mais par siècles.

J'objecterai enfin à ce goût pour le compromis qui révèle en M. Gillouin un esprit nuancé et ouvert aux contradictions des choses que le réel est parfois rebelle au compromis et vous conduit bon gré mal gré aux situations qui se règlent par le fer et par le feu. C'est dur, mais c'est ainsi. Quand le compromis apparaît comme une preuve de bonne volonté, tout va bien; mais si on vous l'impute à faiblesse, il ne fait qu'aggraver les choses. Et tout cela est bien compliqué.

Le mysticisme linguistique est un excellent ferment de guerres, et les ferments de guerre ne manquent jamais aux hommes. Aussi bien voici qu'on publie **Maximes sur la Guerre** de René Quinton, le savant et le penseur, mort avant d'avoir donné tout ce qu'on pouvait attendre de sa vaste intelligence. Tous les écrits sur la guerre m'attirent et presque tous m'apportent mécontentement.

Dès qu'on aborde pareil sujet, il est à peu près impossible à l'homme de garder son sang-froid. Derrière tout écrivain qui parle de la guerre, on sent presque toujours celui qui, avant de témoigner, s'est révolté contre la guerre ou, au contraire, a décidé de l'exalter et de la légitimer. Ce sont là déplorables conditions pour voir clair dans ce qui est. Il est vrai que s'il paraissait un livre où se révélât vraiment une cruelle et impartiale psychologie, on ne pourrait peut-être pas le lire, tant il ferait mal à l'âme.

On ne peut apprécier le livre de René Quinton qu'à coups de dissociations. Il est dans ce livre une sorte de philosophie grandiose et escarpée qu'on peut ne pas aimer, mais qui a fort bien droit à l'existence. Conviction que la vie n'est pas mol abandon, aimable jouissance, mais lutte tendue! Conviction que la guerre est conforme à l'essence d'un monde régi par la Force. Et même qu'elle préserve les âmes de l'affaissement!

On ne contestera pas non plus à René Quinton une magnifique sincérité et un dédain prodigieux de la sensibilité vulgaire. Il appartient à la catégorie de ces témoins qui, selon Pascal, méritent créance parce qu'ils se font égorger. Il est vrai que se faire égorger pour une cause n'est même pas une

preuve de conviction, mais passons. En arrivant aux points où René Quinton prête le flanc à la critique, que je rende d'abord hommage à certains fragments d'une exquise justesse :

On retrouve à la guerre le sens des mots primitifs. Il suffit de vivre un hiver sans abri et sans feu, pour comprendre ce qu'ont pu signifier, au début des âges, les termes : un *toit* et un *foyer*.

Et ceci, qui est une merveille et que je voudrais avoir écrit :

Il doit exister chez les condamnés aux peines capitales un bonheur de vivre inconnu.

Mais il nous faut bien constater que bon nombre d'affirmations de ce livre présentent un caractère évident d'irréalité. N'est-il pas arrivé à René Quinton ce qui arrive fréquemment aux hommes de science qui, armés de quelques principes tirés de leurs études, examinent les faits humains à travers ces principes qui, même dans leur domaine propre, prêtent généralement à la contestation? Vous étonnerez beaucoup un fantassin qui a ouvert les yeux avec attention sur le temps de guerre sans mettre en jeu les principes de la biologie si vous identifiez la guerre à ces luttes que se livrent les mâles au temps des amours en vue de conquérir les femelles. Il vous dira qu'aux temps où les plus forts et les plus beaux jeunes hommes s'entr'égorgeaient, les déchets d'humanité restés à l'arrière s'appropriaient avec ardeur les femmes qu'ils avaient laissées. Quand vous leur direz, en songeant à la guerre, qu'elle est conforme aux lois de la biologie parce que la nature réclame le sacrifice de mâles pour l'espèce, ils seront bien embarrassés pour discerner ce que l'espèce humaine en général a gagné à leur sacrifice; ils verront simplement quantité de chiffonniers, de marchands de chevaux, d'épiciers qui auront cueilli des sacs d'or dans leur sang, et les vœux de la nature leur sembleront fort énigmatiques.

Je ne contesterai pas à René Quinton une âme d'apôtre, j'admire le très haut idéal qu'il s'est formé; il a même su trouver sur l'âme héroïque des mots qui me sont allés au cœur; mais le plus candidement du monde, il a intercalé entre le réel et lui son idéal et il a pris le fantôme de cet idéal

pour l'image de ce qui est. J'ai connu des milliers et des milliers de fantassins, j'ai vécu parmi eux puisque j'étais l'un d'eux. C'est pourquoi je crois pouvoir dire : L'homme en guerre n'est pas fait du tout comme le voit René Quinton, à qui j'attribuerai tous les dons, sauf un, le don de voir clair dans l'âme humaine. Et cependant j'admire son livre; j'en aime la résonance virile et fière. L'idéal de René Quinton était farouche, mais son âme était vibrante d'amour. Il n'a pas suffisamment vu que parler des intentions de la nature ne peut se faire qu'avec beaucoup d'humour, mais son livre donne à la vieille formule « suivre la nature » de dures et neuves résonances. Il n'est qu'à mettre les choses à leur place. René Quinton a cru nous parler de ce qui est, il nous a plutôt donné la poésie profonde de son âme, et à cette poésie on ne peut rester indifférent.

J'émets quelques doutes sur le bénéfice que « l'espèce » a pu retirer de la mort d'Alain-Fournier sur le champ de bataille, mais je sais bien que les Lettres ont perdu en lui un de leurs espoirs. On aime relire le *Grand Meaulnes*, dont j'aurais à dire beaucoup de bien tout en lui cherchant quelques chicanes. Ce livre est un ample bain d'air frais, un retour à la virginité de l'âme et de l'univers, une rédemption de l'amère expérience et un voyage à ces pays entrevus dans le songe et qui nous semblent trop beaux pour que nous les méritions dès que nous nous sommes connus comme hommes du réel. L'hommage à Alain-Fournier d'abord composé par l'excellente revue d'Orléans *Le Mail* nous apporte sur l'auteur du *Grand-Meaulnes* des souvenirs et des jugements fort intéressants. Je relève parmi la foule d'articles une très jolie page de M. Jean Cassou, qui nous dit :

> Son livre, quelques phrases déchirantes des *Miracles*, voilà, avec les livres et le souvenir de Rilke, les analyses musicales de Proust et certains vers du grand tzigane Apollinaire, le plus cher trésor de notre temps, la réponse de notre temps aux mystérieux appels de cuivre de Gérard de Nerval, de Baudelaire et de Rimbaud.

Fort bien. Mais ne disons pas « de notre temps », disons plutôt « de quelques âmes délicates qui, en marge de notre temps, ont gardé le sens de l'éternelle féerie ».

Féerie, mystère, aventure, enfance indestructible du cœur, nous passons aisément d'Alain-Fournier, physionomie si tendre, presque indécise, tellement elle nous semble d'un « ailleurs » que nous ne pouvons imaginer à cette physionomie d'un relief sauvage qu'est celle de Rimbaud. L'un et l'autre semblent appartenir à une mystérieuse classe d'élus qui sont envoyés ici-bas avec les plus beaux dons pour jouer le rôle d'hosties. Pour le commun des hommes, des destinées comme celle de Fournier et de Rimbaud ont je ne sais quoi d'amèrement consolateur. Elles incitent à penser que la nature à nous, hommes ordinaires, ne doit rien, puisqu'elle ravage avec tant d'insouciance les vies qu'elle a dotées d'attributs plus qu'humains. La curiosité frénétique qui pousse à toujours réclamer des renseignements nouveaux sur l'existence d'un Rimbaud n'est vaine qu'en apparence. Il est un instinct qui nous fait sentir qu'un Rimbaud n'est pas né seulement pour nous apporter quelques miraculeux poèmes, mais aussi pour faire de sa vie une suite d'expériences décisives que nous ne nous lasserons point de méditer. Un Rimbaud est né pour être un sujet de vivisections! C'est d'ailleurs le plus mauvais lot qui puisse échoir à un individu! Mme Marguerite-Yerta Méléra nous donne une nouvelle vie de Rimbaud (**Rimbaud**). Elle a vécu longtemps dans l'intimité de ces Berrichon qui ont assez mal compris ce « monstrueux » Rimbaud, mais qui, en dépit de leurs erreurs, reçoivent l'absolution de J.-J. Brousson, qui a écrit pour le livre de Mme Yerta Méléra une alerte préface dans une langue vive, savoureuse et très sûre d'elle-même. En vérité, les années passées à étudier la rhétorique sous la férule du père France ont été profitables! En cette biographie romancée, Mme Méléra atteste une ferveur prodigieuse pour son héros. La destinée de Rimbaud, elle la vit et la souffre personnellement, elle se dissout pour ainsi dire dans l'être qu'elle veut nous évoquer. Il en résulte un ton ardent, pathétique et lyrique qui emporte le lecteur.

On nous dit que Mme Méléra s'est servie de documents nouveaux. De fait, son livre m'a révélé quelques points curieux sur Rimbaud : une lettre écrite à la traversée du Saint-Gothard, beaucoup de détails sur la vie en Abyssinie, la vraie nature du mal qui emporta Rimbaud : une syphilis, s'il vous

plaît, contractée dix ans auparavant. Mais je vois Mme Méléra revenir, quant aux gains de Rimbaud en Abyssinie, aux chiffres de Berrichon, formellement niés et, semble-t-il, preuves en main, par M. Marcel Coulon. En dépit des révélations de M. Coulon, qui nous montrait un Rimbaud vivant des années d'enfer pour acquérir quelques milliers de francs, il nous faut revenir au Rimbaud enrichi par d'habiles trafics! Où est le vrai? Comme en face de toutes les vies romancées, on est d'ailleurs un peu gêné. Comment distinguer toujours le détail apporté comme ornement du fait qui a valeur de document? Et puis le Rimbaud réel avec certains aspects de son caractère escarpé, voire crapuleux, est un peu trop absorbé dans le Rimbaud « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change »! Le ton d'ailleurs, toujours maintenu dans une tension pathétique, n'empêche-t-il pas de mettre bien en évidence les prodigieuses contradictions du caractère de Rimbaud? La vie commune menée par Rimbaud et Verlaine reste un peu dans le flou. Ne possédons-nous pas en outre nombre d'anecdotes sur Rimbaud dont le comique n'est pas exclu? Que deviennent-ils?

On publie du défunt Jacques Rivière un *Rimbaud* qui est certainement une méditation de belle tenue. On assiste au jeu d'un esprit qui voit nettement le réel et qui sans effort cependant fait glisser toutes questions du plan réel au plan métaphysique. Rimbaud représente pour Jacques Rivière la cause d'un trouble intellectuel profond et en méditant sur Rimbaud, c'est au fond le sort de son âme propre qui est en jeu. Rimbaud lui apparaît, entre tous les écrivains, celui qui fait tout vaciller dans les esprits, celui qui détruit l'ordre et ramène au chaos, celui qui désoriente. Il est visible que Rivière cherche en face d'une telle personnalité, si tissée de contradictions, si énigmatique, et qui agit si intensément sur les âmes, le centre ardent où se nouent les contradictions et les aspects les plus divers. Rimbaud, pour Jacques Rivière, représente l'innocence à un degré qui passe nos esprits. Il est non seulement antérieur à l'état social; il est antérieur à la Rédemption, antérieur au péché originel. Il n'y a pas place pour lui dans le monde tel qu'il est; « l'homme aux semelles de vent » n'a pas un pouce à terre où poser les pieds. Il est celui qui doit tout bafouer, il est celui qui doit tout briser de

l'ordre accoutumé pour en disposer les éléments selon un ordre nouveau qui correspond à sa révélation mystique d'un autre chose qu'il voit effectivement. « Il est, nous dit Rivière, le grand destructeur de la solidarité, celui qui réintroduit partout la solitude. » ...Rimbaud a été créé pour le bonheur de la critique, à peine a-t-on donné une interprétation de son œuvre qu'on en voit se dessiner quelques autres dans l'esprit...

Si des hauteurs métaphysiques où vous conduit Rimbaud, vous voulez gaîment redescendre sur le sol, parcourez **Les Mascarades littéraires** de M. Yves Gaudon. Ces essais de « critique romancée » ne manquent ni d'agrément ni d'ingéniosité et mon Dieu, à l'occasion, de pénétration. Ce sont adroites caricatures qui exagèrent à bon escient les traits significatifs d'une œuvre ou d'un écrivain. M. Gaudon nous indique lui-même son dessein :

> Sous le voile transparent d'une fiction, donner quelque aperçu critique des œuvres, dans l'atmosphère même de celles-ci.

J'ai beaucoup goûté les pages consacrées à ce tendre bourru qui se nomme Paul Léautaud.

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

André Breton, René Char, Paul Eluard : *Ralentir Travaux*, « Editions Surréalistes ». — Claire et Ivan Goll : *Poèmes d'Amour*, Fourcade. — Pierre-Jean Jouve : *La Symphonie à Dieu*, N. R. F. — Léon Vérane : *Le Livre d'Hélène*, « l'Ermitage ». — Albert Sérieys : *A cœur perdu*, « Revue Mondiale ». — Jean Lescure : *Par-dessus bord*, « la Brise », Brive. — Octave Charpentier : *L'Aurochs dans les Bégonias*, « La Caravelle ».

Trois poètes surréalistes, MM. André Breton, René Char, Paul Eluard, unissent, sans qu'on les distingue, leurs efforts dans ce mince recueil marqué de leurs trois noms : **Ralentir Travaux**. Il se forme d'un certain nombre d'aphorismes plus ou moins péremptoires groupés en manière de poèmes, visions rapides, rythmes brefs aussitôt tus que proposés, éclairs soudains, frappant au secret des choses et des cœurs. Plusieurs fois j'ai affirmé le mérite de M. Paul Eluard; cette fois, il ne m'est pas possible de discerner sa part de la part de ses collaborateurs; j'en suis heureux puisque je suis ainsi

amené à leur reconnaître un talent égal. Seule une triple préface permet d'envisager la conception personnelle que chacun d'eux se fait de l'art et de la poésie. J'en retiendrai cette pensée très juste, sinon bien neuve, de M. Paul Eluard : « Le poète est celui qui inspire bien plus que celui qui est inspiré. »

Deux groupes : *Ivan à Claire; Claire à Ivan,* composent, successifs, la matière du recueil **Poèmes d'Amour** par Claire et Ivan Goll, — illustrés, en sus, de sept dessins de Marc Chagall. A première vue, on serait porté à assimiler la nature d'inspiration et de technique des poètes à celle du peintre bien connu, dont certaines œuvres, par leur couleur fraîche, harmonieuse, sensible, ont tant de charme aux yeux des amateurs. Peut-être, dans le dessin pur, l'étrange déséquilibre de ses compositions, le défaut de choix dans les éléments dont il use pour provoquer ou le plaisir ou l'étonnement, ressortent davantage et accusent le composite presque hasardeux, quoique très volontaire, de ses méthodes. Je néglige la prédilection de l'artiste pour les têtes coupées, semées au hasard de l'espace, ou pour les têtes inversées qui se confondent et se baisent. Je néglige aussi d'insister sur de faciles rapprochements avec la manière de plusieurs autres, Marie Laurencin, Dufy; — je m'en tiens à l'illustration caractéristique qui fait face à la page 40 du volume. Tout de suite apparaissent des détails — les lignes du nez, du menton, l'épaule droite, le col du vêtement de l'homme, l'œil de l'étrange bête héraldique ou réelle, qui sont tracées avec une application toute académique, la fantaisie suggérée d'un feuillage, d'une crinière à cette même bête, un coq apparaissant bizarrement situé, deux mains humaines, la droite significative et nerveuse, la gauche lourde, veule, — et, en opposition, la merveille de cette fine, longue jambe tout juste indiquée dans son mouvement d'élan ou de souplesse, de vigueur prolongée...

J'ai l'air de m'égarer en des considérations de critique d'art hors, ici, du domaine qui m'est strictement imparti; il n'en est rien. Je vise à établir par analogie ce qui est la secrète force native et, je le crains, les erreurs ou faiblesses de l'art de Claire et d'Ivan Goll. Une remarque tout d'abord m'a troublé : si évident soit-il que deux êtres qui vi-

vent ensemble dans une union enviable, et même moins intéressante, soient amenés à confondre en partie leurs manières de sentir, de penser, de s'exprimer, dans le cas présent, sauf le changement du masculin au féminin, les vers ou versets de la femme ou ceux de l'homme ne se différencient guère, les rythmes et le mouvement, l'invention, la couleur, la présentation décorative, l'essor des images apparaissent absolument les mêmes chez l'un et chez l'autre. Certes, ce fut leur dessein, mais qu'ils y aient réussi sans défaillir, c'est là qui éveille ma défiance, est-il possible qu'à ce point, sinon chez tous deux, dans l'un au moins, toute la spontanéité native se soit à jamais abolie?

Cependant, il est aisé de surprendre dans ces poèmes telles trouvailles qui semblent ingénues et originales, mais, en surplus, que de maniérisme calculé, que de procédés soit ingénieux quoique trop répétés, soit absolument artificiels et choquants. Je ne sais rien de Mme Goll; Ivan Goll serait, m'a-t-on dit, d'origine sémitique et orientale. Son talent le donne à penser, qui s'inspire à coup sûr des métaphores et des hyperboles des grands livres hébraïques, et se fait un jeu d'en pousser le système à l'extrême et au delà de l'étrange. Mais je ne désespère pas, à lire cette double série de quarante poèmes, que les auteurs n'en arrivent, un jour, tant, à la racine, leur talent est évident, à rejeter loin d'eux le souci de surenchère et de conformité à des modes en faveur, si bien que leur maîtrise de soi s'affirmera alors, comme elle le doit, dans des sphères plus apaisées de savoir lucide et de sérénité plus sûre, l'équilibre étant toujours, qu'on y consente ou non, une condition essentielle de l'art, même pour le génie.

Pierre-Jean Jouve a rejoint dans la pratique de sa croyance l'enviable sérénité. **La Symphonie à Dieu** le loue et lui rend grâce de la beauté, surtout de l'équilibre du monde et de la grandeur, cependant humble, de la race à laquelle nous appartenons. Il est parfois amer encore, d'autres fois, et la plupart, constate, se plaît à comprendre et accepte. Les poèmes se composent de laisses de mesure diverse, non rimées, qui exposent une image, proposent un rythme et n'y insistent guère. Je n'aperçois pas ce que gagne le poète à déceler ainsi, comme en un tas, les éléments dont son chant pourrait user

et s'exalter, et en marquer d'un trop bref indice l'importance décorative, déjà souvent, certes, attachante et précise, mais de tout abandonner sans lien qui les coordonne ou les subordonne entre eux, comme au hasard. J'entends bien que la surprise, parfois l'émerveillement se sentent sollicités et s'éveillent, mais c'est exclusivement à la lecture première, la satisfaction ne succède pas à la surprise qui sitôt suscitée fond et s'épuise.

Le Livre d'Hélène, recueil de nouveaux poèmes par Léon Vérane, n'infirme en rien ce que j'ai pu écrire récemment de ce bon poète. Les vers sont infléchis dans l'arabesque la plus décorative, ils sont pleins de suc, de sens et de lumière; soudain, il se produit dans leur prolongement comme une rupture où ils s'affaissent. La nonchalance du poète en est la cause, et, en vérité, comment se défendrait-on d'un mouvement d'humeur quand, en d'autres occurrences, il réussit des sonnets aussi sûrs et aussi pleins que certains d'entre eux-ci : *Adieu, le Rendez-Vous* (en dépit de cette obstination méridionale à compter, en fin de vers, *paysage* pour deux syllabes), *les Aventuriers, Solitude* surtout, et les stances de *Plus tard*?

Beaucoup de sincérité, des connaissances techniques évidentes, plus d'élan que d'art cependant distinguent les poèmes réunis par M. Albert Sérieys sous le titre peu original **A Cœur Perdu**. Ici encore, comme en un recueil d'autrefois, à le lire attentivement, Pierre Quillard eût reconnu que « ce n'est pas par jeu que le poète choisit ces vers...; sans doute il est des minutes de joie, mais la mémoire même en est amère, et il ne faudrait pas croire qu'en les évoquant en paroles d'une grâce mièvre et triste, il ait jamais été entièrement dupe de la brève allusion... » A la vérité, les poèmes de ce volume apparaissent de qualité extrêmement variable, bien des banalités se mêlent à quantité d'impressions plus sensibles, mélancoliques et émouvantes. Je souhaiterais à l'auteur un contrôle de soi-même plus efficace et de la rigueur quand il compose et quand il écrit. La sûreté, surtout, partant l'audace sereine et conquérante, lui font défaut.

« Nous avons besoin de poètes », s'écrie M. Henry de Jouvenel dans la préface qui précède le recueil de M. Jean Les-

cure, **Par-dessus bord**. Mais il reconnaît aussi qu'il se rencontre dans ces poèmes quelque inexpérience et même quelque naïveté. « Il est beau d'être naïf comme Lamartine », ajoute-t-il, et, certes, j'y souscris. J'aimerais que les éditeurs, plus séduits, la plupart, aux rythmes des poètes pourvus suffisamment de papier-monnaie qu'aux rythmes de poètes « naïfs comme Lamartine » nous en découvrissent de tels, au milieu du fatras dont ils nous inondent, tandis que les meilleurs, ou naïfs ou savants, n'ont d'autre ressource que de pester contre leur indifférence et leur mauvais vouloir. « On n'achète point les poètes », disent-ils. Quelle est à cet égard leur expérience? Ils n'ont jamais essayé. Les poètes, si rares, qui sont favorisés ne l'ont jamais été grâce à eux, qui ne s'intéressent qu'aux choses d'effet certain et immédiat, non à celles, les seules qu'il est honorable d'encourager et de soutenir, dont le mérite se rend perceptible avec le temps, et dont la connaissance perdure. Mais qui se soucie de cela, de nos jours? Vive Paul de Kock et, à la rigueur, Béranger. Un Gérard de Nerval peut, méconnu, ignoré, mourir. Que leur importe!

Puisse M. Jean Lescure être servi par les circonstances et attirer l'attention des lecteurs de vers, s'il en reste! Il n'en est pas indigne. « Nous avons besoin de poètes. »

Sans doute, je l'avoue pour aussi « mettre ma conscience en paix », je ne l'aime pas beaucoup, votre livre, **L'Aurochs dans les Bégonias**, mon cher Octave Charpentier; nous professons, je pense, sur l'art lyrique, son fondement et ses tendances, des idées par trop opposées. Je m'incline devant votre labeur sincère et convaincu, je n'ignore pas que votre dessein est de demeurer très près du cœur populaire, d'esquisser ou d'éveiller ses émotions, et vous y réussissez, ce dont je vous félicite. Au reste, cette attitude, vous m'en avez donné la preuve et j'y demeure sensible, ne vous empêche nullement d'être attentif à des productions d'un art tout différent. Cela aussi n'est point sans mérite.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Francis Carco : *La rue*, Albin Michel. — André Baillon : *Le Neveu de Mademoiselle Autorité*, Edition Rieder. — O.-V. de L. Milosz : *Contes et fabliaux de la vieille Lithuanie*, Edition Fourcade. — Camille Aymard : *Les précurseurs*, E. Flammarion. — André David : *Sensualité*, Edition de France. — Claire de Ribeau : *L'appel du sexe*, Editions Montaigne. — Mémento.

On pourrait, au premier abord, juger inadéquat, au récit qu'il étiquète, le titre du dernier roman de M. Francis Carco : **La Rue.** Aucun, pourtant, à bien voir, ne lui eût mieux convenu, car il nous aide à dégager son sens profond. Il ne s'agit point ici, en effet, d'œuvre unanimiste, telle *La rue sans nom*, par exemple, de M. Marcel Aymé. La rue de M. Carco n'est pas celle dont M. Jules Romains nous a révélé naguère l'âme agglutinée et collective; mais celle dont Joseph Delorme, Baudelaire et Verlaine ont traduit l'âme éparse, insaisissable, et par là même si étrangement individuelle. C'est, en tout cas, cette rue, avec son influence pernicieuse ou son inexorable magie qui donne sa signification la plus claire au roman de M. Carco. Par elle, tout ce qui nous semblait indéterminé, dans ce roman, se précise, et l'attitude de M. Carco lui-même, pour commencer, avec ce qu'elle a d'illogique et de réticent, de cruellement égoïste aussi, il faut bien l'avouer... Car M. Carco se met en scène, ici, et tout au long s'exprime à la première personne. Un jour, étant allé rendre à son auteur, rue des Poissonniers, vis-à-vis les ateliers du chemin de fer du Nord, le manuscrit médiocre que cet écrivain sans talent lui a adressé, il fait la connaissance d'une jeune femme, Louise, qui vit en concubinage avec un souteneur, un certain Maurice. Louise n'est pas la fille d'Evariste Cabrol, comme elle l'avait dit tout d'abord, mais son ex-maîtresse, et le bonhomme ne subsiste, comme Maurice, que grâce au produit de la prostitution à laquelle elle se livre. Non sur le trottoir, mais dans des maisons de rendez-vous. M. Carco entreprend de la ramener dans le droit chemin. Entreprend? C'est beaucoup trop dire. Il s'intéresse à elle; il lui fait la morale ou la prêche, assez mollement, mais se dérobe quand elle sollicite son appui. Que veut-il d'elle au juste, comme elle le lui demande? Il ne sait. Il n'ose, du moins, se le formuler de façon

précise; et si nous sentons que Louise lui est chère, qu'il l'aime sans désirs, peut-être, et voudrait très sincèrement qu'elle se rachetât, nous devinons aussi qu'il la considère un peu comme son œuvre, qu'il l'associe à son œuvre, à tout le moins, et l'accorde au paysage de la rue qui inspire son œuvre... C'est très complexe, et sans doute faut-il voir dans tout cela, avec de la bonté, quelque chose de sadique et de masochiste... M. Carco semble jouir de la déchéance de Louise en même temps qu'il en souffre. Qui sait si, en détournant la malheureuse de la prostitution discrète ou clandestine qu'elle pratique, il n'obéit pas à son insu à l'incitation de la rue qui la réclame?... Incitation mystérieuse et multiple. C'est la nuit, avec ses louches maisons de plaisir; la lèpre des logis puants; le vent qui secoue les branches des platanes avec des plaintes; la pluie « douce, fine, légère, floue, impalpable »... Louise, il est vrai, raccroche, à présent, et fait, comme on dit dans « le milieu », *la passe* en hôtel. Elle attrape une pneumonie et meurt. De la rue, elle a glissé dans la mort, et dans la mort des courtisanes romantiques. C'est là, si vous voulez, que se consommeront ses noces avec M. Carco, romancier de la pègre, qui lui est apparu dans cette vallée de larmes, comme un chevalier fantôme, inaccessible ou décevant, et qui l'a rendue, auréolée du nimbe des martyrs, à la paix suprême, n'ayant pu ni voulu la secourir humainement, ainsi qu'il lui en avait donné le fallacieux espoir... Tel est le rôle du poète. Quand il ne se sacrifie pas lui-même, il immole ceux qu'il élit, sur l'autel de son art. Il me semble que M. Carco n'a jamais mieux servi celui-ci que dans le présent roman, à la fois suggestif et dramatique.

M. André Baillon, l'auteur de *L'Histoire d'une Marie* et d'*Un homme si simple*, entreprend aujourd'hui, avec **Le neveu de Mlle Autorité**, d'écrire, sous le titre général « Des vivants et des morts », les mémoires d'un orphelin d'Anvers qui pourrait bien être lui-même. La mode semble être à présent pour les auteurs qui n'écrivent pas de vies romancées, de romancer leur vie... Mais on sait que M. Baillon est confidentiel, et que ses œuvres ne font guère autre chose que de nous révéler minutieusement tous les aspects ou tous les états de sa per-

sonne réelle et chimérique. Il continue donc — en apparence au moins — d'exploiter sa veine en nous faisant suivre son jeune Boulant à Termonde, puis à Bruxelles. C'est une tante, catholique rigide, qui le recueille et, dès qu'il a l'âge, le met au collège chez les Jésuites. Je ne saurais par le détail, raconter les événements et surtout les menus incidents qui marquent la vie du héros de M. Baillon. Les uns et les autres n'ont pour objet que de mettre en relief le caractère de ce personnage puéril. Nous apprenons qu'il est intelligent, sensible, sujet à de brusques toquades et à de grands enthousiasmes, et précocement tourmenté par la *libido*.

Il a, comme Jean-Jacques, son initiateur à la volupté solitaire, et c'est un brave homme de soldat qui, par son aspect seul, le guérit de la pratiquer. Je ne cite ce trait, sans importance en lui-même, que pour montrer combien M. Baillon s'embarrasse peu d'appeler un chat un chat. La sincérité est d'ailleurs son plus grand mérite, et la simplicité son plus constant souci. Il écrit dans une langue aussi dépouillée que possible, en usant de petites phrases d'où les termes abstraits sont rigoureusement bannis, et c'est bien un peu fastidieux, à la longue. Si cette langue lui interdit les tortueuses démarches de l'introspection proustienne, elle le sert bien dans l'évocation des milieux. Il est bon observateur, au surplus, sinon psychologue subtil, et il excelle à croquer les personnages. La famille provinciale où son petit bonhomme se développe, non sans dommage, est décrite avec un art réaliste qui porte en soi sa suggestion.

M. O.-V. de L. Milosz publie un volume de **Contes et fabliaux de la vieille Lithuanie**, et il ne m'appartiendrait point d'en parler s'il ne s'agissait là que de traductions. Mais c'est œuvre de créateur, et de créateur romanesque, que M. de L. Milosz a faite en transcrivant les récits légendaires de son pays, à la façon, comme il dit, dont un compositeur adapte un revêtement orchestral à l'air populaire qu'il a noté. M. de L. Milosz croit, en s'appuyant pour croire ainsi sur les dernières données de la science, qu'il faut situer le berceau de la race indo-européenne, non pas en Asie, comme on l'a longtemps prétendu, mais dans les régions baltiques. Les récits qui composent son recueil, et qui procèdent de la mythologie lithua

nienne, auraient donc donné naissance à nos contes de fées. L'hypothèse est d'importance. Mais aussi le mérite littéraire de l'ouvrage de M. de L. Milosz. M. de L. Milosz est un poète, comme on sait, et c'est en poète qu'il a respecté la sensibilité et l'accent des vieux conteurs populaires lithuaniens, en en recomposant les récits directement dans notre langue. Il en a même écrit un, pour corser sa saveur, dans un français plus archaïque encore que celui de Balzac pastichant Rabelais. Tous, sous la familiarité pittoresque de leur ton, révèlent de l'humour, et parfois l'esprit le plus fin, ou le plus profond, car M. de L. Milosz n'a pas seulement le sens du merveilleux, mais celui du mystère.

Quand on sait que M. Camille Aymard dirige un grand journal du soir, et qu'il y commente régulièrement les faits politiques, on s'étonne qu'il trouve encore le temps d'écrire un roman aussi dense et documenté que **Les précurseurs.** L'action de ce roman se passe dans la Rome antique, et M. Aymard s'ingénie à y prouver que l'histoire est un éternel recommencement. Les mêmes erreurs qui perdent aujourd'hui les hommes soucieux d'améliorer la *res publica* les ont déjà perdus dans le passé. Sa naissance, ses talents destinaient Catilina à devenir un des héros de Rome. Mais, autant que la haine de ses adversaires, l'impatience de son ambition le perdit. Au lieu d'être le sauveur de la patrie, il ne fut qu'un révolté, et c'est à César que devait revenir la gloire de forcer le destin. M. Aymard parle du gouvernement romain en homme informé du jeu de la politique et des intrigues de partis. Mais l'aspect social et pittoresque de son évocation n'est pas le moins intéressant, ni surtout le moins agréable. Suburre, le Forum, le quartier des forgerons, le palais de Clodia sur le Palatin, la chronique scandaleuse de la ville aux sept collines, revivent dans son récit de très expressive façon.

François et sa femme Elisabeth. Deauville. Le luxe, la fête... Et, comme dans les tragédies antiques, le Destin, sous la forme de la **Sensualité.** L'action du roman de M. André David se déroule, du reste, en vingt-quatre heures (voilà pour ceux qui disent que le cinéma a pour jamais aboli la règle des unités), et ce roman conserve un caractère classique dans son extrême violence. M. David semble vouloir rendre res-

ponsable des fautes de ses personnages les mœurs présentes, que l'on a, déjà, comme une intention de justifier quand on les appelle « les mœurs d'après guerre ». Mais la passion du jeu et la passion tout court ne datent ni d'aujourd'hui ni d'hier... N'importe. Il y a de la vigueur et de la conviction dans l'attachant récit de M. David qui m'a paru très sensiblement en progrès.

Le roman de M. David n'est point scandaleux, comme son titre pouvait le faire croire. Celui de Mme Claire de Ribeau non plus : **L'appel du sexe**, qui dévoile avec discrétion la secrète faiblesse d'un peintre, incapable de voir une femme tant soit peu bien tournée, sans la désirer. Fiancé à celle qu'il aime et qui est sa maîtresse, il la trompe, malgré qu'il en ait. Comme la chienne de l'Ecriture, il faut qu'il retourne à ses vomissements — en dépit de tous les reproches qu'il s'adresse et de tous les serments qu'il se fait. C'est fort plausible, mais, en revanche, les circonstances du récit de Mme de Ribeau, qui a des dons d'observation, ne sont guère vraisemblables.

Mémento. — Dans son nouveau roman, *T. S. F. avec les Etoiles* (Nouvelle Société d'Edition), M. Paul Gsell prend prétexte de l'invention d'un savant qui a trouvé le moyen d'entrer en rapport avec les autres mondes habités du ciel, pour nous offrir un tableau varié de nos ridicules et de nos vices. Disciple d'Anatole France, il fait (c'est dans l'ordre) songer aussi à Voltaire — et parfois à Swift. Car ce n'est pas un roman de merveilleux scientifique, mais une satire qu'il a écrite. Il y prodigue l'ironie et la fantaisie. — Une sotie, c'est-à-dire une farce, voilà ce que M. Elie Richard se flatte d'avoir fait dans *Flo ou les reflets du silence* (Rieder). Il y moque, non sans verve, l'arrivisme en général et les salons littéraires en particulier. Mais son évocation du bureau d'un quelconque ministre, et des employés de ce bureau, dans la première partie de son récit, m'a paru surtout remarquable. — Les livres pour enfants sont trop rares pour que je ne signale pas le roman que M. Jacques Huriel a écrit à leur intention : *Au pays des moteurs* (Nouvelle Société d'Editions). C'est du Jules Verne féerique, illustré, du reste, d'amusants dessins de M. Henri Monier.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Reprise de *La Belle Aventure*, de MM. de Flers et Caillavet aux Français. — *Terre d'Israël*, 3 actes de MM. Edouard Helsey et Jean Botrot, au Théâtre de l'Avenue. — *Six filles à marier*, 3 actes, 4 tableaux, de M. Jean Guitron, lyrics de M. Jean Pujol, au Théâtre de la Scala. — *Le Rendez-Vous*, 3 actes, de M. Marcel Achard, mise en scène de M. Lugné Poe, au Théâtre de l'Avenue. — *La petite Catherine*, 3 actes et 7 tableaux, de M. Alfred Savoir, au Théâtre Antoine.

La Belle Aventure, qui entre à la Comédie-Française, a été jouée depuis dix-sept ans, au Vaudeville, à la Madeleine, à l'Athénée. C'est trop connu, et d'ailleurs, c'est trop peu substantiel pour appeler des commentaires. L'intérêt principal de cette reprise était de savoir comment seraii tenu le joli rôle de la bonne vieille grand'mère, auquel est resté associé le nom de Mme Daynes-Grassot (1). Les jeunes spectateurs qui n'ont point vu la créatrice (qui, entre autres avantages, avait celui de posséder presque l'âge du rôle : 85 ans) applaudiront avec entrain Mme Bovy, qui a repris le rôle, alors que ni son âge, ni peut-être même sa nature, ne l'y prédestinaient. Elle y a réussi, montrant la grande souplesse de son talent. Daynes-Grassot, avec un art peut-être moins poussé, montrait naturellement plus de bonhomie, d'innocente gaillardise, de douce émotion et, en fin de compte, exerçait plus d'emprise, plus de communicabilité.

Comme je m'y attendais un peu, **Terre d'Israël** m'a peu intéressé. Qu'est-ce qui vaut le mieux pour les juifs : fonder une Palestine nouvelle (se régissant selon les principes communistes), ou rester à Paris, à Vienne ou Berlin, pour y faire du théâtre, de la banque ou de la petite commerce? Je dirai — avec presque tout le monde non juif, je crois — que *je m'en bats l'œil.* Il s'y mêle une intrigue pauvre et invraisemblable. Chez les deux protagonistes il y a un énorme revirement, qui se produit pendant l'entr'acte et demeure inexplicable. Les interprètes méritent mieux que l'épithète de « convenables ». L'ensemble est bon si l'on veut être indulgent.

Je suis allé à la Scala (**Six filles à marier**), dont les gaudrioles m'ont dédommagé un peu de cette maussade soirée. Surtout

(1) Excellemment doublée parfois par Mme Marie-Laure.

j'y ai vu Dranem qui, très en forme, suffit pour — dans le genre — faire partie gagnée. On se laisse aller à son entrain, à sa physionomie joviale (et finaude), à son talent de diseur et aussi de comédien : simple gardien de musée au début, il lui échoit un gros héritage, à charge expresse de marier dans les trois mois une demi-douzaine de girls délurées, filles adoptives de la testatrice. Il y réussit, mais après des péripéties variées.

A côté de l'auteur du livre, il y a un coadjuteur pour les « lyrics ». Je ne comprends pas bien cette division du travail ou de la renommée; et surtout quand j'entends ici chanter : « Pour être heureux — Il faut si peu — Quand on le veut. » Voyons! peut-on supposer que l'auteur principal du livret était assez dénué du don de rimer pour avoir besoin de s'adjoindre un « poète lyrique » de cette force?...

A Edouard VII ainsi qu'au Théâtre Antoine, la Roumanie est à l'honneur; au moins au point de vue de l'interprétation. A ces deux scènes, deux Roumaines sont les étoiles. Ici Mme Cocéa, là Mme Popesco, mènent des grâces, d'ailleurs fort différentes, à la gloire, l'une de M. Marcel Achard, l'autre de M. Alfred Savoir.

La pièce de M. M. Achard s'appelle **Le Rendez-Vous.** Un rendez-vous où, après différentes pièces séduisantes par un certain fond d'ingénue sincérité dans la recherche de l'expression personnelle, sincérité qui contraste tellement avec les artifices des Pagnol et des Passeur, nous attendions M. M. Achard. Où nous l'attendions, mais où il ne s'est pas trouvé. Comme tant d'autres, le voici à la remorque des acteurs. Ce doit être bien triste pour un auteur. Une seule concession dans ce sens, et l'on est pris tout entier. Que d'humiliations est-on dès lors condamné à subir; du moins au cours de ce dur passage où, la notoriété n'étant pas encore suffisamment acquise, l'auteur se soumet par exemple aux volontés, aux caprices d'une femme.

Le Rendez-Vous a été manifestement composé pour Mme Popesco. Et, paraît-il, ce n'a pas été une petite affaire que de la faire jouer. A peine quelques jours avant la répétition générale, on ne parvenait pas à la décider d'apprendre sa partie. Ces dames pour qui l'on confectionne des plats y font

souvent les renchéries. C'est bien naturel. Et particulièrement chez Mme Popesco cela se comprend-il alors que, depuis son arrivée sur les planches à Paris, il y a quelque six ou sept ans, elle eut principalement pour cuisinier M. Louis Verneuil. Fort bien servie jusqu'ici, elle était en droit d'attendre d'un jeune auteur une pareille heureuse sujétion. M. M. Achard s'y est essayé de son mieux, y a réussi, mais pas à faire une bonne pièce. A ce traitement, ses qualités délicates et encore en péril, au lieu de s'assurer en une expression originale adéquate que nous attendons toujours, se sont franchement avilies. Sa pièce est moins que rien. Je ne crois pas que ce qui, en M. Achard, mérite estime et crédit se trouvera en bonne condition de croissance s'il tient désormais, lui aussi, sa plume en subordonné. A moins qu'il ne lui ait été imposé, le choix qu'il a fait de sa première idole est assez malheureux. Mme Elvire Popesco est certes loin d'être une personne sans attraits ni sans talent, mais elle en joue avec une uniformité, une monotonie, où la confiance en elle-même remplace évidemment trop l'intervention, le travail spirituel. Dès son entrée en scène jusqu'à la fin de la représentation, sa manière est toute à l'emporte-pièce, toute animale, toute superficielle, sans le moindre mystère, sans la moindre velléité d'économie, de repos salutaire. En somme, on la verrait en scène cinq minutes — disons galamment un quart d'heure — que ce serait assez. Tenir un plateau toute une soirée simplement avec confiance en soi, assurance à toutes ses reparties, disposition cavalière de ses partenaires au nom de raisonnements et de réflexions les plus puérils, voire les plus nigauds, voilà qui, au spectateur, devient vite fastidieux. Evidemment, il y a le charme particulier de Mme Popesco, son accent national, son allure, son abatage, une certaine beauté de femme agréablement replète, encore jeune et superficiellement vibrante. Mais tout cela, bon un moment, lasse à satiété d'exposition. Il semble que quelques tentatives de réflexion, de la part de Mme Popesco, seraient-elles pour modérer sa fougue (à dire vrai, un peu monotone), la guideraient certainement à nous montrer bientôt des côtés plus touchants de sa nature. Le champagne n'est pas fait que de sa débordante mousse.

Mme Cocéa, l'autre Roumaine, est employée au Théâtre An-

toine, par un Polonais, M. Alfred Savoir, un type qui ne manque pas de couleur. Juif et portant haut cette origine, à la fois réservé et familier, extrêmement sombre de peau et de poil, habillé le jour et le soir au faiseur le plus chic, il a du prince hindou et du marchand de tapis. Là-dessus, l'air assez ingénument inquisiteur d'un qui posséderait un pouvoir secret. Voilà brièvement notre ami. Il va de succès en échecs avec une louable persévérance, une nonchalance tout orientale, en amateur laborieux. Avec plus de ton, moins de laisser-aller vers le pis, on peut rapprocher son travail ordinaire de celui de M. Nozière. M. Nozière a pourtant pour lui qu'il semble avoir conscience de sa misère d'auteur, tandis que M. A. Savoir persiste gratuitement à vouloir se renouveler. Un constant effort vers le mieux, s'il reste sans succès, ne saurait l'emporter sur la médiocrité avouée. Mais, en vérité, dans le monde, M. A. Savoir fait pourtant meilleure figure.

On dit qu'il a du cynisme dans l'observation. C'est possible, mais un cynisme systématique, plat, et qui, allant toujours à l'excès, n'a pas la vivante sève du mordant actif. Aujourd'hui, il a commis une maladresse en choisissant pour sujet cette grande Catherine réfléchie, féroce, luxurieuse, dépositaire à la fois du cynisme le plus effectif, le plus vrai, et de l'esprit le plus ferme, le mieux équilibré. Auprès de cela, tout ce que M. A. Savoir lui prête, on voit trop bien que ce n'est que pacotille, imagination de manant.

A des sujets comme celui-là, il y faudrait un Shakespeare. Avant M. A. Savoir, nous avons eu ici, il est vrai, il n'y a pas très longtemps, MM. Paul Ginisty et Samson, qui s'y sont essayés, au Châtelet, je crois bien; puis d'Angleterre nous est venue *la Grande Catherine* de Bernard Shaw, au Théâtre des Arts, et dont j'ai parlé en son temps. Ce n'était qu'une pochade dont le clou consistait en ce que l'Impératrice (figurée par Mme Paulette Pax) travaillait sadiquement, avec son pied pantouflé, un officier anglais ligoté qui avait négligé ses faveurs.

A Antoine, c'est un spectacle étendu comprenant toute une action et un grand luxe de décors et de beaux costumes d'apparat. Faute de mieux, ça fait toujours plaisir d'assister à tout aménagement impérial. De bazar, il est vrai, et de mau-

vais goût parfait, comme ce lit immense, en sucre et parfaitement ridicule, où Mme Cocéa, dûment mise en chemise par de dansantes soubrettes, grimpe à peu près comme un peintre en bâtiment après un échafaudage pour atteindre un troisième étage.

La pièce s'appelle **La petite Catherine**, non point pour indiquer la transformation que le personnage a subi en passant par les efforts de M. A Savoir, mais parce que l'auteur en a traité seulement — grâce à Dieu — dans la premièr partie de sa vie. A peu près jusqu'à l'assassinat de son mari, au moment qu'il était devenu tzar. Naturellement, on voit ce personnage. Il est interprété par M. Rollan, braillard sans pitié pour sa gorge et pour nos oreilles, pleurnichard enflé et désordonné. On ne reconnaît plus le partenaire excellent de Sergine.

Auprès d'un pareil polichinelle, Mme Cocéa a peu de commodité pour être autre chose que mince et pincée. Il est impossible d'admettre Catherine II sous l'aspect de cette frêle actrice, ni sous son jeu.

Un confident, Lanskoï, interprété par M. René Rocher, le directeur même du Théâtre Antoine, promène sa veulerie au travers de l'amitié qu'il a pour le mari et l'amour qu'il a pour la femme. Est-ce un amant transi, est-ce un pédéraste, ce favori morose et mélancolique?

Une actrice fort intéressante met en pittoresque relief le rôle de la tante régnante dont on attend la mort, et qui meurt. Celle qui par sa présence tient en respect l'archiduc héritier, jusqu'à lui ordonner militairement de coucher enfin avec sa femme. Par un souci bien moderne de mise en scène, on entend, à la cantonade, le mugissement que pousse l'époux en œuvre au plus rude de son effort. C'est là l'esprit de l'auteur.

Mme Marguerite Pierry donne à la vieille femme autocrate, infatigable amoureuse, jouisseuse impénitente, son profil d'oiseau altier, défendant son aire impériale, et fondant avec autorité sur ses proches sujets. Gouvernante ferme, amante sèche et douce jusqu'à son dernier souffle. Un ultime amant, bébé rose attendri, sentimental et pommadé, une toilette d'apparat, de curieux bouffons multicolores et sautillants, mi-hom-

mes, mi-quadrupèdes, font encore ressortir cette vivace, salace, anguleuse et souriante momie.

M. Alcover, en butor de soldat, puis en favori satisfait, vautré dans les coussins, puis disgracié et envoyé aux armées, est surtout gras, trop gras. Son talent s'y perd. Hier solide, établi à la manière de Lucien Guitry, aujourd'hui obèse, qu'il ouvre donc les yeux au miroir et se dispose à conserver mieux le robuste comédien qu'il est. A moins qu'il ne veuille s'essayer aux burlesques. Ce serait dommage.

Dans sa velléité, M. Savoir s'en est tenu à la Catherine traditionnelle qui, je crois bien, n'est que peu ou point différente de la Catherine historique. Par ce temps de paradoxales réhabilitations ou démolitions historiques, je ne sache pas que nul aît encore tenté de réclamer pour Catherine les vertus, l'honnêteté bourgeoises... Mais quelle *superfemme* (omise par Nietzsche, qui n'a vu ou prévu que des surhommes)!

L'innombrable correspondance de Voltaire avec elle se termine, le 6 septembre 1777 (l'écrivain étant près de ses 84 ans et de sa fin), par ces mots :

> La première personne du genre humain, qui s'appelle Catherine II... Je le crie dans mon agonie.

C'est un avis qui peut compter.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

P. Lecomte du Noüy : *Equilibres superficiels des solutions colloïdales; étude de biophysique moléculaire*; Masson. — Fred Vlès : *Précis de Chimie-Physique* à l'usage des étudiants en médecine; préface de G. Weiss; Vigot.

Dans ma dernière chronique, consacrée aux problèmes de la sexualité, j'ai parlé des *Corrélations fonctionnelles.* Mais tandis que la plupart des physiologistes contemporains, poursuivant l'œuvre de l'ancienne école, étudient les fonctions de l'organisme *entier* et les relations existant entre ces fonctions, d'autres se tournent vers l'étude de l'activité des éléments qui constituent l'organisme, c'est-à-dire des cellules. La *physiologie cellulaire* a fait, ces dernières années, de grands progrès. Ceux-ci sont dus surtout à l'application des méthodes de la

physique et de la chimie. « Si certaines cellules, ou certains éléments cellulaires, écrit Lecomte de Noüy, peuvent être considérés comme d'admirables laboratoires microscopiques, où s'élaborent, dans des conditions mystérieuses, des substances complexes, la connaissance complète des mécanismes de ces réactions dépend uniquement de la connaissance des molécules protéiques. »

Les molécules de la matière vivante sont des constructions très compliquées formées d'un grand nombre d'atomes : 32.000 à 130.000 et même 160.000. « Notre cerveau se refuse à concevoir de telles structures, mais il est très probable que les propriétés particulières de la matière vivante sont, en partie du moins, dues à ces dimensions exceptionnelles qui entraînent naturellement une fragilité extrême. » Il se pourrait bien que cette fragilité soit une des conditions mêmes de la vie. On peut concevoir en outre que ces grosses molécules ne soient pas toutes identiques dans l'espace, et qu'elles oscillent autour d'un type moyen. « Les propriétés de certaines solutions de protéines, à un instant déterminé, pourraient se concevoir comme des *propriétés statistiques.* » Et ainsi le rôle des fluctuations pourrait devenir important. L'apparition de la vie ne serait-elle pas due à une « fluctuation d'espèce très rare »?

Les recherches expérimentales de Lecomte du Noüy, très originales et exposées dans un récent livre, **Equilibres superficiels des solutions colloïdales,** portent surtout sur les phénomènes physiques qui accompagnent chez les êtres vivants l'activité chimique des cellules. L'auteur est un technicien remarquable, mais en même temps un biologiste ; l'article qu'il a fait paraître en février dernier dans la *Revue scientifique*, « La Biologie moderne et le Problème de la Vie », est très suggestif.

Lecomte du Noüy attribue une grande importance aux phénomènes d'*orientation des molécules.* La matière vivante est composée en majeure partie de substances qui, en solution, ont tendance à se concentrer à la périphérie du volume qui leur est offert, c'est-à-dire à former une sorte de peau, une cellule. La surface de la cellule pourrait être une sorte de mosaïque de molécules identiquement orientées et serrées les

unes contre les autres; cette couche « monomoléculaire », ou « monocouche », agirait comme un filtre sélecteur, en raison des charges électriques des deux faces : on comprend aisément que les molécules, neutres électriquement, puissent passer à travers, tandis que les ions, négatifs ou positifs, se verront fixés ou repoussés, mais ne passeront pas. La cellule apparaît ainsi comme un condensateur électrique.

Il ne faut pas se dissimuler la complexité des problèmes chimiques et physiques de la vie et la difficulté de leur interprétation absolue. Lecomte du Noüy ajoute encore :

> Plus on se rapprochera des phénomènes microscopiques et plus on se rendra compte que la connaissance de ces problèmes réclame la coopération de toutes les sciences, y compris la mécanique et les mathématiques.

L'auteur termine son livre en citant Claude Bernard.

> Les hypothèses et les théories, même mauvaises, sont utiles pour conduire à des découvertes. Cette remarque est vraie pour toutes les sciences. Les alchimistes ont fondé la chimie en poursuivant des problèmes chimériques et des théories fausses aujourd'hui. Dans les sciences physiques, qui sont plus avancées que la biologie, on pourrait citer encore maintenant des savants qui font de grandes découvertes en s'appuyant sur des théories fausses. Cela paraît être en effet une nécessité de la faiblesse de notre esprit que de ne pouvoir arriver à la vérité qu'en passant par une multitude d'erreurs et d'écueils.

§

La « **Chimie-Physique** » est une science nouvelle, fort utile pour la Biologie. Le professeur Vlès, de Strasbourg, vient de donner un exposé de son état actuel, et son livre est accessible à ceux qui ont des notions scientifiques élémentaires.

Les phénomènes biologiques sont la résultante d'un certain nombre de grandes forces : les *forces osmotiques*, les *forces électriques*, les *forces de surface...* Fred Vlès nous montre d'une façon saisissante le jeu de ces forces au sein des *colloïdes* qui constituent la matière vivante. L'état colloïdal est caractérisé par des particules infiniment petites dispersées dans un liquide.

> L'organisme de l'être supérieur est un mécanisme extrêmement

délicat dons les équilibres, d'une sensibilité exquise, reposent tout entiers sur le jeu d'interactions humorales, hormones, anticorps, qui sont les grands régulateurs de la coordination organique profonde. La contraction cardiaque, les caractères sexuels secondaires, la défense contre les antigènes étrangers, la résistance à telle ou telle infection en fonction de la résistance du terrain, toutes ces fonctions d'une diversité incomparable... reposent entièrement sur des propriétés physico-chimiques du milieu humoral et, dans la majeure partie des cas, sur les particularités de la physico-chimie colloïdale.

Un chapitre fort curieux du livre est consacré à la physico-chimie des Bactéries et des réactions humorales (immunité...)

Fred Vlès a eu ce mérite d'introduire en 1923, pour la première fois dans une Faculté de Médecine, un enseignement développé de chimie-physique biologique.

Le doyen de la Faculté de Strasbourg, le Dr Georges Weiss, dans la préface qu'il a écrite au livre de Vlès, rappelle que les médecins ont été longtemps opposés à l'enseignement dans les écoles de médecine de la physique.

Isidore Strauss, qui venait de succéder à Vulpian dans la chaire de médecine expérimentale, disait au jeune agrégé Georges Weiss : « Mon ami, vous êtes dans une impasse; vous vous fourvoyez dans la Physique dite médicale; où donc cela peut-il vous mener? ...Je ne vois pas quel profit peut en tirer la Physiologie ou la Médecine... » Cette opinion était alors, paraît-il, celle de presque toute la Faculté de Paris. Et déjà pourtant il aurait suffi de compulser la littérature étrangère pour apercevoir « le champ énorme où la Physique trouvait son application dans la Biologie ».

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

J.-L. Duplan : *Sa Majesté la Machine*, Payot. — Paul Achard : *Un œil neuf sur l'Amérique*, Les Lettres françaises, 21, place des Vosges. — Mémento.

Le livre de M. J.-L. Duplan, Sa Majesté la Machine, traite le plus important de tous les problèmes sociaux et moraux d'aujourd'hui. Que faut-il penser du machinisme? La Machine est bien vraiment la reine (d'où le titre du livre) du temps mo-

derne, et l'auteur, dès ses premières lignes, constate que son avènement a déterminé la révolution la plus grandiose de l'histoire de tous les temps. Mais est-ce une révolution heureuse ou désastreuse? Certains, ici, répondent désastreuse. Pour eux, le machinisme n'a fait qu'abêtir et asservir l'ouvrier, il n'a servi qu'aux tyrans du patronat, il a engendré le chômage, accru l'inégalité sociale, diminué le bonheur général; et c'est pour dire que toutes ces critiques étaient injustes que M. J.-L. Duplan a écrit son livre, très court, très clair, très décisif.

La machine, dit-il, a été, au contraire, le grand agent de prospérité matérielle et de pacification sociale. D'une part, elle a immensément accru la production et mis à la portée du plus humble travailleur des jouissances que même les grands seigneurs d'autrefois ignoraient (G. d'Avenel a insisté sur ceci dans tous ses livres d'histoire économique). D'autre part, elle a très grandement élevé le niveau de vie de ce travailleur et lui a donné ce qui lui avait été jusqu'ici refusé, les loisirs; dans les pays où la machine règne, comme aux Etats-Unis, l'ouvrier gagne plus et travaille moins que partout ailleurs. Si les machines s'arrêtaient, l'humanité reviendrait vite au pire état d'autrefois, journées de travail de 10 et 12 heures, salaires très bas, pénurie de tout, donc misère générale. Il faudrait lire ici le livre tout entier de notre auteur, toutes ses démonstrations sont irréfutables : le travail automatique non seulement n'abêtit pas l'ouvrier, mais encore libère son esprit, puisqu'il n'a qu'à surveiller sa machine qui, elle, travaille pour lui et pour tout le monde; les loisirs que la machine lui donne, il peut les employer à se cultiver intégralement, le corps par les sports, l'esprit par les livres ou les arts; le chômage n'est pas le fait de la machine, car il y a toujours place pour un autre travail, alors qu'il est souvent le fait de ceux qui s'opposent à la machine et la détruisent sous prétexte de défendre le sort de l'ouvrier; la machine non seulement n'asservit pas le prolétariat au patronat, mais encore elle élève l'ouvrier au niveau du patron; dans les pays où elle règne, on ne distingue pas l'un de l'autre; elle engendre non seulement la prospérité, mais la concorde, la synergie, elle produit donc le bonheur général.

C'est d'ailleurs pour cela que le socialisme, qui est le grand ennemi de la Civilisation et du Bien-Etre humain, a toujours été au fond hostile à la machine; un pays où il règne, comme la Russie, fait ici la contre-épreuve des Etats-Unis : longues journées de travail, salaires de misère et appauvrissement universel. Si jamais le marxisme l'emportait dans le monde comme il l'a fait en pays soviétique, on verrait peu à peu se ralentir et s'arrêter les machines modernes et le monde revenir au matériel primitif, l'araire des Arabes, le métier à tisser des vieux Egyptiens, le pilon des nègres...

Mais comme il n'y a rien d'absolu ici-bas, on peut accorder aux gens qui ne sont pas très enthousiastes de notre temps, que le machinisme a ses inconvénients, à côté de ses immenses avantages. M. Duplan en indique un : l'écrasant travail du patron; ces loisirs que la machine apporte à l'employé, elle les refuse impitoyablement à son employeur, et dans une société où l'élite ne serait composée que de patrons, on pourrait se demander ce qu'il adviendrait de tous les trésors que seules peuvent cultiver les classes à loisirs. L'inconvénient n'est pas irrémédiable d'ailleurs, puisque, alors, ce sont les employés à loisirs (parmi lesquels les fonctionnaires) qui vaqueront à cette culture; donc le résultat ne sera pas très différent de ce qui se passe aujourd'hui.

Avec grande bonne foi, M. Duplan a demandé une préface pour son livre à M. Louis Rougier, dont il ne pouvait pas ignorer le peu de goût pour l'américanisme, et celui-ci a très consciencieusement plaidé sa cause. La grande objection que fait le préfacier à l'auteur, c'est que le monde moderne, en dépit de sa richesse, se trouve incapable de financer les œuvres littéraires et artistiques que des sociétés infiniment plus pauvres, mais moins assujetties à la matière, trouvaient moyen de créer. Soit, mais l'élite intellectuelle se reformera très vite avec les fils de ces patrons surchargés de besogne, qui vivront alors de leurs rentes ou se feront fonctionnaires. C'est ce qui se passait naguère, et c'est même ce qui s'est toujours passé, car cette noblesse d'ancien régime si délicate, si délivrée de tous soucis matériels, venait d'une élite laborieuse assez rapprochée, le père faisait fortune dans le négoce, le fils achetait une charge quelconque, savonnette

à vilain, et le petit-fils se pavanait sous un titre de comte ou de marquis; titre en moins, c'est ce qui se passe aujourd'hui.

Sans doute la petite bourgeoisie n'est pas toujours heureuse de ce changement, et M. Rougier cite avec raison la disparition, si pénible pour elle, des domestiques. Il parle encore de l'étroitesse des appartements d'aujourd'hui à confort moderne, et de la manie de consommer à outrance, et de l'uniformité fastidieuse de la vie américaine, etc. Et tout cela peut, en effet, légitimer des critiques, mais quoi! la perfection n'est pas de ce monde! et l'important, c'est que la somme des bienfaits l'emporte sur celle des méfaits. Or, tout pesé, tel est bien le cas du machinisme; comme le dit avec infiniment de raison M. Rougier, tout ici-bas est question d'optimisme, donc de tempérament. Le Yankee est optimiste : *keep smiling!* ayez le sourire! et ainsi il résoudra toutes les difficultés, toutes les ruptures d'équilibre, pour employer une expression de Tarde. Soyons comme lui, ayons confiance et bonne volonté, au lieu de grogner comme nos stupides socialistes, et nous finirons par aménager très suffisamment notre état social. C'est M. Duplan qui a raison, son préfacier, après force hésitations, finit par le reconnaître.

Après avoir lu M. Duplan, on pourra lire M. Paul Achard, et on trouvera, dans son livre **Un œil neuf sur l'Amérique**, en sus des impressions personnelles, elles aussi intéressantes, des détails précis, des chiffres même, ce qui n'est pas à dédaigner. Voici le budget d'un Yankee moyen. Gains : 50 dollars par semaine, 2600 par an (il faut multiplier le dollar par 25 pour avoir une équivalence, très théorique, en francs-papier). Dépenses : Alimentation, 800. Logement, 650. Vêtement, 200. Assurances, 150. Menus plaisirs, 800. Assurément, un budget moyen français serait tout différent et les frais de nourriture y entreraient non pas pour un tiers, mais au moins pour moitié, peut-être pour les deux tiers, ce qui réduirait d'autant les autres postes. L'Américain semble donc vivre d'une façon beaucoup plus confortable que le Français. Quant à savoir s'il vit d'une façon moins intelligente, ce serait à examiner de près. Tous les Américains ne sont pas des marchands de lard salé. Il y a parmi eux beaucoup d'écrivains, d'artistes et de savants, et je suis per-

suadé qu'on trouverait là-bas, comme chez nous, force amateurs de conversations littéraires et philosophiques, mais peut-être y a-t-il beaucoup moins que chez nous de poivrots, de ronchonnots et de bousingots. Le pays qui affiche partout cet avis : « Le client a toujours raison » (*The customer is always right*) ne peut qu'être au moins aussi agréable à habiter que le pays qui pose en principe préalable que le passant a toujours tort.

Mémento. — Christian Cornelissen : *Traité général de science économique. Tome IV. Théorie de la rente foncière et des prix des terres*, Marcel Giard. J'ai déjà eu l'occasion, à propos des 3 premiers volumes de ce traité, de dire ici même (Mercure, 15 juillet 1927, page 418) que l'auteur, étant socialiste, n'avait aucune valeur scientifique aux yeux des économistes. Et l'auteur avait protesté par une longue lettre (idem, 15 août 1927, p. 180) dans laquelle notant ma remarque : « La valeur n'est pas le résultat du travail puisqu'il y a tant de travaux sans valeur », il s'en était moqué en me rétorquant : « C'est comme si l'on disait : Un menuisier n'est pas un homme puisqu'il y a tant d'hommes qui ne sont pas menuisiers ! » Cette stupéfiante façon de raisonner me convainc que cet auteur et moi nous n'avons pas le crâne fait de même ! Je me borne donc à signaler son livre, en lui concédant que sa théorie de l'immoralité de la propriété foncière sera tout à fait dans le goût socialiste communiste, mais en maintenant qu'elle ne poura être admise ni par les économistes ni par les sociologues. — Sammy Beracha : *Rationalisation et révolution*, Librairie Georges Valois. Encore du socialisme communiste. L'auteur oppose à la conception capitaliste de la rationalisation qui ne vise qu'à faciliter et accroître la production, une conception dite intégrale qui substituera à notre économie anarchique une économie absolument cohérente. Et il est certain qu'il n'y a rien de plus cohérent et de plus embrigadé que le communisme, et certain aussi qu'avec le communisme, il n'y aura jamais de crise de surproduction. Tout le monde peut le voir en Russie ! Et on n'y peut même pas parler de *crise* de sous-consommation, puisque c'est l'état normal. — Dr. G. Saint-Paul (Espé de Metz) : *Thèmes psychologiques. Utilisons les assassins*, Vigot. L'auteur, psychiatre connu et médecin militaire très estimé, traite d'une plume agile et spirituelle, mais qu'on voudrait parfois plus grave, plus précise, plusieurs problèmes de responsabilité pénale. Son livre devrait être lu par tous les juges et par tous les experts. — Jean Desthieux : *Si nous faisions la République?* Office bibliographique, 35, rue Bonaparte. Encore

des réflexions écrites d'une plume également spirituelle et agile. Beaucoup d'idées. Je n'en cueille qu'une : « Il faudrait fixer aux syndicats un statut. » Ah ! oui. Et savoir ce que valent les élections qui s'y font. J'ai idée que ceux qui parlent au nom de ces syndicats n'ont presque jamais le droit de les représenter. — Marcel Péguy : *La Rupture de Charles Péguy et de Georges Sorel, d'après des documents inédits,* Cahiers de la Quinzaine. Cette rupture était fatale. Il n'y avait rien de commun, au fond, entre Charles Péguy, très belle âme en dépit de ses bizarreries, et Georges Sorel, âme de haine et d'envie, donc carrément odieuse, en dépit de vues parfois intelligentes. La brochure de M. Marcel Péguy est du plus haut intérêt psychologique. — Albert Autin, inspecteur d'Académie : *Laïcité et liberté de conscience,* Alcan. L'auteur distingue soigneusement le laïcisme, doctrine d'intolérance combative, de la laïcité, simple qualité de ce qui est laïc et il développe cette idée que la laïcisation n'est qu'une marche vers la liberté de conscience. Soit ! Mais cette idée est-elle bien celle de tous ceux qui brandissent ce mot laïcisation? De toutes les libertés, la liberté religieuse est celle qui est la moins bien vue, et on en trouve une trace curieuse dans l'article 10 de la Déclaration des droits de l'homme : « Nul ne peut être inquiété pour des opinions *même* religieuses... » N'importe, que M. Albert Autin reçoive les félicitations de tous les libéraux !

HENRI MAZEL.

VOYAGES

Maurice Parijanine : *Le « Krassine » au secours de l'« Italia »*, Edition Rieder. — Lars Larsen : *Aux prises avec le Spitzberg*, G. Crès.

Les voyages dans les régions polaires se font assez rares à notre époque, après une longue période d'enthousiasme et d'engouement. Aussi a-t-on vu paraître avec plaisir les deux relations dont nous allons parler : **Le « Krassine » au secours de l'« Italia »**, et **Aux prises avec le Spitzberg**, qui sont d'ailleurs presque des romans d'aventure.

Le dirigeable *Italia* était parti de Ny Aalesund le 23 mai 1928, pour gagner le pôle Nord, et le lendemain il laissait tomber le drapeau et la croix, emblèmes de son pays, sur l'endroit précité ; le 25, l'*Italia* désemparé s'abattait sur la banquise.

Différentes expéditions furent organisées pour retrouver les naufragés, et c'est à ce propos que le *Krassine,* navire-

brise-glace, fut envoyé, par le gouvernement russe, dans les régions polaires.

Le *Krassine* avait pour mission d'explorer le nord et le nord-est du Spitzberg pour retrouver les Italiens, et se mit en route le 15 juin.

Le volume donne de nombreux détails sur le personnel et l'organisation de l'expédition. Le 1er juillet, il se trouva sérieusement en difficulté avec la banquise, et, le 6, était bloqué par les glaces.

Diverses explorations furent effectuées par un avion qu'avait emporté le navire et qui découvrit sur un glaçon deux des membres de l'équipage du dirigeable. Ces deux hommes furent recueillis par le *Krassine*. Bientôt, le *Krassine* découvrit un deuxième groupe de cinq hommes faisant des signes du haut d'un rocher. C'était le reste de l'équipage, moins le chef, le général Nobile, qui avait été déjà recueilli par un des nombreux avions envoyés de différents côtés au secours de la petite troupe, deux autres de ses membres étant morts.

Comme le *Krassine* revenait vers la Russie, il put contribuer au sauvetage du *Monte-Cervantes*, chargé de touristes, qui s'était échoué au-dessus du cap Starostine.

Le récit de M. Maurice Parijanine est assez touffu, mais d'une lecture quand même agréable; nous avons passé divers détails, entre autres une accusation assez hasardeuse d'assassinat sur un des membres de la troupe.

Ce récit est en somme une curiosité et qui peut être rangée parmi les très nombreuses publications qui ont trait aux régions polaires.

Un autre récit de M. Lars Larsen, **Aux prises avec le Spitzberg**, nous conduit dans les mêmes régions arctiques.

On est avec l'*Espoir*, petit navire de Tromsoë, parti pour la chasse et la pêche et qui se trouvait proche du Spitzberg. L'*Espoir* envoya sa chaloupe, montée par quatre hommes, pour reconnaître la terre; la glace lui barra bientôt le chemin du retour et, l'embarcation hissée sur le sol, l'équipage essaya d'atteindre une cabane russe à Mossel-Bay, mais distante, nous dit-on, de 230 kilomètres. Il y arriva après diverses péripéties et trouva des provisions qui lui permirent de subsister.

Sur le bateau venu de Norvège et où il ne restait que quatre hommes, on avait décidé de pousser vers le Nord, dans l'espoir de retrouver les compagnons perdus, car c'était avec un équipage aussi réduit qu'on avait tenté l'aventure. Après diverses recherches inutiles, le navire se résigna à regagner la Norvège et Tromsoë, où le retour des matelots était impatiemment attendu.

Pendant ce temps, des quatre hommes qui avaient gagné la terre, l'un mourut; un autre, atteint du scorbut, put être secouru à temps, et au printemps le trio se mit en route pour essayer de regagner les terres habitées. Après une très longue marche, ils rencontrèrent une deuxième cabane, mais un spectacle horrifiant les attendait : un homme mort était assis à l'entrée de la bicoque, terrassé, comme il dépeçait un ours; cinq autres à l'intérieur, des cadavres également, étaient étendus dans des couchettes; nous passons sur les détails de cette horrible rencontre. Des aliments se trouvaient heureusement dans la maison, et le trio, après les avoir utilisés, se remit bientôt en route; il gagna une troisième habitation, Danskegat, qui était l'œuvre d'un Anglais.

A Tromsoë, un procès avait été instruit contre le capitaine de l'*Espoir,* qu'on accusait d'avoir abandonné ses hommes.

Après d'assez curieux débat, le capitaine se vit condamné à une amende de 20 Kroner, « mais il se redressa furieux, fit le tour de la table et administra à l'adjoint du commissaire civil un coup de poing formidable qui l'envoya par terre ».

L'Espoir reprit la mer dès le printemps revenu et eut la chance de retrouver les trois naufragés vivants, qui avaient réussi à atteindre Danskegat. Avant de revenir en Norvège, l'équipage alla rendre les derniers devoirs aux six hommes morts rencontrés dans la cabane précédente, et sur lesquels le volume ne donne guère d'autres détails; la chasse et la pêche avaient fourni une assez abondante récolte, sur quoi nous n'insisterons pas davantage, mais il y a surtout dans le volume d'intéressantes indications sur la population et la vie à Tromsoë, détails qui contribuent en somme à en faire une intéressante lecture.

CHARLES MERKI.

GRAPHOLOGIE

J. Crépieux-Jamin : *A. B. C. de la Graphologie*. 2 vol. in-8 de 360 p., 649 fig.; Alcan, éditeur, 65 fr. — *Les Actes du Congrès international de Graphologie*. 1 vol. in-8°, 300 p.; Alcan, éditeur, 30 fr. — La Graphologie à l'étranger.

Voici un nouvel ouvrage de M. Crépieux-Jamin. C'est toujours un événement dans le monde des graphologues. Ces deux gros volumes s'intitulent **A.B.C. de la Graphologie**. L'un d'eux contient le texte et l'autre les documents. Cette disposition présente un avantage pour la lecture : on a toujours sous les yeux l'exemple auquel le texte se rapporte. Le tome II comporte donc 649 spécimens d'écriture ayant chacun une « définition », c'est-à-dire la désignation de ses caractéristiques graphiques à l'aide des qualificatifs représentant les « dominantes » de l'écriture. Ceux qui voudront s'entraîner à « définir » des graphismes trouveront donc là un grand nombre d'exemples émanant de scripteurs de tout âge, de toute valeur intellectuelle ou morale. Est-ce un *A.B.C.*, c'est-à-dire un ouvrage élémentaire destiné aux débutants et qui les initie à la graphologie? Nous ne le croyons pas. C'est bien plutôt un savant lexique des termes graphologiques avec de copieux commentaires, riches en observations pénétrantes, « fruit d'une expérience de quarante années », nous dit l'auteur dans son *Introduction*.

Les graphologues expérimentés y trouveront de précieuses indications et un sujet de méditations très fécond. Mais ceux qui s'imagineraient qu'ils peuvent apprendre la graphologie à l'aide de ces ouvrages seront déçus, à moins qu'ils ne soient préparés par une haute culture intellectuelle et psychologique. Et, même dans ces conditions, ils éprouveront de sérieuses difficultés à suivre l'auteur dans ses descriptions commentées de cent soixante-quinze (175) Espèces graphiques. Et cette liste importante n'est nullement considérée comme définitive:

> Actuellement cent soixante-quinze espèces sont déterminées; ce nombre n'est pas limitatif et sera certainement accru à mesure que la graphologie se développera (p. 16).

Les « Espèces graphiques » sont des mouvements scripturaux groupés selon leurs particularités et dénommées à l'aide

d'un adjectif : Ecriture *grande, montante, simple, simplifiée,* etc... La plupart de ces Espèces graphiques comportent en outre des *Synonymes,* qui sont indiqués pour chacune d'elles, ainsi que l'*Antonyme* ou espèce opposée. Exemple : « Ecriture Désordonnée. *Synonymes* : confuse, déréglée, désorganisée. *Antonymes* : harmonieuse, bien agencée, claire, régulière. » (P. 143).

L'auteur a suivi l'ordre alphabétique « pour la commodité des recherches » nous dit-il (p. 46). Cependant, il a été étudié, avant toutes les autres, plusieurs Espèces graphiques, auxquelles il attache une importance décisive. Il nous en donne la raison dans un chapitre : *Un mot sur l'interprétation des signes :*

Apprendre la graphologie, c'est se familiariser avec les causes des variétés de l'écriture et leur significations; la savoir, c'est l'envisager continuellement à travers ses conceptions synthétiques, dans sa substance profonde, sous la protection des grandes idées que réalisent la multitude de ses petites manifestations : l'inorganisation des tracés ou leur heureuse combinaison, l'harmonie ou l'inharmonie, la grossièreté ou la distinction, l'ordre ou le désordre, l'exagération ou la mesure, la clarté ou la confusion, la simplicité ou la complication, la mollesse ou la fermeté, la lenteur ou la vitesse, la continuité ou la discontinuité, l'inégalité ou la monotonie, l'inhibition ou la dynamogénie. Si ce n'est pas tout, l'essentiel est là.

Les deux premières de ces synthèses méritent particulièrement de retenir l'attention du lecteur, parce qu'elles ont, plus que les autres, le privilège d'orienter nos appréciations (p. 45).

L'auteur définit donc avant tout les Espèces graphiques : *Inorganisée, organisée, combinée, désorganisée, harmonieuse* et *inharmonieuse.*

C'est une idée nouvelle par rapport aux ouvrages précédents de M. Crépieux-Jamin. Reprenant le terme d'écriture *Combinée,* employé avant lui par M. Manzagol en 1913 dans ses *Eléments de graphologie à l'usage des Educateurs,* M. Crépieux-Jamin lui a donné une importance primordiale. Ses développements sont ingénieux et suggestifs et le graphologue y trouvera de précieux enseignements. Il en est de même pour les espèces,*Inorganisée, Organisée, Désorganisée.*

Cette idée de « synthèse d'orientation », déjà exposée précédemment par l'auteur, trouve ici une heureuse application.

On lira en tête du livre un *Exposé de la Méthode* qui comporte 73 pages (et non pas 96, comme pourrait le faire croire le titre répété par erreur en haut de page, pendant 23 pages de trop).

Tel est, succinctement résumé, le caractère de ce nouvel ouvrage de M. Crépieux-Jamin. Il a été établi avec un grand soin, ce qui n'a pas empêché quelques erreurs et omissions de s'y glisser, — par exemple, p. 89, on lit *Lafontaine* au lieu de *La Fontaine;* p. 51, *fig. 18* au lieu de *fig.* 17, etc.

La définition de l'écriture *contenue* a été oubliée, bien que cette espèce graphique soit constamment utilisée par l'auteur dans ses déterminations. On peut prendre au hasard : fig. 39, p. 22, on lit dans la définition de l'écriture du prince Hardenberg : « contenue et retenue »; fig. 121 : « très sobre et contenue ». L'écriture contenue diffère donc, dans l'idée de l'auteur, des écritures *sobre* et *retenue*. Il a oublié de nous donner ses caractéristiques. On peut en dire autant des espèces *correcte, incorrecte, courante.* D'ailleurs, on ne manque pas de demeurer perplexe devant certaines de ces définitions.

Pour la même écriture, celle du colonel Denfert-Rochereau, on lit une définition p. 99, et une autre p. 253. La définition de la p. 91, se rapportant à l'auteur d'un poème dédié à M. Crépieux-Jamin, étonne par son commentaire et l'appréciation qu'il porte sur ce poète. S'il l'appelle « grand », comment qualifiera-t-il Ronsard, Villon, Racine, Baudelaire, Verlaine? Et l'on s'inquiète à l'idée que son amitié peut influencer ses jugements graphologiques. Mais il y a quelque chose de plus troublant, c'est le conseil que M .Crépieux-Jamin donne pour reconnaître un bon graphologue :

Avec des connaissances graphologiques rudimentaires, un homme judicieux peut très bien contrôler une définition, qu'il ne saurait cependant établir; partant de là, que ceux qui font usage de la graphologie exigent toujours des graphologues une définition de l'écriture commentée. Si le graphologue émet des appréciations dont la fausseté saute aux yeux, s'il néglige des mouvements es-

sentiels, ou s'embarrasse d'observations puériles, il montrera son vrai visage : celui d'un ignorant.

D'abord, « ceux qui font usage de la graphologie » ne sont pas toujours « des esprits judicieux » ayant « des connaissances graphologiques rudimentaires. Ensuite, ce conseil est inapplicable. Supposons qu'on définisse une écriture à l'aide des termes suivants : *plate, blanche, horizontale, verticale, bâtonnée, prolongée, fragmentée, crénelée. maigre,* qui peuvent se rencontrer dans un même graphisme, peut-on croire que le lecteur, même « judicieux », pourra « avec des connaissances graphologiques rudimentaires » apprécier si une telle définition correspond bien aux documents qu'il a soumis au graphologue?

Il faudrait en outre qu'il jugeât si l'ordre d'intensité de ces dominantes est correct. Or, les définitions de M. Crépieux-Jamin lui-même, dans son *ABC,* laissent perplexe. On se demande pourquoi les espèces *très* intenses ne sont pas toujours mentionnées les premières puisque, dans l'exposé de la méthode, l'auteur recommande de classer avant tout les espèces par ordre d'intensité. On lit au-dessous de la fig. 40 : « *Jean Claude* : Ecriture combinée, en relief, nourrie, *très* ferme, nuancée, sobre, simple, simplifiée, liée, claire, rapide, résolue, semi-anguleuse, assez grande et inégale. » Pourquoi l'écriture *très ferme* vient-elle en quatrième lieu?

Cette définition comporte *seize* dominantes! Dans ses livres précédents, M. Crépieux-Jamin estimait qu'une écriture était « riche » quand elle contenait *six* dominantes. Actuellement, il accumule les adjectifs et augmente le nombre des espèces. Est-ce un perfectionnement? En tout cas, ce n'est pas une simplification comme on est en droit d'en chercher dans un *A.B.C.*

En présence de ce long catalogue de 175 espèces graphiques, sans compter les synonymes, on pense au *Chef-d'œuvre inconnu,* et on se demande si, en ajoutant sans cesse des détails à son œuvre antérieure, le maître ne l'a pas défigurée. Si l'on ne va pas jusque-là, on peut se rappeler ce qui est arrivé à l'architecture gothique, quand elle a cessé de respecter la belle et simple ordonnance du XIIIe siècle, qu'elle a surchargé

ses édifices et abouti au gothique flamboyant. S'il y a des écueils difficiles à éviter pour les élèves, il y en a au moins un pour les maîtres : c'est la virtuosité qui tue l'art, et il se pourrait bien que M. Crépieux-Jamin n'ait pas réussi à s'en détourner.

Les Actes du Congrès international de Graphologie, viennent d'être publiés par les soins de la *Société de graphologie* et sont en vente à la librairie Alcan. On y trouvera les intéressantes communications faites par 21 rapporteurs français et étrangers sur diverses questions de graphologie et le discours prononcé à la séance d'ouverture par M. Pierre Janet, président. C'est un recueil d'études très variées, de discussions vivantes, qui sera très recherché par les curieux de graphologie et qu'il faut se procurer avant que l'édition ne soit épuisée.

Des Sociétés de Graphologie se fondent à l'étranger, notamment en Hollande et en Allemagne, où elles prospèrent et attirent l'attention d'un public averti. On peut maintenant considérer l'ère du scepticisme comme close : on a fini par comprendre que la graphologie est une méthode d'investigation graphologique féconde et précieuse. Le *Mercure de France* a été l'un des premiers grands périodiques à l'accueillir et il est pour beaucoup dans ses succès actuels.

ÉDOUARD DE ROUGEMONT.

LES REVUES

Contacts : l'Italie fasciste vue par un Français que n'a pas reçu M. Mussolini, qui était « curieux de la grandeur » du Duce et rapporte l'incommodité de vivre sous le signe du faisceau. — *Les Amitiés :* vers de M. Marcel Ormoy glorifié par ses confrères en poésie. — *Etudes* : désintéressement de Prosper Mérimée. — *Revue hebdomadaire :* la petite tenue de Guillaume II et ses confidences à n'importe qui. — Mémento.

M. René Béhaine vient de donner à **Contacts** (août-septembre) des « Réflexions sur l'Italie fasciste » tout à fait propres à guérir les Français trop facilement enclins à une imitation de l'étranger, d'envier un dictateur et les moyens du Fascio, pour guérir notre pays des maux qu'il doit à la guerre.

L'Italie est un immense jardin où tout a un tuteur.

Voilà, résumée d'une phrase, l'impression de M. Béhaine.

On la peut compléter en disant que les meilleurs Italiens, debout par leurs propres forces morales et physiques, attendent en exil la fin de la crise d'aliénation nationale qui a remis leur pays, de son roi au plus modeste des artisans, à la discrétion du Duce. Si M. Béhaine n'exprime pas cette réserve, il affirme quelque part, et nous nous en voudrions de ne pas le citer :

La guerre n'a jamais été une expression de la patrie.

...la guerre est une maladie collective, d'ordre sexuel, qu'on peut comparer aux grandes épidémies, et qui a cette particularité de rassembler pour un temps limité les individus en une force collective où chacun s'anéantit.

La disparition de M. Mussolini, s'il n'est pas remplacé, inspire à M. Béhaine la crainte de « quelque aventure basse et sanglante » où l'Italie serait poussée. Le Duce n'a pas reçu notre voyageur, qui le déplore en ces termes, tout à fait d'un compliment à quelque grand prince du temps des perruques :

Partout j'ai vu son image, mais le coin qui frappe à une seule et même effigie les médailles innombrables et pareilles me restera inconnu. Le Duce, à présent, reçoit très difficilement, paraît-il, déçu par trop de curiosités malveillantes ou frivoles. Je le regrette pour l'image que je m'en faisais. Il m'aura apporté la preuve qu'il paraît ne pas établir de différence entre l'homme curieux par profession et celui qui n'est curieux que de la grandeur.

Dans l'adorable cimetière de Pise — l'un des coins du monde où l'on prend le moins amèrement mesure de la vanité de nos misérables agitations — M. Béhaine a senti chez un jeune étudiant l'« admiration », l'« amour satanique de la guerre pour la guerre ». Cependant, à ce cas, l'écrivain oppose une généralité. La jeune Italie, pareille à « une jeune Romaine » dont il a entendu le « rire éclatant et superbe », est « toute à la vie qui l'entraîne » et « va vers un but qu'elle ignore ». Et quel individu, quelle nation, savent aujourd'hui, ô Janus *bifrons!* à quel but ils toucheront?

Stendhal pâlirait d'apprendre que, dans cette Italie chère à sa sensibilité, le peuple « ne demande plus à la femme que d'avoir beaucoup d'enfants ». Et il exercerait sa lumineuse in-

telligence à la critique de l'historiette que voici, contée avec grâce par M. René Béhaine :

A Rome, une dame française de ma connaissance était allée, un soir, jouer au bridge chez des amis. Son mari n'ayant pu l'accompagner, elle avait prié un des joueurs de la reconduire chez elle. Il était minuit passé. Tout à coup, le couple est accosté par un milicien :

— Voulez-vous me montrer vos papiers d'identité?

La dame, pas plus que son compagnon, n'ayant les pièces exigées, il fallut suivre le milicien au premier poste de police. Là, interrogatoire : noms, prénoms, domiciles. Mais voici que, comparant les réponses, le chef de poste constate que la dame et son compagnon ne portent pas le même nom.

— Mais alors, madame, vous n'êtes pas la femme de Monsieur... Comment se fait-il que vous soyez dans la rue à une heure du matin avec un monsieur qui n'est pas votre mari?

Ainsi pourchassée avec une vertueuse indignation par la vertu fasciste, il semble que l'espèce des amoureux tende à disparaître, ou du moins ils cachent bien leur jeu. Le seul endroit où il serait possible à deux personnes d'un sexe différent de prendre un peu tendrement congé l'une de l'autre, et cela sans voir surgir aussitôt (tel Méphisto : la plume au chapeau et l'épée au côté!) un milicien fasciste, serait à la rigueur une gare de chemin de fer. Mais cependant, je ne conseillerai à personne de prolonger les adieux.

Oserai-je cependant révéler que j'aperçus un soir, dans l'ombre propice du jardin bordant la Roche Tarpéienne, quatre couples, hélas! qui ressemblaient à des couples d'amoureux! A mon approche, ils s'écartèrent prudemment, et l'un des coupables, quand je passai, parut fort occupé à faire s'envoler, d'une succession de chiquenaudes utilitaires, quelques grains de poussière que ses yeux exercés avaient su distinguer, malgré l'épaisseur de l'ombre, sur l'épaule de sa compagne.

§

Une des modes heureuses de ce temps, c'est l'hommage que les poètes se rendent entre eux, sans distinction d'« école », sauf pour certain groupe pétaradant où l'on ne semble s'assembler que pour prendre ensuite le plaisir des exclusions.

Le n° d'août-septembre de **Les Amitiés** est en l'honneur de M. Marcel Ormoy. De MM. André Fontainas et Léon Vérane à leurs cadets les plus jeunes, en passant par M. Vincent Mu

selli, nombreux sont les admirateurs de M. Ormoy, qui le mérite absolument. S'il n'avait écrit les poèmes de *La Flamme et le Secret* et leurs devanciers, il justifierait cette haute estime de ses pairs par les pièces inédites que la revue imprime après les louanges en prose et en vers par elle recueillies.

Si l'amour t'a blessé, n'accuse pas l'amour;
Si la vie est cruelle, aime encore la vie.
Oppose à ta douleur une âme inasservie,
Car l'unique repos est dans le noir séjour.

Lorsque viendra la fin de l'humaine aventure,
Même les pleurs alors ne te seront de rien.
Accepte, cependant, les coups de ton destin,
Et guette au fond du ciel une étoile future.

Voilà de nobles vers, sûrement: humains, médités, construits et harmonieux. Ils tiennent par filiation aux maîtres qui, peu nombreux par siècle, préparent l'esprit moderne à faire entendre des chants nouveaux. La maîtrise d'un Chénier n'est étrangère à celle de Jean Moréas, ni à celle de M. Henri de Régnier. M. Marcel Ormoy est un inspiré de bonne souche.

J'aurai porté si haut le goût de la beauté,
J'aurai tant poursuivi sur la face des choses
Le multiple reflet de tes métamorphoses,
Amour, prince cruel d'un royaume enchanté;

J'aurai jusqu'à la mort tant adoré la vie,
Payant d'un jeune espoir le prix de chaque adieu
Et dans la cendre encor trouvant l'éclat du feu,
O larme vainement à l'étoile ravie!

J'aurai d'un tel désir appelé le bonheur
Et de sa claire absence orné les mornes grèves;
J'aurai, vainqueur de l'ombre et prisonnier des rêves,
Consumé si longtemps une secrète ardeur;

J'aurai d'un vol si prompt surmonté la défaite
Où faillit tant de fois s'abîmer l'avenir,
Que même le tombeau ne saura retenir
L'essor désespéré d'une âme insatisfaite.

On ne saurait, si l'on écrit de M. Marcel Ormoy, oublier que

le combattant qu'il a été est l'auteur d'un des plus beaux poèmes que l'exécrable catastrophe a inspirés :

Nous avons risqué notre vie
Et nous n'aimons plus le danger.
Tout bonheur nous est étranger
Qui tient trop notre âme asservie.

Nous n'attendons que le repos,
Pas même ta pourpre, victoire,
Pas même ton sourire, gloire.
O victoire, ô gloire, vieux mots!

Et nous voici tristes ni gais,
Avec un cœur qui ne bat guère.
Seigneur, nous avons fait la guerre
Et nous sommes bien fatigués.

§

Etudes (20 septembre) contient un choix d'inédits de Mérimée : des lettres à un archéologue d'Arles, M. Clair, publiées par M. Louis Boutreleau.

Celle-ci est charmante, où Mérimée semble vouloir qu'on l'excuse des cadeaux qu'en 1857 lui faisait l'empire :

Je connais l'Impératrice depuis vingt-cinq ans. Sa mère a été pour moi toujours la meilleure amie que j'aie au monde. Il y a quelques mois, Sa Majesté me fit venir et m'offrit la place de directeur des archives. Je lui répondis que, s'il était content de mes services, je le suppliais de me laisser dans mon petit poste, et que je ne me sentais ni le talent ni le goût nécessaires pour bien remplir la place qu'il m'offrait. Je ne pense pas que mon refus ait été pris en mauvaise part, et l'Empereur me parut en comprendre la véritable cause. L'Impératrice me gronda de n'avoir pas accepté, et comme je lui disais ma véritable raison, qui est la paresse, elle me dit : « Eh bien! nous vous mettrons au Sénat, où il n'y a rien à faire, et si vous n'acceptez pas, c'est que vous êtes notre ennemi. » Voilà comme j'ai été fait sénateur. Le ministre d'Etat m'a prié de conserver ma place à son ministère et j'y ai consenti en stipulant que je la remplirais *gratis*. Mais je ne sais trop combien durera cet arrangement-là.

§

Les mémoires du prince de Bülow fourmillent de traits qui

éclairent d'un jour cru la figure de Guillaume II. Les souvenirs du chancelier sur son empereur, parus dans **La Revue hebdomadaire** (17 septembre), vantent le charme personnel, la cordialité du souverain et en démontrent la médiocre intelligence desservie par une vanité incommensurable.

Que penser, en effet, de ce monarque refusant d'assister à l'inauguration du monument de Bismarck, qui cède aux pressions de ses conseillers, mais les avertit : « Puisque vous le voulez à tout prix, je viendrai, mais en petite tenue » ?

Bülow observe qu'une supériorité de la cour prussienne sur la française, avant 1870, était la discrétion de règle à Potsdam et Berlin, tandis que les Tuileries, Biarritz, Compiègne bourdonnaient du caquet mené autour de l'Impératrice, où se divulgaient projets ou opinions qu'on eût mieux fait de taire. Cela noté, c'est une préface piquante à l'anecdote ci-après :

Le pilote de Bari. — Le conseiller de cabinet de l'Impératrice, mon vieil ami von der Knesebeck, me conta un jour le petit épisode suivant : Au printemps de 1908 ou 1909, l'Empereur, avec un plaisir toujours nouveau, s'en allait vers l'Achilleion, ce beau château qu'il aimait tant. Le *Hohenzollern* le transportait de Bari à Corfou ; durant le trajet, Knesebeck s'était assis depuis un quart d'heure dans une des petites cabines ouvertes du pont supérieur, où on est à peu près invisible, quand l'Empereur surgit soudain et se mit à faire les cent pas avec une autre personne. Knesebeck ne voulut pas se montrer et barrer le chemin à l'Empereur, de peur de le fâcher, ce qui se produisait fréquemment. Il resta donc dans son coin et fut l'auditeur involontaire d'une conversation faite à haute voix. Alternativement, Guillaume parlait l'anglais, le français, l'italien, rarement l'allemand, il parlait de tout et de tous, de sa politique intérieure et extérieure, de ses relations personnelles avec tous les grands souverains, de ses ministres, *de omni re scibili et quibusdam aliis.* Knesebeck se creusait la tête pour trouver quel pouvait être le personnage à qui l'Empereur dévoilait ainsi le fond de son cœur, et qui ne jouait qu'un rôle d'auditeur ; était-ce un lord, un sportsman français, un amiral italien, un grand-duc russe, un prince grec? Quand l'Empereur et son compagnon eurent disparu, Knesebeck demanda à un matelot qui passait quel était le monsieur avec lequel Sa Majesté avait eu une conversation si longue et si animée. Le brave matelot répondit : « C'était le pilote que nous avons pris à bord à Bari pour nous conduire à Corfou. »

Quand, plus tard, nous voyions l'Empereur en grande conversa-

tion avec des étrangers, Knesebeck avait coutume de murmurer : « Le pilote de Bari ! » Le besoin de parler de Guillaume II, le besoin de s'épancher, de *sfogarsi,* pour employer l'expression pittoresque et exacte des Italiens, n'avait pas de limites.

MÉMENTO. — *L'Archer* (septembre-octobre) : Dr Paul Voivenel, « La pathologie de l'histoire ».

Revue bleue (20 septembre) : « L'ange et le sentiment de l'amour », par M. Jean Perès. — « Tamatave », poème de Mme Monette Klersan, une nouvelle venue à la poésie, qui a composé son amusette au « dancing de la plage » pour conclure à cette balance d'inventaire :

> Mais un jazz est bien plus grisant,
> Pauvre flot, que tes noirs brisants !

Les Humbles (août-septembre) : « Aventures », poèmes de M. Georges Vidal, qui ont de la couleur et de la force.

Revue de l'Amérique latine (1er octobre) : M. R. Cunéo-Vidal, « Un nouvel aspect de la vie et de l'activité de Cristophe Colomb.

La Revue de Paris (1er octobre) : « Regain », par M. Jean Giono. — M. L. Hourticq, « La légende de Giorgione ». — « M. Briand chez Mgr Lacroix », par M. l'abbé J. Brugerette.

Nouvelle revue (1er octobre) : M. A. Zévaès, « Félix Pyat ».

Cahiers du Sud (septembre) : M. Tullio Murri, « Boccace et le catholicisme ». — « La journée athénienne », par M. Marcel Brion. — « Temps, tempête », de M. Georges Pillement, qui chante ainsi :

> J'ai reçu un éclat de femme en plein cœur :
> un morceau de cuisse, un bout de sein,
> détective ou ange gardien,
> je suis à la recherche de mon bien.

Le Correspondant (25 septembre) : Mme C. Gazier, « Dernières années de Mme de La Fayette ». — « Les amitiés de Bossuet », par M. Ch. Baussan. — « F. Fabié et F. Coppée », par M. J. Monval.

Revue mondiale (1er octobre) : Diodore, « Quo vadis Europa ? ». — Catherine II : « Choses vécues, choses imaginaires ». — « G. de Porto-Riche », par M. W. Speth.

Revue des Deux Mondes (1er octobre) : « Virgile chez Pétrarque », par M. de Nolhac. — « Mustapha Kemal », par Verax. — Lettres de J.-J. Henner.

Revue nouvelle (septembre) : M. Daniel- Rops, « Naissance d'une aristocratie ». — M. Kasimir Wierzynsky, « Sur une feuille de papier blanc », traduit du polonais. — M. N. Sloutzky, « Entre la balle et la corde ».

Revue de France (1er octobre) : M. J.-A. Sauzey, « Un raid en Laponie ». — Lettres inédites de George Sand à Fortoul.

Revue universelle (1er octobre) : « L'unité de commandement (mars 1918) », par M. le général Mordacq, est une nouvelle contribution à l'histoire de cette décision capitale. Chacun veut avoir obtenu la subordination des Alliés à un chef français et nommé Foch. Si la victoire eût été favorable aux ennemis, qui se flatterait d'avoir choisi le vaincu?

Nouvelle Revue française (1er octobre) : « Souvenirs » inédits de Vallès et, sur lui, de belles, de ferventes pages de M. Louis Guilloux. — « V. E. N. C. », de M. André Thérive, qui n'a jamais tant publié, dans les revues, que depuis sa nomination de critique littéraire au journal « Le Temps ». Qui dira pourquoi?

La Grive (octobre) : « Le général Chanzy », par M. Charles Adam. — « Action et Rêve », par M. J.-P. Vaillant. — De M. Marcel Carnel: « Des chansons dans la brume ». — « Figure de Proue », par M. Carlo Bronne. — « Les écrivains ardennais », par M. Jean Massiet du Biest.

La Revue des Vivants (octobre) : numéro consacré à « L'âge de la lumière et du sport ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Le cabinet de travail d'Emile Verhaeren. — De quel pas allègre je gravissais, jadis, cette âpre montée de Saint-Cloud, par le raidillon de la rue Royale et ces degrés aboutissant sous l'ancien parc de Montretout, quand je me savais attendu, désiré, là-haut, dans le clair appartement d'où la vue dominait de toutes parts les profonds feuillages des jardins d'alentour, vers la butte de la Guette, d'un côté, et vers le déjà lointain Paris, par delà le Bois de Boulogne. Nul accueil n'a jamais été plus chaleureux et ardemment cordial que celui que réservait à ses amis Emile Verhaeren. Comme il s'empressait de tout savoir de vous, vos soucis à rejeter, vos espérances, vos joies; si vous étiez satisfait de votre santé, c'est qu'alors votre travail avait été bon : « tant mieux, vieux ! travaille, travaille! cela va. Moi aussi je suis content » — et il ne fallait pas le pousser beaucoup pour qu'il vous lût alors ses derniers vers, le poème même parfois encore inachevé auquel il travaillait quand on était survenu. Je le revois, assis dans l'angle de la pièce le plus éloigné de la croisée, posé, plutôt qu'assis, au bord de son petit fauteuil bas, recouvert d'étoffe, courbé

à demi vers le manuscrit épars sur la table ronde, et s'y appuyant du coude droit, tandis que, scandant sa lecture farouchement, il agitait selon le rythme le couteau à papier d'ivoire qu'il tenait à la main. Quand il avait fini, il était difficile de lui exprimer longuement, même posément, son admiration; on le sentait si pénétré de la saine conviction qu'en écrivant il avait rendu, à la mesure de ses forces et conséquemment de son devoir, le culte qu'il fallait à la beauté de la nature, de l'amour, des traditions de la race, ou à l'audace conquérante du génie humain : il n'y avait plus qu'à se taire, confondu de cette magnificence humble et splendide d'une foi généreuse se prodiguant, à tout et à tous, dans l'art comme dans la vie, sans réserve, sans prévention d'aucune sorte.

D'ailleurs, déjà la flamme de sa pensée et la joie enthousiaste de ses paroles vous emportaient en des domaines différents : il avait, depuis votre précédente visite, aperçu dans un musée un tableau dédaigné dont la grandeur tout à coup l'avait saisi; il avait vu le groupe ou le bas-relief auquel besognait un sculpteur inconnu, il avait relu *Phèdre* ou un poème de Victor Hugo dont l'emportement lyrique ou la sûre perfection ne l'avaient pas auparavant secoué, ému au même point; il ouvrait le livre au passage désigné, et avec quelle ferveur il en savait mettre la splendeur en relief. Ou bien encore, dans une de ses promenades il s'était, à Versailles ou à Villeneuve, arrêté en extase devant un arbre si beau que jamais ailleurs il ne se souvenait en avoir vu de pareil; il l'avait absorbé tout entier dans son souvenir, avec le secret de ses musculatures puissantes, de son frémissement de feuilles, de ses sèves abondantes et sinueuses, de ses racines profondes le liant d'amour au mouvement souterrain de l'univers...

Il se dressait, tranquillement, sous le ciel bleu,
Il semblait habité par un million d'âmes
Qui doucement chantait en son branchage creux.
J'allais vers lui les yeux emplis par la lumière,
Je le touchais, avec mes doigts, avec mes mains,
Je le sentais bouger jusqu'au fond de la terre
D'après un mouvement énorme et surhumain;
Et j'appuyais sur lui ma poitrine brutale,
Avec un tel amour, une telle ferveur,

Que son rythme profond et sa force totale
Passaient en moi et pénétraient jusqu'à mon cœur.

Cette communion fiévreuse, passionnée, on l'y sentait frémir des pieds à la tête. Tout ce qu'il voyait ou entendait, ce qu'il pensait comme ce qu'il respirait l'en imprégnait, on peut dire, d'un baume de fraternité exaltée et confiante, et non pas seulement entre lui et les autres hommes, entre les hommes et leurs œuvres, leurs cris, leurs désirs, leurs douleurs et leur puissance, mais communion encore, et non moins magnifique, non moins complète, de lui, de tous les hommes, ses frères, avec toutes les choses de la nature, de l'univers physique ou impondérable, le sol lourd du pays, les bêtes vouées à l'instinct, les images, la pensée... Il était, à vrai dire, le centre sensible, convulsif et enthousiaste, où, par le sentiment, la sympathie d'idée et de tendances, le monde se résorbait en amour et cherchait à s'exprimer entier par le chant suprême, l'ode ailée et enflammée du poète doué de lyrisme.

Et le laboratoire magnifique où de tels prestiges d'éblouissement s'accomplissaient; oui, c'était le petit cabinet de travail, à Saint-Cloud, où Verhaeren vivait, si tranquille, si recueilli en même temps qu'ardent, auprès de celle à qui, dans l'extase des suprêmes admirations et des plus conscientes tendresses, il a voué l'hommage de gratitude et de piété, et entouré de tant d'attentions amicales, auxquelles aussi il se montrait fort sensible. Ce petit cabinet de travail était de la couleur de son âme; sa vie s'y concentrait; son art avec sûreté, avec aisance, avec simplicité dans la grandeur y prenait et constamment y reprenait naissance.

Il semblait à plusieurs, dont j'étais, que la disparition d'un tel lieu de ferveur intime entraînerait la perte définitive du peu qui, outre les livres, l'essentiel bien sûr et quand même! subsistait de propice à révéler l'atmosphère où le poète volontairement s'était enclos parce que, là, selon l'ambiance désirée, sa pensée et ses sentiments s'exhaussaient jusqu'à l'incantation et au mouvement; là se dégageait, en des rythmes souverains, l'élan magnanime de cette flamme d'amour que, de corps et d'âme, il était dans l'existence de chaque jour et dans son art. L'autre refuge, l'abri recueilli de ce

Caillon-qui-bique, en Hainaut, où il aimait à passer ses étés, où il collectionnait tableaux et gravures, où s'entassaient beaucoup de ses manuscrits, avait été anéanti par la guerre. Ne resterait-il rien, bientôt, qui attestât à quel point ses habitudes, ses goûts quotidiens reflétaient ou déterminaient, par le choix qu'il en cultivait, raffiné sans le savoir, les préoccupations et trouvailles, tout le visage et le cœur battant de son rêve?

Or, la religieuse, l'intelligente vigilance de Mme Verhaeren vient de conjurer notre crainte. Elle a eu le courage de faire, pour elle le sacrifice, pour tous le geste de munificence votive qui consiste à donner à la Bibliothèque Royale de Bruxelles les meubles, livres, objets d'art et menus objets usuels composant, à Saint-Cloud, le cabinet de travail d'Emile Verhaeren. Et la Bibliothèque Royale, dans sa gratitude, et pour bien montrer quel prix elle attache à cette donation inappréciable, s'est sentie piquée d'une admirable émulation. Par les soins de M. Victor Tourneur, conservateur en chef, de M. C. Gaspar, conservateur des manuscrits, de MM. Vincent et Verlant, de la section des imprimés, le cabinet de travail de Verhaeren, tel qu'à Saint-Cloud, a été, dans un local de la Bibliothèque, intégralement reconstitué, que dis-je, reconstitué? bien mieux : transporté, rétabli, ressuscité tout entier.

Lorsque ces messieurs obligeamment m'ont fait l'honneur de m'inviter à le voir, il n'était point encore montré au public. Ils tenaient à s'assurer du succès de leur entreprise, sur les impressions, les remarques d'un familier de Saint-Cloud. M. Tourneur écarta soudain, devant moi, le rideau qui, dans un recoin du mur, masquait cette reconstitution, et l'émotion en moi se fit instantanée. Je me trouvais devant cette même porte vitrée, à petits carreaux, par lesquels, avant d'entrer, on embrassait d'un coup d'œil toute la pièce, avec sa tenture d'un rouge mêlé de jaune lumineux, où les tableaux chantaient si bien, qui créaient une atmosphère si chaleureuse et familière. J'avais, droit devant mes yeux, cette cheminée modeste de marbre banal se rehaussant, au centre, de la figure mouvementée, superbe, de Bacchante, que Bourdelle lui avait offerte, et, de chaque côté, ces beaux chan-

deliers d'argent, que répétait la glace, au cadre médiocre, selon le mode des petits appartements parisiens, flanquée de deux étranges et belles plaquettes d'émail.

A gauche de la cheminée, derrière le fauteuil bas, accoutumé, et resserré entre la table, la bibliothèque et la cheminée, au mur un joli portrait du poète jeune est surmonté par celui, très expressif et juste, de Mme Verhaeren par Théo Van Rysselberghe. En pendant, le portrait encore du maître, aussi par Van Rysselberghe, réalisé en peinture pointillée, un peu noirci peut-être, mais si vrai dans l'allure, la ressemblance, l'expression. Au-dessous, un paysage aux tons rouges savoureux, par un cousin, peintre fort estimé, Alfred Verhaeren, et la sobre, véridique, précieuse petite effigie du père du poète.

Retour d'angle, le rideau gris, ample, ramené de côté, laisse libre la lumière qui inonde la fenêtre. Devant, la seconde table se surcharge de livres, de revues, de papiers en désordre. Un vieux et superbe meuble d'encoignure supporte, devant le bas-relief en médaillon, à la patine verdâtre (Verhaeren, par Constantin Meunier), le service à café, ces tasses d'une pâte lourde à la fois et fine par ses colorations, en vieux Bruxelles, qu'il aimait tant.

Aux autres murs, des tableaux qui lui étaient chers, plusieurs peints par des amis, le délicieux H.-E. Cross, et Montald, et Meunier, et encore Van Rysselberghe, et la maison du Caillon-qui-bique, par Mme Verhaeren, — et un Degas, un Van Dongen, un des premiers que je me souvienne avoir vus, car, dès le début, il s'y était intéressé... L'armoire, le tapis, les fauteuils aux bras de bois rustique, le livre d'art sur la table ronde, le couteau à papier. Rien, absolument rien, ne manque, dimension, aspect dans son ensemble, chaque détail, lumière, et le lustre aux trois ampoules électriques, la proportion; c'est parfait, et c'est touchant. L'émotion s'apaise, m'étreint moins; j'analyse, je n'aperçois rien qui manque. Le petit Godin en tôle noire, qui s'encastre dans la cheminée; la cheminée, qui m'étonne, d'une forme et d'un marbre comme on n'en voit pas en Belgique : c'est que le propriétaire de Saint-Cloud, le bon peintre, ami très jeune dont Verhaeren avait pris soin, enfant, de parfaire la culture, Georges Tri-

bout, l'a fait démonter et expédier à Bruxelles. De même le plafond et ses moulures, les baguettes et l'avancée de la cheminée ont été littéralement et minutieusement reproduits, non moins que cette tenture dont, en papier peint pourtant, on n'aurait pu retrouver nulle part un rouleau. Tout cela enfin existe, tout cela est vrai comme, dans les rayons de la bibliothèque, les livres alignés, certains en éditions premières ou rares, que je reconnais fidèlement, à leurs places d'autrefois, dans leurs reliures claires et soignées.

Je demeure, en ce refuge de volupté intellectuelle, commémorative, un long temps, à la fin apaisé et satisfait, savourant les délices encore de ma première et complète émotion. Où donc en ai-je goûté d'analogues? Peut-être, je sais où, persistantes sinon aussi profondes, car je n'ai connu que le lieu reconstitué, non l'original, quand je songe, château de Combourg, à la reproduction de la petite chambre où mourut Chateaubriand, et, place des Vosges, à la chambre silencieuse et mortuaire de Victor Hugo...

§

A présent, le public aura été invité à visiter ce lieu émouvant de méditation reconnaissante. Ce sera à l'occasion de l'ouverture, dans le local voisin, à la Bibliothèque Royale, d'une exposition des livres, manuscrits, portraits et souvenirs des écrivains belges de 1830 à 1914. On y montrera, plus tard, séparément tout ce que la Bibliothèque possède, tout ce que voudront lui prêter les collectionneurs, de reliques de cette sorte, de papiers et d'images provenant d'Emile Verhaeren ou lui ayant appartenu.

La Belgique s'honore en commémorant avec piété le poète qui, par son œuvre, par l'activité de propagande à laquelle il a succombé durant la guerre, a été et demeure la plus haute incarnation, la plus glorieuse et la plus durable, de la grandeur et de la beauté de sa race.

ANDRÉ FONTAINAS.

ART

Exposition d'un ensemble décoratif de O. D. V. Guillonnet, palais de l'Orangerie. — Exposition Feder : galerie Armand Drouant. — Exposition Andrée Clech, Auguste Clergé, Madet-Oswald, Serge-Henri Moreau : galerie d'art du Quotidien. — Un groupe de femmes peintres : galerie Zak. — Rétrospective Henri Ottmann : galerie Armand Drouant. — Exposition Georges Simonnet : galerie Sélection. — Exposition de gravures originales anciennes : galerie Simonson. — Exposition d'antiquités orientales : Palais de l'Orangerie.

Il est intéressant pour l'art français que ce soit un artiste français qui ait été chargé de la décoration murale du palais des Affaires étrangères à Caracas. L'art français, dont personne à l'étranger ne conteste la savoureuse complexité, y est avec toutes formules de respect, et surtout quand il s'agit d'obtenir une commande, vivement contrebattu par les Italiens et les Allemands très soutenus par leurs colonies locales et leurs gouvernements. Il arrive aussi que, pour encourager ses artistes autochtones et l'art patrial, les autorités de l'Amérique latine s'adressent à des artistes nationaux qui semblent avoir conquis la notoriété à Paris et, si cette préférence ne sert pas toujours à l'intérêt esthétique du monument, elle se détermine d'après un motif honorable et compréhensible. Dans le cas spécial de la Casa Amarilla le gouvernement vénézuélien a fait choix d'un artiste français pour réaliser un programme conçu d'avance et d'ailleurs logique : décorer un ministère des Affaires étrangères par l'évocation des diverses nations du monde dans les sites et le caractère ethnique, le trouer de nombreuses fenêtres ouvertes sur de multiples horizons. C'est la tâche que **Guillonnet** accepta de réaliser en quarante-cinq panneaux et trente-six dessus de portes. Il montre à l'Orangerie qui prête son cadre de musée à cette tentative d'art français une importante partie de cette décoration, soit vingt panneaux et quelques dessus de portes.

La conception géographique, ethnique, détaillée ne favorisait point l'emploi d'un symbolisme décoratif et ne permettait point à Guillonnet l'emploi des arrangements floraux autour des jeux de vues sur lesquels il a fondé ses précédentes décorations. Quoi qu'il fît, ses synthèses présentatives devaient par définition se paralléliser à une imagerie supérieure ou procéder par allusions aux décors les plus célèbres ou aux

attitudes diverses du labeur dans les pays évoqués. Sa méthode est souple et diverse.

Pour la France, l'artiste a cru ne pas pouvoir mieux faire que d'évoquer, vue de la terrasse des Feuillants, la place de la Concorde et son frémissement de passants dans une atmosphère légère et printanière. Un défilé hérissé de coupoles et de minarets qui se figent en une atmosphère hivernale, c'est Moscou et, devant la ligne architecturale, des moujiks habillés de vert transportent des pierres de taille. Des étudiants allemands se groupent près d'un fleuve. Des équipes de canotiers symbolisent la Grande-Bretagne. Des haleurs hollandais amarrent un ponton d'une berge bordée de moulins à vent une péniche à lourde panse. Des paysans polonais labourent. C'est une manière de tour du monde décoratif, aisé et clair.

Galerie Armand Drouant, quelques toiles de **Feder**, d'un art aisé et calme. Les notations de fleurs sont fort intéressantes, bien serties de vases aux tons rares et fins, cerclés des détails de couleur d'assiettes dont les tonalités s'harmonisent au jaillissement de couleurs du bouquet. Quelques bonnes natures mortes, des études de jeunes filles, des paysages simples qui accusent chez l'artiste un vif progrès à noter avec justesse les terrains et les densités graduées de l'horizon. L'attention se porte sur un assez grand tableau, des femmes d'Alger, rose et safran, l'air paisible dans un intérieur sobre qui, tout de même, a dû être trouvé dans quelque coin de la Kasbah. Mais ce fut à une heure de tranquillité et de somnolence.

§

A la galerie d'art du Quotidien, quatre peintres de la jeune génération, de talent divers, mais tous curieux. **Andrée Clech** peint avec une agile solidité des marchés, le fameux marché Saint-Médard, qui a sollicité tant de peintres par le contraste des foules mouvantes, la diaprure de ses éventaires avec la masse immobile et claire de l'église, marchés aussi de banlieue et de petite ville d'Auvergne, où la multiplicité aussi des épisodes de détail appuie sa diversité à la solidité spacieuse des vieilles maisons aux petites fenêtres. Des paysages d'Auvergne au sol rigide et comme solennel ; des criques de Bretagne et aussi des coins d'Arcueil, de Gen-

tilly, de Villejuif ou quelques vieilles maisons perdurent en leur apparence branlante, malgré quelques graves lézardes, en attendant la pioche des entrepreneurs.

Auguste Clergé s'impose par un incessant travail qu'accuse un progrès notable dans la souplesse de son métier. Des aquarelles donnent de belles impressions d'ensemble, rapidement fixées par un œil qui voit tout l'essentiel et une main qui n'omet rien, par exemple dans le désordre ordonné, dans l'apparence d'inextricabilité des mâtures et des voiles, du bruissement des bateaux dans un port de commerce, ou dans les feuillages délicats d'une très ombreuse allée de bois. A côté de ces aquarelles, Clergé expose une nombreuse série de paysages, des Londres d'été, claires visions des pierres et des jardins de Westminster et des pages sur Bruges, Bruges claire en habit de printemps, avec des feuillages sur ses façades aimables, ses arbres noirâtres et ses eaux tristes. Des notations de Rome, l'arc de triomphe de Constantin, rose dans la lumière légère. La série est abondante et d'un intérêt soutenu.

Madet-Oswald est un peintre du Paris moderne. Souvent, il installe son chevalet près du Pont-Neuf et à l'île du Vert-Galant, et son thème alors est plutôt le ton clair et apaisé des maisons au-dessus de la ligne d'arbres légèrement mouvante des quais, l'archaïsme récent des maisons Louis XIII, que les jeux d'une lumière tendre et toujours blessée et prête à défaillir sur ces briques, ces crépis et ces verdures. Il étudie aussi avec soin dans les XIIIe et XIVe arrondissements, aux Gobelins, à Vaugirard, les îlots des vieilles maisons auxquelles l'édilité accorde encore quelques années de vie. Il en est aussi au Ve, rue Galande, et Madet-Oswald y peint des bedons extraordinaires et fléchissants de masures qui se bombent au point que les toits maussades et les rez-de-chaussée de ces cahutes semblent la tête et les pieds d'un obèse. Sur ces contours dont il observe bien le paradoxe à la fois croulant et stable, Madet-Oswald note avec soin les harmonies bizarres des couleurs d'orange talée, de verdure pourrie, de rouge dégradé de flaques de sang que la terre résorbe et toute leur plâtreuse vieillesse.

Serge-Henri Moreau est aussi, en dehors de quelques natures-mortes et de nus bien construits, un peintre de Paris,

dont il aime à traduire l'ancien pourtour, les fortifications et la zone. Son domaine va surtout de la Maison-Blanche à la porte de Versailles. Il enclôt la plaine d'Issy-les-Moulineaux en des tableaux de sa jeunesse, qui ne sont pas d'ailleurs vieux de plus de vingt ans, nous présentant cet actuel hérissement de palais blanchâtres, de hangars et d'usines comme une prairie vague, un *no man's land* charbonneux, avec des trous, vestiges de carrières élémentaires et dont les pluies font de petits lacs. Il a étudié aussi avec mélancolie et avec un certain lyrisme très nuancé les mœurs des chiffonniers. Quelques toiles, telle que la représentation d'un déménagement de chiffonniers ou le pavoisement pour un jour de fête nationale de leurs hameaux où les cabanes faites de vieilles caisses se coiffent de bandes de vieille tôle ondulée, unissent l'humour à l'exactitude. L'intérêt documentaire qui s'attache à la description de nombre de ces points de la ceinture de Paris qui se dénoue de plus en plus, se casse en morceaux épars et va disparaître, ajoute à la valeur picturale. Serge-Henri Moreau est, le pinceau à la main, comme l'Alfred Delvau littéraire de tous ces quartiers qui vont s'effaçant, et dont sans cesse, et pour le mieux de tous peut-être, on recouvre le terroir des larges lignes blanches de grosses constructions bourgeoises.

§

Galerie Zak, un groupe de **neuf femmes** peintres. Affinités amicales plus que de genre ou de méthode, la plupart familières des synthèses hardies. Mme Berthe Martinie, dans sa manière vigoureuse où la puissance s'empreint de quelque humour, donne des études de maquignons, de haute stature, aux larges épaules, à l'allure violente, entraînant vers les marchés des bêtes matées, chevaux et ânons. C'est d'une incontestable valeur de dessin. Mme Dagoussia évoque des coins de sérénité douce dans le Midi, une lectrice dans un jardin au sol ocreux, près de palmiers aux lignes torses. Un porche d'église orné d'une Vierge polychrome, voisine avec une allée d'arbres aux beaux feuillages verts, où Mme Hermine David semble résumer sa manière. Mlle Charlotte Gardelle ébauche avec relief un portrait de Mauresque à robe bleue. Elle

nous montre un portrait de jeune femme dont l'ample robe jaune est traitée avec une fougue heureuse. Le petit port provençal de Chériane, noté en plein été, est, dans ses lignes un peu flottantes, baigné de vraie chaleur lourde. Mlle Suzanne Bernouard présente des bouquets de tons harmonieux et bien construits; des fleurs aussi jaillissantes de céramiques et de verreries de tonalité discrète et distinguée de Val; des fleurs aussi de Mme de Groot, et de petits paysages agréables de Mme Simone Gruet.

Voici, depuis la mort prématuré d'**Henri Ottmann**, plusieurs rétrospectives de son œuvre assez nombreuse pour que ces diverses rétrospectives soient variées et c'est là une démonstration du talent souple et heureux du peintre. Parmi une génération qui a donné des peintres de talent, Doucet, Asselin, Picart le Doux, Ottmann se diversifiait de ses amis par une recherche obstinée de modernisme gracieux. Il a peint volontiers le paysage et capté le charme des bords de la Seine et aussi la légère atmosphère de la Nonette, près de Chantilly, et aussi des plages. Auprès de ces études naturistes, il a multiplié le paysage à personnages, il a encadré au décor des beaux arbres des tableaux de genre et c'est la partie principale de son art de paysagiste. Il s'est plu aussi à dégager les éléments de beauté de l'outillage moderne dans les petites industries de la mode et de la parure. Un atelier de cousettes, pour lui, n'est point une chambre de travail pénible, mais une atmosphère heureuse y baigne la beauté des jeunes femmes et la sécheresse des mannequins d'osier. Il a peint de jolis nus nacrés auprès desquels il a disposé souvent des jeux de coquillages aux nuances éclatantes et tendres. Sa précocité a la robustesse nécessaire pour rendre solide et durable les œuvres de grâce auxquelles son labeur conférait un charme d'improvisation savamment acquis.

§

Georges Simonnet a peint nombre d'aspects de la forêt de Marly, dont la proximité de Paris n'empêche point le caractère vraiment accidenté et dont les allées, traversées de bonds de chevreuils, gardent leur caractère sauvage autant qu'il le faut pour l'agrément des chasseurs et

la dignité de la nature. Les quelques retouches que l'art humain a imposées à la luxuriance de la forêt en creusant dans la masse de la futaie les routes nécessaires en augmentent plutôt le caractère en y ménageant de nobles perspectives. Dans ses massifs, dans son Val d'Enfer, dans ses chemins, Georges Simonnet a capté, à grosses et lentes traînées du couteau sur le carton ou le panneau de bois, de claires et solides impressions. A côté de sa série de la forêt, Simonnet nous montre une bonne suite de marines avec des barques aux parois bleues amarrées près de côtes boisées et de larges et pittoresques masses d'eau s'écrasant sur les récifs pour reparaître en masse plane et tranquille vers le fond d'horizon.

§

A la galerie Simonson, **Louis Godefroy** installe une savoureuse exposition de gravures originales de Dürer et de Rambrandt et de maîtres des XVIe et XVIIe siècles qui mérite toute l'attention par le choix des maîtres et des épreuves.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Expositions au Musée de l'Orangerie : les pastels de La Tour de Saint-Quentin; un ensemble décoratif du peintre Guillonnet; les découvertes des fouilles françaises en Orient. — Nouveaux enrichissements du Musée Carnavalet; un tableau de l'histoire de Paris d'après les collections de Carnavalet. — Au Muséum d'histoire naturelle : le Vivarium; les collections du duc d'Orléans.

Depuis la guerre, comme on sait, les célèbres pastels de La Tour du Musée de Saint-Quentin, qui, durant les hostilités, subirent tant d'avatars (1), étaient hospitalisés au Louvre, en attendant la reconstruction de l'hôtel Lécuyer, où jusqu'en 1914 ils avaient été conservés. Cette reconstruction étant maintenant à peu près terminée, ils vont regagner leur pays d'origine. Mais la direction des Musées nationaux n'a pas voulu les laisser partir sans léur adresser un solennel adieu, et du 12 août au 25 septembre elle les a montrés une dernière fois au public parisien, dans les salles du **Musée de l'Orangerie**, avec les pastels et dessins de La Tour que le Musée du Louvre possède en propre.

(1) V. *Mercure de France*, 16 juin 1917, p. 696, et 1er juin 1919, p. 542.

L'hommage fut digne du maître par l'admirable présentation qu'avait faite de ces œuvres M. René Huyghe, conservateur-adjoint des peintures du Louvre et rédacteur de l'érudit catalogue qui retraçait l'histoire de chacune d'elles. En regardant successivement les dessins exécutés par l'artiste lors de sa première prise de contact avec le modèle, puis les « préparations » de la collection de Saint-Quentin et ensuite les œuvres définitives destinées au public des Salons, on avait une idée complète des phases par lesquelles celles-ci passaient et de la diversité du métier de l'artiste au cours de ces étapes. Ce fut un régal de revoir, à côté des grands portraits d'apparat comme le *Louis XV*, la *Marie Leczinska*, la *Marquise de Pompadour*, le *Maréchal de Saxe*, le *Philibert Orry*, le *Dauphin Louis de France* et la *Dauphine Marie-Josèphe de Saxe*, seule ou avec le duc de Bourgogne, etc., les effigies plus primesautières, exécutées directement sur le vif, telles que l'*Abbé Huber*, le charmant petit *Duc de Bourgogne*, l'exquise *Mademoiselle Fel*, la délicieuse *Inconnue* n° 62 de Saint-Quentin, *Mme Masse, Mlle Dangeville*, l'ami *Dachery, Le Père Emmanuel, Restout, M. de Julienne, J.-J. Rousseau, Mme de la Pouplinière* et tant d'autres, sans parler des portraits de l'artiste par lui-même (parmi lesquels l'étonnant masque de la donation Camondo), auxquels on avait adjoint celui exécuté par son émule, Perronneau, une de ses boîtes à pastels laissée par lui au château de Zuylen, en Hollande, et qui servit sans doute pour le portrait d'Isabelle de Zuylen qui figurait à l'exposition, enfin les études ou copies de tableaux exécutées par lui, et des œuvres qui lui appartinrent.

Cette exposition a fait place, dans ce Musée de l'Orangerie, du 1er au 8 octobre, à celle d'une importante décoration commandée à notre compatriote le peintre Guillonnet, par le gouvernement vénézuélien pour la « Casa Amarilla », siège à Caracas du ministère des Affaires étrangères. L'artiste y a pris comme thème l'évocation des différentes nations du monde. Les vingt et un panneaux qu'on nous a montrés, destinés au premier étage de l'édifice, sont consacrés à l'Europe, à la Chine et au Japon : en des tableaux pleins d'ingéniosité et de goût, aux claires et pimpantes colorations, reliés les uns aux autres par des frises décoratives, le peintre a résumé par

des sites urbains ou des paysages généralement bien choisis les aspects les plus caraetéristiques de chaque pays : la place de la Concorde pour la France, le béguinage de Bruges pour la Belgique, Venise pour l'Italie, etc. C'est un ensemble des plus séduisants. Il reste à exécuter une décoration d'égale importance pour le rez-de-chaussée du palais et qui sera consacrée aux nations du Nouveau Monde.

Enfin, une autre exposition, ouverte le 15 octobre, met en ce moment sous les yeux du public les derniers résultats des fouilles archéologiques françaises en Orient. Nous laissons à notre collaborateur et ami M. le Dr Contenau, qui a contribué à l'organiser, le soin d'en parler à nos lecteurs.

§

Le **Musée Carnavalet** s'est enrichi, ces temps derniers, grâce à des dons, de plusieurs œuvres particulièrement intéressantes. Ce sont, en premier lieu, deux petites peintures de Hubert Robert qui viennent s'ajouter à celles que possédait déjà le musée, où l'artiste a retracé les événements dont il fut le témoin et qui constituent de si précieux documents d'histoire parisienne : *L'Hôtel-Dieu après l'incendie de 1771, Le Mausolée de Jean-Jacques Rousseau dans le Jardin des Tuileries, L'Inauguration du pont de Neuilly en 1772, La Démolition du Pont au Change en 1786* et les deux petites toiles qui figuraient à l'exposition de l'histoire du Palais-Royal, dont nous parlions dans notre dernière chronique : *L'Incendie de l'Opéra en 1781.* Les deux tableaux qui viennent d'entrer au Musée par un don généreux des « Amis du Musée Carnavalet » offrent, peintes également *de visu,* deux scènes de l'époque révolutionnaire. L'un (que l'artiste exposa au Salon de 1789) nous montre *La Démolition de la Bastille* : se détachant en pleine lumière sur un ciel orageux, la vieille et puissante forteresse apparaît impressionnante, déjà découronnée en partie de ses créneaux. L'autre, plus intéressant par sa facture et ses effets d'éclairage, représente *La Démolition des caveaux royaux de Saint-Denis* : dans les sombres sous-sols de l'église éclairés sur la droite par une énorme brèche qui laisse apercevoir dans le haut la nef de la basilique, des ouvriers s'affairent, parmi les moellons épars, autour de cuves de pierre

qui furent des cercueils. C'est là, très probablement, la dernière toile peinte par l'artiste avant son incarcération, en octobre 1793. — Un portrait de *Fabre d'Eglantine*, que le peintre Laneuville a représenté dans une pose sans prétention, assis dans la campagne, au pied d'un arbre près duquel fleurit un églantier symbolique, est venu, grâce à un don de M. Félix Doistau, s'ajouter également aux souvenirs de cette époque troublée. — Enfin, l'on trouvera ailleurs un intéressant portrait, par J. de Lajoue, de *L'Abbé Nollet* dans son cabinet de physique, don de M. Jules Strauss, et une pittoresque *Scène de carnaval sur la place de la Concorde*, œuvre d'un élève d'Isabey : Seigneurgens, donnée par M. Henri Beraldi.

Entrées au musée un an plus tôt, ces œuvres auraient pu figurer et, surtout les deux premières, occuper une place de choix dans un intéressant et charmant petit livre, *L'Histoire de Paris au Musée Carnavalet* (premier volume d'une nouvelle collection intitulée « Souvenirs du passé »; Paris, éd. Rieder; in-8, 100 p. av. 40 planches en héliogravure et 1 plan; 18 fr.), où notre érudit et excellent confrère M. Prosper Dorbec — à qui l'on doit déjà l'utile petit *Guide* des collections de Carnavalet, dont il est le conservateur adjoint — a eu l'heureuse idée de présenter dans leur ordre chronologique (que les exigences de l'exposition des objets ne permet de suivre dans les salles que bien rarement) toutes les œuvres où les artistes, au cours des siècles, ont retracé quelque aspect de Paris ou quelque épisode de son histoire. Cette documentation, explique l'auteur dans une notice préliminaire, ne commence guère qu'à la Renaissance, aux années mêmes où l'hôtel, devenu le musée actuel, fut érigé au milieu des cultures maraîchères qui donnèrent à ce quartier le nom de « quartier du Marais ». La plus ancienne des œuvres que présente M. Dorbec est une peinture du milieu du XVIe siècle, représentant le cimetière des Innocents. Puis vient la reconstitution du célèbre plan de Paris, dit « plan de tapisserie », établi vers la même époque (1540), un des plus anciens de la ville, à quoi s'ajoute le plan en relief, exécuté de nos jours par l'architecte F. Hoffbauer, de la Cité à la même date. Puis voici (nous ne citons que les pièces marquantes) la procession de la Ligue sur la place de Grève, en 1590; l'effigie en

cire de Henri IV portée à ses funérailles; sous Louis XIII, le carrousel de 1612 sur la place Royale, qui venait d'être créée et était la promenade à la mode; sous Louis XIV, la statue du monarque, par Coyzevox, qui se dresse dans la cour d'honneur de l'hôtel Carnavalet; des portraits d'échevins par Largillierre; le saisissant croquis, par Antoine Coypel, de la Brinvilliers dans le tombereau qui la menait au supplice place de Grève; sous la Régence et sous Louis XV, le tableau d'Oudry représentant le Petit-Pont et l'Hôtel-Dieu après l'incendie de 1718; ceux de Parrocel et de P.-D. Martin montrant le cortège de l'ambassadeur turc Mehemet Effendi en 1721; sous Louis XVI, de charmantes vues de Paris; un dessin de Duché de Vany donnant une vue de l'« Exposition de la Jeunesse », Salon en plein air qui avait lieu place Dauphine le jour de la Fête-Dieu; les tableaux de Hubert Robert que nous rappelons plus haut; puis les nombreux et émouvants épisodes de la Révolution : prise de la Bastille, fête de la Fédération, translation des cendres de Voltaire au Panthéon en 1791, apothéose de Rousseau en 1794, fête de l'Etre suprême, et, captivants entre tous, souvenirs de la détention de la famille royale avec le plan en relief de l'enclos du Temple. Après quoi, ce sont les événements du Consulat, de l'Empire, de la Restauration, les Journées de Juillet 1830, le tragique accident qui coûta la vie au duc d'Orléans en 1842, et les obsèques du prince, l'attentat de Fieschi, la plantation des arbres de la Liberté en 1848; sous le Second Empire, le défilé des troupes au retour de la guerre de Crimée, la naissance du Prince impérial et le berceau offert par la Ville; les souvenirs du siège de la Commune en 1871, et enfin, sommairement rappelés, les principaux événements de la III[e] République. Chacune de ces figurations, dont 50 excellentes reproductions en héliogravure mettent sous nos yeux les plus marquantes, est accompagnée d'une notice historique et de commentaires destinés à faire ressortir l'intérêt de l'événement retracé, et ces figures et ces notices, reliées les unes aux autres par une trame générale qui les présente dans le cadre de leur époque, forment un tableau singulièrement attrayant, et des plus instructifs pour les visiteurs de Carnavalet, de l'histoire de Paris au cours de cinq siècles.

§

De l'art et de l'histoire, passons à la science, et, puisque le titre de notre rubrique nous y autorise, allons faire un tour au **Muséum d'Histoire naturelle.** Deux importantes créations sont venues ajouter encore à l'utilité et à l'intérêt de ce magnifique établissement : celle d'un « vivarium » et celle d'un nouveau musée renfermant les collections léguées à la France par le duc d'Orléans.

C'est grâce aux fonds recueillis pour nos laboratoires à la « Journée Pasteur » en 1923, et dont une partie est venue remédier à la pénurie d'argent dont souffre cruellement le Muséum (2), qu'a pu être formé, à l'instar de ce qui existait déjà en ce genre à Londres et à Berlin, ce qu'on appelle un « vivarium », un groupement d'insectes et de petits animaux particulièrement curieux montrés vivants derrière des parois de verre qui permettent d'observer leurs mœurs.

M. le Dr R. Jeannel, qui l'a installé et a rédigé à l'usage des visiteurs une brochure explicative très claire et très joliment illustrée, en a fait la plus instructive et la plus captivante des leçons de choses. Aussi, le public s'y presse, et le succès est si grand, que son créateur songe déjà à accroître la quantité et à agrandir les dimensions des cages de verre — actuellement au nombre de soixante-cinq — de ses pensionnaires. Les êtres les plus divers s'y côtoient. Vous y verrez des poissons et des écrevisses de cavernes privés d'yeux à cause de leur séjour constant dans l'obscurité; des insectes choisis parmi ceux dont les mœurs ou les formes sont le plus intéressantes, les uns aquatiques comme les dytiques et les hydrophiles, coléoptères carnassiers ou végétariens; les punaises d'eau, telles que les notonectes aux longues pattes postérieures en forme d'avirons, les nèpes semblables à des scorpions aquatiques, les argyronètes qui patinent à la surface de l'eau; — les autres terrestres, comme les carabes bien connus, toujours en quête de proies, les lucanes ou cerfs-volants, à la

(2) Nous nous permettons de signaler à ceux qui désireraient contribuer — chose fort souhaitable — à son développement et à sa prospérité la Société des Amis du Muséum, fondée il y a quelques années et qui ne demande à ses adhérents qu'une cotisation annuelle de 20 francs.

tête armée d'énormes pinces, les scarabées roulant leur boule de crottin, les agiles cicindèles, la mante religieuse, comme en prières dans l'attente de la mouche qu'elle saisira entre ses pattes antérieures soudain détendues, armées de piquants; sa sœur l'empuse, dont la larve ressemble à un assemblage de brindilles terminé par une tête cornue de diablotin coiffée d'une mitre (J.-H. Fabre lui a consacré un des chapitres les plus intéressants de ses *Souvenirs entomologiques*); les phasmes et les phyllies, encore plus curieux, qui, par mimétisme, afin de dépister leurs ennemis, se confondent : les premiers avec des branches de bois mort, les autres avec des feuilles vertes ou roussies; puis, à côté, les caméléons, aux couleurs sans cesse changeantes, aux mouvements précautionneux et lents, aux yeux saillant hors de l'orbite et se dirigeant dans tous les sens pour guetter la proie qu'une détente, rapide comme l'éclair, de leur longue langue terminée par une boule visqueuse, saisit au vol; encore d'autres animaux exotiques : les geckos, petits sauriens au corps couvert de verrues et aux pattes munies de ventouses; des gongyles, autres lézards au corps brillant allongé en fuseau; des tritons et des tortues d'eau, des crapauds-panthères, des scorpions, des anthies ou carabes du Sahara courant avec la vélocité des cicindèles, des tarentules, des mygales, énormes araignées velues de l'Amérique du Sud, capables de capturer des oiseaux-mouches; de gracieuses gerboises, kangourous en miniature, un rat à trompe, des loirs de nos pays, etc.

De l'autre côté du jardin, rue de Buffon, ont été installées en décembre 1928, dans une vaste construction dont les frais ont été généreusement assumés par le duc de Guise, héritier du duc d'Orléans, et la reine Amélie de Portugal, sœur de ce dernier, les collections zoologiques rapportées par le duc, passionné chasseur, des voyages en tous pays par lesquels il trompa, durant quarante années, les tristesses de l'exil, et léguées par lui à la France. Don vraiment princier pour la quantité (plusieurs milliers), la beauté et souvent la rareté (3) des spécimens appartenant aux espèces les plus diverses,

(3) On note, parmi ces animaux rares rapportés par le duc : le mouton du Pôle, le léopard des neiges, l'okapi d'Afrique et un échassier des bords du Nil, le *balæniceps rex*, dont on croit la race éteinte maintenant.

rassemblés dans ce musée. C'est une collection unique au monde, et, comme disait très justement M. Henry Bidou dans une récente conférence organisée par la Société des Amis du Muséum, « le spectacle est des plus saisissants qui se puissent voir » — et le serait encore davantage si l'effet n'en était grandement amoindri par la pénombre où sont plongées ces galeries, sortes de cavernes dépourvues de tout éclairage extérieur et où seules des ampoules électriques, trop peu nombreuses, répandent une lueur très insuffisante. La première galerie offre l'aspect habituel des salles de musée d'histoire naturelle : animaux empaillés sous vitrines, parmi lesquels on remarquera particulièrement un exemplaire de l'introuvable okapi, qui tient de l'antilope, du zèbre et de la girafe. Au centre est reconstitué au naturel un épisode dramatique d'une chasse aux Indes, où le duc faillit perdre la vie : l'éléphant qu'il montait fut soudain assailli par une tigresse qui, bondissant, s'accrocha au *haoudah* où il était assis et qui, heureusement, céda sous le poids du fauve. Sur un des côtés de la salle est également reconstitué le « carré » du *Belgica*, sur lequel le prince accomplit son voyage dans les régions arctiques, et, à côté, un énorme narval projette en avant sa corne d'ivoire longue de plus de deux mètres. Enfin, aux murs, les cartes des contrées qu'il parcourut et, tapissant le haut de la salle, des centaines et des centaines de « massacres » provenant de ses chasses en Europe. — Une fois franchie la porte du fond, le spectacle change : nous sommes au milieu de paysages réels rendus avec une fidélité illusionnante, peuplés des animaux qui les habitent et auxquels l'habileté du préparateur du prince, M. Burlace, a comme rendu la vie, se détachant sur des toiles de fond exécutées d'après des photographies et des dessins. Voici d'abord le panorama des régions arctiques : le Groënland, la terre François-Joseph, avec des groupes d'ours blancs sur la banquise, des phoques de diverses espèces, des morses, un renard et des lièvres polaires au clair pelage, une hermine, des rennes, et puis des oiseaux : un harfang, des eiders, des plongeons, des pingouins, des mouettes, des perdrix blanches. On est ensuite transporté au Soudan, dans la région du Bahr el Ghazal, et voici, surgissant des touffes de papyrus, le rhinocéros

et l'hippopotame; à côté, les hideux crocodiles, les tortues géantes, des antilopes, des grues couronnées, un pélican et, près de la tente du duc, un groupe de lionceaux avec leur mère. Enfin, c'est le panorama du Centre africain (régions du Kénya, de l'Ouganda et des grands lacs), et c'est, répartis en trois sections et groupés, comme les précédents, avec un art parfait, parmi les herbes mêmes du pays qui constituent la brousse, tout un monde d'animaux les plus divers : antilopes et gazelles, guépards, chacals, hyènes, panthères, zèbres, cynocéphales et autres singes, autruches, marabouts, toucan perché sur une termitière, buffles, hippopotame, rhinocéros noir, serpent python, aigle bateleur, etc.; enfin, dominant tout cet ensemble de leur immense cou, deux girafes, au-devant desquelles se glisse un lézard géant (4).

AUGUSTE MARGUILLIER.

ARCHÉOLOGIE

Exposition d'antiquités orientales, Musée de l'Orangerie des Tuileries (octobre-novembre 1930). — Les Musées Nationaux ont pris l'habitude, depuis quelques années, de présenter au public, en expositions particulières, soit l'œuvre d'un artiste, soit une donation importante; le département des Antiquités orientales du Musée du Louvre vient de se conformer à cette tradition en ouvrant à l'Orangerie, le 15 octobre, une exposition des monuments qu'il a tout récemment acquis et qu'il n'a pu encore exposer dans ses collections. Ils proviennent des missions que subventionnent la Caisse des Musées et le ministère de l'Instruction publique, et l'on ne peut que se réjouir de cette initiative, car au prix qu'ont atteint les antiquités, il faudrait une campagne de fouilles bien malheureuse pour qu'on ne vît pas l'amortissement de ce qu'elle a coûté! Parmi ces monuments, les uns sont nouvellement arrivés et trouveront place avant peu dans les salles. Les autres, de grandes dimensions, depuis longtemps entrés au Louvre, sont cependant inconnus du public. C'est qu'il a fallu les conser-

(4) On trouvera dans le n° de *l'Illustration* du 22 décembre 1928 d'intéressants détails sur la formation et la préparation de ces collections, avec plusieurs belles photographies de détail des panoramas dont nous venons de parler.

ver en magasins; en effet, par suite de l'accroissement continu de nos collections, le Louvre est devenu insuffisant, totalement insuffisant à contenir les richesses qu'on lui destine; pareille disgrâce est arrivée aux musées étrangers; après avoir tiré le meilleur parti de l'espace qui leur était dévolu, il a fallu construire pour répondre aux nécessités; c'est ce que vient de faire le Musée de Berlin, par exemple. Il ne peut être question que le Louvre en fasse autant, car ses bâtiments sont en partie occupés par le ministère des Finances; il s'efforce de remédier à cette gêne par des aménagements intérieurs, mais ce n'est qu'un palliatif.

Ce sera donc une bonne fortune pour le public de voir la série des bas-reliefs en briques émaillées qui proviennent de Perse, où ils ornaient à Suse, explorée jadis par Dieulafoy, le palais des souverains achéménides (ve siècle av. J.-C.), ces souverains qui devaient voir leur puissance tenue en échec par les Grecs lors des guerres « médiques ». Depuis la retraite et la mort de J. de Morgan, qui avait repris ces fouilles en 1900, les recherches ont été continuées par M. de Mecquenem, le P. Scheil déchiffrant les textes rapportés par l'expédition. L'exploration des gigantesques collines de ruines qui représentent le site de Suse a fait découvrir les monuments les plus divers, depuis une céramique datant d'environ 3500 avant notre ère, dont la finesse et le dessin stylisé, sûr de lui, seront un objet d'étonnement, jusqu'à la poterie vernissée, un peu pâlie aujourd'hui, mais qui devait être superbe, qui constituait la vaisselle de luxe sous les Xerxès et les Artaxerxès. Quels que soient d'ailleurs les mérites de cette céramique de l'an 500 avant notre ère, quelle que soit l'harmonie des teintes encore décelables, quelque charmants que soient certains cornets en pâte de verre, véritables produits vénitiens avant Venise, c'est vers cette céramique de 3000 ans plus ancienne (5500 ans environ depuis aujourd'hui), que l'on revient, émerveillé de cette maîtrise dans la technique et de la perfection du décor qui accusent un art déjà ancien. Les grands monuments de Perse ne sont pas moins dignes d'intérêt, archers défilant au pas de parade, taureaux, griffons ailés qui ornaient les murailles, et dont les couleurs, bien effacées, donnent cependant idée de ce que devait être l'en-

semble lorsque, sorti du four, il flamboyait au soleil. Le moins curieux n'est pas les panneaux de briques où d'autres êtres fantastiques, mi-hommes, mi-taureaux, semblent protéger un palmier.

La salle centrale de l'Orangerie est tapissée de relevés de peinture, exécutés par M. Cavro, et dégagées dans le palais assyrien de Tell Ahmar sur l'Euphrate, en Haute-Syrie, par MM. Thureau-Dangin et Dunand. Là encore, il s'agit d'un site très prometteur (l'ancienne Til-Barsip), dont l'exploitation se poursuit; à Tell Ahmar, nous sommes dans un pays dont la population autochtone a subi l'influence de ses puissants voisins du nord-ouest, les Hittites, et où un autre royaume en affinités avec ces Hittites, le Mitanni, a fleuri quelques siècles auparavant. Mais l'ambition des Assyriens était sans bornes; étendant au loin leur empire, il leur a fallu construire dans ces pays conquis des palais pour leurs souverains quand il leur plairait de visiter les territoires annexés et nous avons à Tell Ahmar un de ces palais provinciaux édifié par Téklath-phalasar III (745-727). Son plan est celui de tel ou tel autre palais assyrien, et sa décoration est la même, mais tandis qu'à Khorsabad, près de Ninive, par exemple, palais bâti par Sargon II (722-705), la décoration se compose de bas-reliefs en pierre, dont certains magnifiques spécimens sont au Louvre, à Tell Ahmar, probablement pour aller vite et par raison d'économie, la décoration est peinte. Mais ce sont les mêmes scènes : le roi sur son trône recevant ses tributaires ou dénombrant les captifs, les défilés de soldats; dans un panneau, auprès de l'effigie presque effacée du roi, un lion est couché. C'était l'habitude, pour les monarques asiatiques, d'avoir auprès d'eux des fauves apprivoisés en guise de chiens. Même coutume en Egypte, et sur les bas-reliefs qui représentent la bataille de Kadesh, Ramsès II est accompagné de son lion familier, qui fit, paraît-il, merveille en la circonstance. Ailleurs, se voient des ébauches recouvertes d'un second crépi, sans doute parce qu'elles avaient déplu, et que nous jugeons pourtant les meilleures. Ce sont des cavaliers lancés dans un galop furieux, simplement esquissés au trait, mais avec une science du mouvement, une connaissance de l'animal (conventions d'école mises à part), dont on reste confondu. Ce

genre de peinture se rapproche du bas-relief encore à un autre point de vue; la sculpture assyrienne n'était pas polychrome, simplement rehaussée de touches de couleur. De même ici; sur un enduit trop mince pour qu'on ait pu le détacher, étalé à même la terre crue des murailles, le personnage est silhouetté, et la couleur n'intervient que pour rehausser certaines parties du corps; c'est du dessin colorié. Dans la même salle, le visiteur verra quelques spécimens des dalles sculptées qui, à l'imitation de l'Assyrie, ornaient certaines murailles du palais; mais ce sont des modèles réduits, sans grandeur, d'un faire provincial un peu lourd. Au contraire, dans un angle de la salle, une petite stèle représentant le dieu national, Téshoub, dieu de la foudre, dont il porte les attributs, est traitée plus librement; sa facture est supérieure à celle des bas-reliefs assyriens, sans doute copiés par des artistes locaux, qui ont éprouvé une véritable gêne à reproduire des formules d'art qui n'étaient pas les leurs.

MM. Schaeffer et Chenet ont exploré près de Lataquié un endroit appelé Ras Shamra, dans le territoire de l'ancienne Phénicie, où, une fois de plus, se sont révélés les caractères composites de la civilisation phénicienne; les fouilles de l'an dernier, qui ont mis au jour un bien intéressant ivoire mycénien (au Musée du Louvre), représentant la Grande déesse de fertilité accostée de capridés, de la céramique mycénienne, mais aussi des bronzes égyptiens ou fabriqués à l'imitation de l'Egypte, avaient fait trouver un nombre considérable de tablettes cunéiformes; cette découverte constitue un événement capital. Ces tablettes, écrites en caractères cunéiformes, mais d'aucun système déjà connu, sont demeurées tout d'abord indéchiffrables. Le petit nombre de signes qu'elles emploient fit présumer l'usage d'un alphabet et non d'une écriture syllabique, et, par tâtonnements, M. Hans Bauer, de Halle, est arrivé à fixer la valeur d'un certain nombre de lettres; on peut ainsi lire quelques mots; ils appartiennent à une langue sémitique et représentent le phénicien du Nord aux XIIIe-XIIe siècles avant notre ère; mais les progrès ont été entravés du fait que l'on ne possède qu'un vocabulaire restreint de l'ancien phénicien. D'autres tablettes de la trouvaille,

de la même écriture, sont d'ailleurs certainement rédigées dans un autre dialecte non sémitique. Si donc le déchiffrement de cette écriture n'est pas achevé, il est du moins en bonne voie, et d'autres savants, français, sont sur le point de faire connaître les résultats de leurs recherches sur le même sujet.

Le site de Mishrifé, à peu de distance de Homs, a été exploré depuis plusieurs années par M. Du Mesnil du Buisson; la ville ancienne, connue par les textes assyriens, portait le nom de Qatna; bien qu'en Syrie, il s'agit d'une ville où l'influence sumérienne s'est fait vivement sentir; elle est manifeste dans un sanctuaire dédié à la déesse sumérienne Ninégal, dont le trésor fut inventorié en caractères cunéiformes. Mais cette ville est située dans un territoire où les non-Sémites étaient légion, possédant leur langue dont les noms propres si caractéristiques se retrouvent partout en Asie occidentale au milieu du II[e] millénaire avant notre ère; ce territoire a fait alors partie d'un royaume puissant, le Mitanni, qui, pressé d'un côté par les Assyriens, de l'autre par les Hittites, n'a pu se maintenir dans la Haute-Mésopotamie où il était situé, et a fini par périr au XIV[e] siècle. Il faut sans doute attribuer à l'avance hittite la destruction de la ville; ceci explique le peu d'objets d'art qu'on a pu y découvrir. Signalons cependant des vases de céramique égéenne qui avaient été importés à Qatna, des pierres taillées en forme de museaux de bouquetins d'un style très personnel, qui devaient être encastrées dans un panneau et faire partie d'un ensemble, un formidable gond de porte qui donne une idée avantageuse des dimensions de son vantail.

A Tello, dans le sud de la Mésopotamie, ville sumérienne nommée autrefois Lagash et qu'a fouillée dès 1877 de Sarzec, les recherches furent poursuivies jusqu'à la guerre. Elles furent alors interrompues, et depuis deux ans M. de Genouillac, qui avait déjà dirigé des fouilles à Kish en Babylonie, a repris la tradition. Tello est un site difficile, très vaste, éventré par les explorations régulières et surtout par les fouilles clandestines auxquelles les Arabes s'adonnent par centaines, si ce n'est par milliers. M. de Genouillac a cependant réussi à relever le plan de monuments importants aujourd'hui ruinés,

temples dont on connaissait l'existence par les inscriptions; ces résultats seront publiés sous peu. Les vitrines consacrées aux fouilles de Tello contiennent des objets votifs, en terre cuite et en pierre, des cylindres à sceller les tablettes. Parmi les pièces les plus intéressantes, nous citerons un fragment de stèle à l'effigie de Goudéa (vers 2400 avant notre ère), un des princes les plus connus qui aient régné sur la ville, un couvercle de lampe où se trouve sculptée une tresse faite de serpents enlacés, de petites têtes à coiffure en forme de turban, des plaquettes portant l'image de divinités ou des scènes en relief telles que musiciens, boxeurs, tisserands au travail, personnage retenant un chien, etc.

Une autre vitrine de la première salle est consacrée aux fouilles de Byblos, au nord de Beyrouth. MM. Montet puis Dunand, qui ont repris l'exploration du site autrefois commencée par Renan, ont fait à Byblos des découvertes sensationnelles; elles ont montré les relations étroites qui existaient dès la plus haute antiquité entre l'Egypte et la Syrie, les Pharaons, à chaque règne, envoyant des offrandes à la Grande déesse de Byblos, mais traitant les roitelets de la ville en vassaux. La France ne peut montrer, des pièces capitales qui ont été découvertes dans les premières fouilles, que ces menus spécimens qui s'ajoutent à quelques objets conservés au Louvre. Ce sont des petits personnages de bronze dont certains furent dorés, qui datent du Moyen-Empire; les sarcophages, les inscriptions, les bijoux sont au Musée de Beyrouth.

Un généreux mécène faisait entrer dernièrement au Louvre une collection entière de documents et de monuments de la plus haute époque sumérienne, formée par M. Allotte de la Fuye. Ce sont des tablettes où l'écriture, pas encore cunéiforme, est déjà la déformation linéaire des pictographes qui lui ont donné naissance, car l'écriture sumérienne, à l'origine, était, comme en Egypte, l'image des objets. Ce sont des empreintes de sceaux roulés sur l'argile des bouchons de jarre, pour y imprimer une marque personnelle et mettre leur contenu à l'abri. Et le répertoire de ces sceaux est admirable de naïveté et de vigueur, en même temps qu'il témoigne d'un art consommé, bien qu'il n'obéisse pas aux mêmes conventions que le nôtre.

D'autres missions auxquelles participe la France sont représentées par les photographies des travaux et des découvertes; c'est la mission de Doura-Europos (aujourd'hui Salihiyé), sur l'Euphrate, où les fouilles entreprises par l'Université de Yale et l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ont été confiées à MM. Pillet; il a en partie dégagé la ville macédonienne et palmyrénienne; c'est la mission à Palmyre; le Service des Antiquités de Syrie, dirigé par M. Seyrig, s'occupe d'en consolider les ruines, en attendant qu'on puisse exécuter une fouille systématique.

Les salles de l'Orangerie, dans un raccourci saisissant, présentent une image de la civilisation de l'Asie occidentale ancienne depuis la période la plus archaïque jusqu'au moment de la conquête macédonienne. Il convient de souligner ici le mérite et l'abnégation des fouilleurs, qui, malgré des difficultés de toutes sortes, ont pu réunir les éléments de cette exposition et permettre cette instructive résurrection du passé.

Dr G. CONTENAU.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Encore le problème du Masque sans Bouche. — Désagrégation de l'argile cuite, dans l'eau. — Le procès de Glozel viendra à Cusset.

Encore le problème du Masque sans Bouche. — Dans un livre qui vient de paraître (1), et dont je rendrai compte dans la chronique de **Préhistoire**, G.-H. Luquet, auquel on doit d'intéressantes recherches sur le dessin des enfants, des hommes préhistoriques et des « sauvages », surtout océaniens, dit, en parlant des représentations humaines enfantines et préhistoriques, que « les détails du visage sont complètement absents, non seulement dans les premiers bonshommes dessinés par nos enfants, mais encore dans des figures aurignaciennes, statuettes de Lespugue et de Willendorf, reliefs de Laussel, et dans les statuettes en bois des îles Carolines, où les détails du visage ne sont figurés que dans les exemplaires les plus récents, sous l'influence des Blancs ». Dans ces cas, le masque humain n'a ni yeux ni bouche, et pas non plus de nez, ni de

(1) G.-H. Luquet, *L'Art Primitif*, Doin, pp. 75-76.

mâchoires; c'est un simple cercle ou un ovale plus ou moins régulier.

Mais le lecteur doit être averti que Luquet ne signale ici que des cas qui, selon moi, sont sporadiques et n'ont rien de primitif en soi : la simplicité n'est pas nécessairement antérieure. Il y a autant d'enfants qui mettent deux points, ou une barre verticale, ou une barre horizontale et même, de préférence, un rond dans le cercle. Luquet donne cinq ou six cas d'absence de tout détail dans l'art préhistorique; mais le nombre des visages à détails des mêmes époques est tout aussi grand; et si on ajoute les « visages » animaux, il dépasse de beaucoup celui des visages vides.

Il me semble donc que Luquet généralise trop et ne tient pas assez compte des faits contraires. Je ferai la même critique au passage suivant, où Glozel n'est pas nommé, par prudence sans doute, et qui sera inintelligible au lecteur qui n'a pas suivi la polémique, ou plutôt l'exposé à rebondissements des problèmes glozéliens. Voici ce passage :

Dans les figures où sont représentés les détails du visage, yeux, nez, bouche, il arrive que tantôt l'un, tantôt l'autre, soit laissé de côté. La bouche en particulier est assez souvent omise. Les diverses explications, en particulier magiques, qu'on a proposées de cette omission ne sauraient avoir une valeur générale, ne fût-ce que parce que la bouche est tantôt représentée, tantôt absente dans un même milieu, par exemple dans les dessins rupestres australiens ou dans les figures des grottes funéraires néolithiques de la Marne, sans parler des dessins de nos enfants. Dans le portrait d'un cavalier européen par un nègre, déjà cité pour l'omission des bras, la bouche n'est pas figurée davantage; et pourtant le dessin ne représente pas un mort et n'avait nullement l'intention de priver son modèle de la parole. L'explication la plus probable doit être cherchée, à notre avis, dans le rôle secondaire attribué par le dessinateur à cet élément... L'importance attribuée à un détail dépend principalement de l'utilité qu'il présente dans l'esprit de l'artiste pour l'être représenté. Ainsi... les Bororo du Brésil négligent quelquefois le nez, mais jamais la bouche; les Bakaïri, au contraire, figurent toujours le nez et jamais la bouche; leurs yeux ont bien vu également l'un et l'autre; mais les Bakaïri s'intéressent au nez, dont ils perforent la cloison; et les Bororo à la bouche, dont ils percent la lèvre inférieure.

Il y a dans ces quelques lignes une théorie utilitaire du dessin primitif que je ne saurais admettre sous cette forme. Mais le fait curieux est que Luquet n'a pas vu qu'il donne aux partisans de la théorie magique un argument nouveau. Je réduis son raisonnement en propositions : 1° les enfants et les primitifs ne dessinent que ce qui les intéresse, leur paraît utile; 2° donc, quand ils ne dessinent pas la bouche, c'est qu'elle leur paraît sans intérêt, inutile. Si les morts ne parlent pas (ou ne mangent pas), la bouche leur est en effet inutile; dans ces conditions, les morts sont représentés sans bouche. La théorie utilitaire de Luquet confirmerait donc la théorie celtique de Loth et de Morlet.

Mais, avant sa théorie utilitaire, Luquet semble suggérer que l'omission des détails du visage n'obéit pas à des règles fixes : « c'est tantôt l'un, tantôt l'autre, qui est laissé de côté ». Certes, cette attitude est naturelle quand on pique des documens isolés, choisis de-ci et de-là dans toutes les civilisations, tous les siècles, tous les degrés d'âge. Trop nombreux sont encore ceux qui échafaudent des « explications » sur trois ou quatre faits isolés. La vraie méthode exige l'examen comparatif des *séries*. Or, à Glozel, il y a une série; à Hissarlik, une autre; sur les urnes à visages (*Gesichtsurnen*) allemandes, une autre; en Babylonie, une autre encore, où les yeux et le nez existent, où la bouche manque. Je ne dis pas que « la théorie magique » de Loth et Morlet me satisfasse pour toutes ces séries; mais moins satisfaisante encore est la théorie du hasard individuel de Luquet, surtout quand elle implique en matière d'art une assimilation aussi complète d'un enfant issu de « civilisés » à un adulte prétendu non civilisé ou, pire que cela, primitif. Il va de soi que je rejette, quand il y a des séries, l'imitation automatique, pendant plusieurs générations, d'un prototype défini. Non seulement la tendance des artistes successifs à déformer et à rectifier, ou même à compléter ce prototype sans bouche serait intervenue en sens inverse; mais, de plus, une omission aussi importante toujours répétée ne peut s'expliquer que par un veto, un tabou, qui lui-même doit reposer sur une conception particulière. Ce ne sont ni des enfants, ni des primitifs qui ont modelé les statuettes babyloniennes, les vases glozéliens, mais bien des adultes parfaite-

ment maîtres de leur technique. Le raisonnement par analogie n'est pas permis dans ces conditions.

Qu'on adopte l'une des théories de Luquet ou l'autre, on se retrouve au stade déjà atteint par nous tous : pourquoi les auteurs de ces séries sans bouche se sont-ils « intéressés » au nez, aux yeux, au costume, au pubis, mais pas à l'organe qui sert à manger et à parler, à cracher et à siffler, à prier et à blasphémer, actes magiques par excellence?

A. VAN GENNEP.

§

Désagrégation de l'argile cuite, dans l'eau. — On sait que les experts policiers avaient voulu faire de la désagrégation des tablettes de Glozel dans l'eau la preuve de leur inauthenticité. On peut voir dans les documents secrets qui furent vendus par M. Bayle à *l'Illustration* toute une série de photographies — prises par l'Identité Judiciaire et qui figurent dans le rapport fourni au juge d'instruction — établissant à des intervalles de vingt en vingt secondes cette désagrégation rapide dans l'eau.

Pour répondre à ces affirmations, le D[r] A. Morlet établit que le même phénomène se produisait avec les tablettes égéo-crétoises conservées intactes dans le sol pendant des millénaires, et M. Viennot répéta l'expérience avec une tablette assyrienne d'authenticité reconnue.

D'autre part, M. van Gennen signala qu'il avait recueilli autour d'une ancienne briqueterie des fragments d'argile rouge cuite qui étaient redevenus malléables, après un certain nombre d'années d'enfouissement. Le même phénomène était observé, nous dit le professeur Travers (voir Réfutation du rapport des experts policiers), par M. Bigot, dont l'autorité en la matière était incontestable.

Et voici une nouvelle observation, du plus haut intérêt, qui nous est communiquée par M. Paul Cochet, ingénieur-chimiste :

M. Bayle estime que, dans l'argile, la désagrégation aurait dû se faire. Il oublie seulement de dire pourquoi ! Je peux vous citer une observation qui contredit cette opinion et qui porte, non pas seu-

lement sur quelques tablettes, mais sur plusieurs mètres cubes de maçonnerie.

Ayant eu à faire démolir des massifs assez importants en briques, à cause de leur mauvais état extérieur, j'ai pu faire les constatations suivantes. Les parties extérieures du massif étaient, par *temps humide,* friables, et certaines briques présentaient, sur 8 à 10 mm. d'épaisseur, une couche s'écrasant en pâte molle sous les doigts. Par temps sec, la brique reprenait une certaine consistance, toute relative d'ailleurs. Au cours de la démolition, les travaux étaient interrompus pendant la nuit. Les briques mises à nu dans la journée, en plein cœur de la maçonnerie, présentaient leur dureté initiale. Le lendemain matin, certaines briques avaient absorbé l'humidité de la nuit et l'on pouvait détacher de leur surface une véritable pâte.

La maçonnerie en question avait été faite avec des briques de deux origines différentes : les unes, jaunes d'aspect, ne se désagrégeaient pas et ont pu être remployées; les autres, rouges, présentaient le phénomène décrit plus haut. Cela prouve simplement que la nature de l'argile ayant servi à faire les briques, la température de cuisson et la durée de séchage de la brique avant cuisson peuvent avoir une influence.

Il n'en reste pas moins vrai que, dans certains cas, une terre cuite prélevée dure dans un milieu relativement imperméable peut se désagréger dans l'eau.

En ce qui concerne Glozel, les tablettes sont enfouies, d'après ce que j'ai pu lire de la question, dans une couche d'argile. Or, cette argile est susceptible de retenir par phénomène physique une certaine quantité d'eau. Les deux corps en présence, argile crue et poterie cuite, retiendront ainsi une certaine quantité d'eau qui ne variera pas, tant que les conditions où ils se trouvent ne varieront pas. Il y aura un état d'équilibre. Or, la poterie ne peut emprunter son eau qu'à l'argile, qui, elle, la retient physiquement. Comme, de par sa nature, la couche d'argile est imperméable, son humidité ne varie pas, et il n'y a donc pas de raison pour que la quantité d'eau nécessaire au délayage de la poterie puisse parvenir à cette poterie. Donc l'équilibre se maintient, et il faudra exhumer la poterie pour pouvoir la désagréger dans l'eau.

Il ne s'agit en cela que de phénomènes physiques connus... sauf de M. Bayle!

§

Le procès de Glozel viendra à Cusset. — On se souvient que Me Torrès et Me Mallat, avocats de M. Emile Fradin, avaient,

à la fin de l'année judiciaire, demandé à ce que le procès de Glozel, dont l'instruction était loin d'être terminée, ne fût pas l'objet, de la part du juge d'instruction et du procureur de Moulins, d'une mesure d'exception, mais eût le sort commun des affaires en cours relevant du tribunal de Cusset, récemment rétabli.

En effet, toutes les autres affaires étaient transmises à Cusset depuis quelque temps déjà, afin de pouvoir être jugées dès la rentrée. Par contre, le juge d'instruction, en parfait accord avec M. Viple, activait tout à coup l'instruction de l'affaire de Glozel d'une façon fébrile afin de pouvoir, par tous les moyens, la clore avant le 1er octobre (M. Viple l'a déclaré lui-même) et ainsi la laisser entre les mains du procureur-archéologue de Moulins.

C'est alors que les avocats de M. Emile Fradin, ne pouvant accepter cette mesure d'exception par trop manifeste, lancèrent un *déclinatoire d'incompétence*, dans le seul but de gagner du temps et d'atteindre le 1er octobre, époque à laquelle allait fonctionner le tribunal de Cusset.

C'est actuellement chose faite. Et légalement, c'est de Cusset que dépend uniquement le procès de Glozel.

Ainsi M. Viple, qui, venu à Glozel au début, « démolit, comme l'écrivit M. A. van Gennep (1), systématiquement les murs (de la fosse ovale) et emporta toutes sortes de fragments dans un sac à avoine » et qui, plus tard, fit sienne « avec frénésie » l'incroyable plainte en escroquerie contre X..., ne pourra plus charger le procureur de venger la déconvenue de l'archéologue !...

LETTRES ALLEMANDES

Adolf Hitler : *Mein Kampf* (Mes luttes), Edition populaire, parue chez Eher, à Munich.

La personnalité de Hitler, depuis les élections allemandes et le procès sensationnel de Leipzig, a passé au tout premier plan de l'actualité politique. Le moment était bien choisi de réunir dans une édition populaire, sous le titre de **Mein Kampf** (*Mes luttes*), les pages déjà plus anciennes, écrites par lui au

(1) *Mercure de France*, 1er juillet 1926.

lendemain du fameux putsch de 1923 qui avait entraîné sa condamnation et la dissolution temporaire de l'organisation politique qu'il dirigeait. Dans ces pages, aujourd'hui plus actuelles que jamais, le dictateur *in spe*, sans doute en guise d'apologie, racontait son éveil à la vie politique, en même temps qu'il exposait le programme et l'historique de ce parti « national-socialiste » auquel il avait attaché son nom.

Hitler est Autrichien de naissance. Il est né dans une petite ville près de la frontière austro-allemande, Braunau, où son père remplissait l'emploi d'un modeste fonctionnaire autrichien. Mais de bonne heure certaines lectures, et surtout les leçons d'un professeur d'histoire, pangermaniste fanatique, avaient éveillé chez le jeune garçon un immense orgueil national allemand dont les rêves et les ambitions contrastaient singulièrement avec cet intérieur étriqué dont il respirait l'atmosphère étouffante et surtout avec cette carrière bureaucratique où sa famille pensait pouvoir l'emprisonner à son tour. Cette aversion chez le jeune élève s'étendit bientôt à tout l'Etat autrichien, organisme bâtard et décrépit, mosaïque de peuples et de races hétéroclites, où la minorité germanique à tout instant risquait d'être submergée par des races étrangères ou corrompue par l'alliage suspect d'éléments inférieurs. Ainsi s'affirmait déjà, chez l'enfant et le jeune homme, une incompatibilité foncière entre l'Autriche d'alors et son nationalisme allemand. Il s'est appelé lui-même : « un nationaliste sans patrie ».

Très jeune orphelin, libéré de la tutelle familiale, il débarqua un beau jour à Vienne avec l'idée de se vouer à la seule carrière qui lui paraissait répondre alors à ses goûts indépendants et aventureux : celle d'artiste peintre. Il n'y connut que la noire misère. Réduit à se faire embaucher temporairement comme ouvrier de rencontre, au moins dut-il à cet amer apprentissage de la vie de pénétrer dans les milieux prolétariens dont la mentalité devint pour lui un objet passionnant d'études. A ce contact quotidien, il découvrit l'incapacité radicale de toute idéologie bourgeoise de parler le langage des masses et de se faire entendre d'elles. Et pourtant il refusa de s'affilier à aucune de ces organisations de parti dont l'élan révolutionnaire, à coup sûr, le séduisait, mais dont l'interna-

tionalisme marxiste lui donnait la nausée. Déjà s'ébauche sa pensée politique : n'y aurait-il pas moyen de capter cette organisation socialiste et, tout en lui conservant son élan révolutionnaire, de la dépouiller de son idéologie marxiste, pour l'enrôler sous le drapeau d'un nouveau fanatisme national?

Une question cependant l'arrêtait. Comment expliquer ce triomphe du marxisme et cette alliance, désormais indissoluble, entre « socialisme » et « internationalisme »? Et Hitler trouva tout à coup son chemin de Damas. La vérité lui apparut un jour aveuglante : c'est à savoir que le socialisme primitif avait été corrompu et que l'agent secret de cette corruption, c'était l'esprit juif qui, dans tous les pays, s'était emparé de la direction de ce mouvement pour l'asservir à ses instincts secrets de domination mondiale. L'antisémitisme, à partir de ce jour, devint pour lui un article de foi intangible, la clé de tous les secrets et de tous les mystères de la politique européenne. Il y a, dit-il, un duel séculaire engagé entre le principe « arien », fondé sur l'aristocratisme de la Nature, sur le culte des diversités raciales, des privilèges et des supériorités individuelles, et le principe « juif », qui, sous le couvert du triomphe de « l'Esprit », s'attache à la destruction systématique de toutes ces valeurs liées à la qualité du sang et de la race, parce qu'elles contredisent son fanatisme millénaire et son rêve de puissance inavoué. Démocratie, parlementarisme, pacifisme, internationalisme, autant de masques changeants qu'a revêtus cette propagande sournoise et tenace. La finance cosmopolite et l'Internationale marxiste, ces deux frères en apparence ennemis, ils se réconcilient secrètement dans le rêve identique d'une hégémonie juive qu'ils travaillent à instaurer l'un et l'autre. Fort de cette théorie qui lui parut une découverte, et qui pourtant traînait depuis un quart de siècle dans tous les manuels de la propagande pangermanique, Hitler se mit en quête d'un parti résolu à traduire ces convictions en un activisme ardent et énergique. Mais Vienne, à cet égard, ne lui réserva encore que des déboires. Les pangermanistes autrichiens se confinaient dans des luttes parlementaires stériles ou dans une propagande théorique qui n'atteignait pas les masses po-

pulaires. Le parti chrétien-social, lui, grâce au fanatisme religieux, possédait un levier plus puissant pour actionner les foules, mais il avait le tort de faire de l'antisémitisme un problème purement confessionnel, de ne pas le porter sur son vrai terrain, celui de la lutte des races. Le futur agitateur résolut alors de s'expatrier. Il alla se fixer à Munich, dans cette Bavière où l'attiraient des affinités qui remontaient à ses premières impressions d'enfance.

Survint la guerre. Quoique sujet autrichien, Hitler obtint de la faire dans les rangs de l'armée bavaroise. Il assista ensuite, sans trop d'étonnement, à la capitulation militaire et à la Révolution de novembre 1918. La catastrophe n'était en somme que l'aboutissement logique d'une politique étrangère, d'un système d'alliances dont il avait toujours dénoncé les illusions, et surtout d'une corruption interne par le poison juif dont il avait depuis longtemps diagnostiqué les symptômes. Et c'est cela qui était bien autrement grave qu'une guerre perdue — cette décomposition mortelle des sèves et des forces de résistance morales d'un peuple. La question d'une régénération raciale passait ainsi au premier plan de toutes les préoccupations et de toutes les luttes politiques. Il s'agit de créer un Etat nouveau où seront sévèrement sélectionnés les éléments restés purs et sains, et d'où seront impitoyablement éliminés et exclus tous les ferments étrangers, avant que l'Allemagne puisse espérer se libérer des chaînes imposées par la défaite. Le moyen? Non certes ce régime majoritaire de la Constitution de Weimar, régime impuissant au dedans, capitulard au dehors. Pas davantage on ne peut sérieusement faire fonds sur les complots de ces « corps francs » ou de ces groupements « racistes » qui rêvent de résurrections du passé inopportunes, ou qui se plaisent dans les mascarades d'un romantisme suranné. Aux masses il faut demander leur élan révolutionnaire. On hissera donc le drapeau rouge, mais en y imprimant comme emblème la croix gammée, symbole nationaliste. Ici le fascisme italien peut servir de modèle. Il faut que l'Etat nouveau s'échafaude à l'intérieur d'une organisation militante qui se recrute et se discipline à l'écart de l'Etat ancien et vermoulu, pour pouvoir, le jour venu, se substituer intégralement à lui, avec sa

hiérarchie, ses cadres, ses institutions et ses organes tout formés. Seule une phalange aux rangs serrés saura imposer son fanatisme contagieux. Surtout, pas de conseils, pas de comités où l'on délibère et où l'on vote. Mais du haut en bas une hiérarchie toute militaire, incarnée à tous les degrés dans la personnalité d'un chef qui décide souverainement et qui n'ést responsable de ses décisions qu'à l'échelon supérieur. Ainsi régénérée dans le sens de ses vraies traditions, l'Allemagne pourra songer à se libérer; elle redeviendra une nation dont l'alliance a du prix.

Car un système d'alliances s'imposera à elle. D'abord avec l'Angleterre, qu'on amadouera en renonçant à toute rivalité maritime, à toute expansion coloniale en dehors de l'Europe. Et puis surtout avec l'Italie fasciste, l'alliée prédestinée qui a mené le même combat contre le même ennemi intérieur. Les visées de cette politique? Pour commencer, l'anéantissement militaire de la France. Car jamais la France, menacée dans sa vitalité par la dépopulation, ne tolérera à ses portes une Allemagne puissante et conquérante. Et puis, pour le paiement des « réparations », du « tribut de servitude » qu'elle a imposé à l'Allemagne, ne fait-elle pas partie liée avec l'éternel adversaire, la finance cosmopolite? Sans compter que son Empire africain, avec ses troupes de couleur, représente un des plus grands dangers de décadence et de métissage pour la pureté du sang arien. La seule idée d'un rapprochement avec la France constitue donc déjà, pour l'Allemand, une trahison, un reniement de la race. Ce n'est que libérée de ce danger qui la menace dans le dos, que l'Allemagne pourra suivre son évolution normale et renouer les traditions de sa vraie politique, qui avait été celle de l'ancienne Marche de l'Est : la germanisation des terres slaves et la colonisation de la Russie.

A quoi attribuer le succès foudroyant de cette propagande? Assurément d'abord à l'ascendant personnel de Hitler, type parfait de l'agitateur, doué d'une remarquable compréhension psychologique des masses. Il a porté à la suprême perfection cette « technique » de la propagande qui devait assurer à son mouvement la maîtrise des salles de réunion et la maîtrise de la rue. Pour cela, il a fait surgir du sol les fameuses « sections d'assaut », supérieurement disciplinées, dont l'activisme bru-

tal devait exercer une irrésistible séduction sur cette jeunesse allemande qu'on voit périodiquement porter un défi à tout ce que la vieille Europe avait coutume de vénérer sous le nom de « civilisation ». A l'activisme brutal de cette jeunesse répond d'ailleurs merveilleusement le militarisme latent des masses allemandes, le meilleur des « matériels humains », toujours prêtes à obéir à toute voix qui sait les commander avec autorité. Et puis il ne fait aucun doute que le marasme économique et l'inextricable chaos politique où se débat l'Allemagne d'aujourd'hui offrent un terrain particulièrement préparé à cette politique d'aventure et de catastrophe. Il est vrai qu'un obstacle s'oppose encore à cette politique : l'organisation des syndicats socialistes ouvriers; Hitler reconnaît lui-même qu'il n'a pas réussi à briser la cohésion puissante de cette organisation, mais il espère bien l'entamer par un long travail de « noyautage » interne. Car il croit ferme comme roc à la suprématie de la Politique sur l'Economique, au triomphe final du fanatisme politique sur tous les intérêts économiques, en vertu de cette loi de la nature dont l'histoire de son parti offre jusqu'à ce jour l'illustration vivante et qui veut qu'en tous temps et en tous lieux « soixante loups seront toujours plus forts que six cents moutons ».

Certes, ce livre touffu de 800 pages n'est pas toujours d'une lecture très agréable. Hitler ne se pique nullement d'écrire. Il est avant tout orateur, et il professe un superbe mépris pour la parole écrite, artificielle, figée, sans retentissement immédiat sur les foules. De là, dans son livre, bien des tirades et des ressassements qui sentent encore leur réunion publique. Ajoutons qu'il ne se pique pas davantage d'être un penseur original. Ce n'est pas là son affaire. Lui-même observe que pour un agitateur politique la richesse des idées constitue plutôt une faiblesse. Plus un fanatisme est étroit, plus il a de chances de faire sa trouée dans les masses. Mais, tel quel, ce livre est un document du plus haut intérêt, car il dessine une figure, il définit un mouvement et il apporte le tableau, parfois très vivant, de quelques mémorables batailles politiques d'où se dégage une Allemagne sensiblement différente de celle que certains nous présentaient.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES TCHÈQUES

Confession personnelle. — Nouveaux « bohemica » dans la littérature française. — Nécrologie : A. Sova, O. Brézina, A. Jirasek. — *Anthologie de la Poésie tchèque*, Kra.

Une grave maladie, une très grave opération, une longue convalescence, un surcroît de travail en conséquence, des livres restés en panne et qu'il fallait bien terminer, — tout cela a causé une longue interruption de mes chroniques au *Mercure*. Je m'en excuse auprès de ceux qui me font l'honneur de les suivre et même de les réclamer. Mais il a fallu d'abord défendre ma vie. *Primum vivere, deinde philosophari*, disaient les Romains, et, au fond, ils avaient raison. Aussi ai-je fait ce que j'ai pu pour me tirer de l'étreinte de la Camarde avec autant de bonne humeur qu'il était possible. J'ai même composé, sur mon lit d'hôpital, un petit poème héroï-comique intitulé *La Laryngiade*, qui a paru chez Topic à Prague, en une jolie édition de bibliophiles, avec des dessins de l'excellent humoriste Adolf Hoffmeister, dont les Parisiens ont vu l'exposition il y a trois ans. La critique a bien voulu évoquer, à propos de ce petit livre, l'ombre de Henri Heine. Je me sens un peu écrasé sous cet honneur. Toujours est-il que le sujet du poème est assez curieux : je suis, je crois, le seul poète qui ait subi et chanté lui-même la laryngectomie, et qui ait pu raconter comment il a réappris à parler, sans cordes vocales et sans aide d'appareil aucun, par l'œsophage. Mon ami Jules Romains, qui est venu me voir à l'hôpital au moment où le crayon et le papier étaient encore mes seuls organes d'expression, sera étonné de ce petit miracle dont mes excellents médecins tchèques sont plus responsables que moi.

Je m'excuse d'avoir si longtemps parlé de **moi-même** : je suis un peu dans le cas de la femme muette de la comédie d'Anatole France, qui usait et abusait de la voix retrouvée. Mais il a bien fallu m'excuser de mon long silence.

Il s'est prolongé d'ailleurs et, je l'avoue sans rougir, par le fait que je ne savais pas bien par où commencer.

J'espère que les lecteurs du *Mercure* ne se sont pas imaginés que la **littérature tchèque** avait disparu. Si le *Mercure* a

été la première revue qui ait ouvert, il y a plus de trente ans, ses colonnes à cette littérature alors complètement inconnue, on a fait tout de même du chemin depuis. Ce n'est, il est vrai, qu'un commencement, mais c'en est un : depuis la guerre, une dizaine d'ouvrages traduits du tchèque en français ont paru. J'en rappellerai quelques-uns, sans prétendre être complet. La série a été ouverte par les *Têtes-de-Chien* (trad. Tilscher et Maloubier), du grand romancier Alois Jirasek, mort depuis (en avril 1930), et par ma traduction de la célèbre pièce de K. Tchapek, *R. U. R.*, représentée au printemps 1924, par Jacques Hébertot, à la Comédie des Champs-Elysées. Grâce à l'initiative de M. Storch-Marien, poète doublé d'un éditeur très actif, M. Grasset a fondé la bibliothèque *Aventinum,* destinée à faire connaître les œuvres tchèques en France. Par elle, les lecteurs français ont pu apprécier, dans la parfaite traduction de M. Jules Chopin, le génie du grand romancier que fut K. M. Tchapek-Chod. On a eu peut-être tort d'inaugurer la collection par *La Turbine* (2 vol.), œuvre forte, touffue, mais un peu désordonnée et qui prête à des critiques au point de vue de l'architecture. M. Jules Chopin, qui est actuellement, parmi les Français, celui qui connaît le mieux les choses tchèques, a été mieux inspiré en choisissant, pour la Renaissance du Livre, le roman *La Fille de Jaïre,* œuvre grouillante de vie et révélant la force et l'originalité robuste de Tchapek-Chod. Le même traducteur a réuni, dans un volume paru chez Bossard, *Les Veillées de Bohême,* un riche florilège des grands conteurs tchèques où figurent Jan Neruda, Jakub Arbes, Alois Jirasek et Roujéna Svobodova, par des contes et nouvelles, J. Vrchlicky et J. S. Machar par des poèmes épiques. Arbes tient une place privilégiée dans ce volume qui ne prétend nullement être une anthologie; ce choix est justifié dans une cerftaine mesure par l'originalité incontestable de ce romantique attardé, de ce conteur un peu prolixe mais qui avait des éclairs de génie : n'a-t-il pas, par son *Cerveau de Newton,* que M. Chopin a eu l'esprit de traduire, devancé Jules Verne et Wells?

La collection Aventinum a donné, outre le roman de Tchapek-Chod, *La Geôle la plus sombre,* par M. Ivan Olbracht, dans la probe traduction de M. G. Aucouturier. Ce roman, datant

de 1916, évoque la tragédie intime d'un aveugle, le double martyre de la cécité et de la jalousie. Aussi l'amour devient-il pour lui une geôle plus sombre encore que les ténèbres qui l'entourent. C'est un roman de solide analyse psychologique qui se défendra par sa bonne tenue littéraire. Il fut suivi par le fringant petit livre de croquis, écrits et dessinés, que M. Karel Tchapek a rapporté d'Angleterre. Ses *Lettres d'Angleterre* constituent, en effet, un des plus amusants, des plus capricieux et des plus profonds guides qu'on ait consacrés à ce pays; il faut bien que les Anglais eux-mêmes s'y reconnaissent, puisque la traduction anglaise a obtenu un succès des plus francs. Le dernier volume de la collection, traduit par M. Brun-Laloire, est dû à M. Frania Sramek (pron. Schramek) et porte le titre de *Soldat étonné*. Ce livre d'un impressionniste lyrique qui évoque les sensations plutôt que les idées d'un soldat tchèque contraint à se battre sous l'uniforme autrichien apporte, dans la littérature de guerre, une note très intéressante. Ce n'est pas un roman proprement dit, car l'auteur est une nature essentiellement lyrique et reste un poète lyrique, qu'il écrive des vers, des contes, des romans ou du théâtre; mais on lira avec émotion ces pages vécues, pleines d'une émotion intense et d'une belle acuité de vision.

Cependant, il faut avouer que la collection n'a pas eu, dans la critique, le retentissement que son fondateur espérait. Il faut en chercher la cause dans le choix des ouvrages; pour forcer l'attention de la critique parisienne sollicitée de tous les côtés, il faudrait se placer dans le choix, non pas au point de vue tchèque, mais au point de vue français. C'est une chose, j'en conviens, assez délicate, car elle suppose beaucoup de doigté et une connaissance intime de la psychologie française.

Bien que le nombre de Français connaissant la langue tchèque augmente relativement assez vite, les littérateurs qui sont capables de traduire du tchèque sont plus que rares. Je suis donc très heureux d'en saluer un en M. Joseph Palivec, le prestigieux interprète de Paul Valéry en tchèque. Excellent traducteur de poèmes tchèques en français, M. Palivec, aidé en partie par l'éminent moliériste Francis Baumal, a traduit,

avec beaucoup de finesse et de bonheur, toute une série de morceaux, en prose et en vers, constituant deux numéros spéciaux consacrés à la jeune littérature tchèque : l'un, celui de *La Revue Nouvelle*, donnant un tableau presque complet du mouvement contemporain, est enrichi de quelques sympathiques articles de MM. Georges Petit, Jean Cassou, Ph. Soupault et de Jean Prévost. Le second, celui de la *Revue Européenne*, aussi riche que le premier, contient d'amusantes impressions de voyage en Tchécoslovaquie, dues à M. André Germain. — Signalons encore, pour ceux qui s'intéressent aux choses tchécoslovaques, la vivante et jeune revue hebdomadaire *L'Europe Centrale*, publiée à Prague (Orbis, édit.). Elle est dirigée par le fin et distingué Georges Marot, qui est secondé, dans la partie littéraire, par l'inépuisable verve de Mme Junia Letty. La revue qui consacre une attention égale à la politique et aux lettres tchécoslovaques, polonaises, yougoslaves, autrichiennes et magyares, sans oublier la France, est une source de documentation aussi précieuse qu'indispensable à quiconque s'intéresse à la vie politique et intellectuelle de ces pays.

Ceux qui voudraient se familiariser un peu avec le passé et le présent de la littérature tchécoslovaque trouveront une matière assez variée dans mes *Etudes Tchécoslovaques* (Edit. Bossard), où j'ai réuni une série d'études et de portraits; on y trouvera, par exemple, un essai sur les rapports intellectuels de la France et de la Bohême depuis le moyen âge, un autre sur la chanson populaire tchécoslovaque, des portraits de A. Jirasek, de V. Dyk, de K. M. Tchapek-Chod, de Karel Tchapek et des tableaux succincts de la poésie, du roman de guerre, du théâtre et de l'art du livre tchèques.

Sous le titre d'*Amours folles*, on a aussi publié quatre nouvelles de M. Jan Havlasa (trad. P. Stehnova et M. Caillard), dont l'action se passe en Océanie. M. Havlasa, ancien ministre de Tchécoslovaquie au Brésil, a passé une grande partie de sa vie à voyager en Amérique du Nord et du Sud, en Océanie et en Extrême-Orient. Il a à son actif une longue série de livres de voyages, de nouvelles et de romans où le décor exotique d'une authenticité rare s'allie à un don d'invention très riche et à un art de conteur agréable et facile.

§

Les deux dernières années ont été des années de deuil pour la poésie tchèque : les poètes Antonin Sova et Otokar Brézina sont morts, l'un en avril 1928, l'autre en mars 1929. Rappelons brièvement la carrière de ces deux chefs de la poésie symboliste dont j'ai salué ici même l'avènement dès 1900.

L'aîné des deux, **A. Sova**, naquit en 1864, à Pacov, près de Tabor, en Bohême du Sud. Bibliothécaire en chef de la ville de Prague, il fut forcé, par une grave maladie, à prendre sa retraite en 1920; bien que cloué dans son fauteuil, il ne cessa pas de créer jusqu'à la mort.

Du réalisme fin de ses débuts, il passa à un impressionnisme nerveux qui s'accentue et s'approfondit dans le lyrisme déchirant de son *Ame brisée* et dans le pessimisme irrité de ses *Tristesses apaisées*. Ce fut vers 1897. Peu à peu, le poète quitte les solitudes glacées où il s'était réfugié et revient vers l'homme. Avec une éloquence quelquefois un peu diffuse, il salue l'utopie d'une société nouvelle fondée sur la fraternité humaine, dont il appelle et espère l'avènement. Dans une série de recueils où l'élan pathétique de symbolisme social alterne avec un lyrisme intérieur d'une prodigieuse douceur musicale, Sova chante sa souffrance personnelle, son amour et sa haine. Ecoutant attentivement la pulsation de son époque, il en dit les crises morales. Sa sensibilité, toujours révoltée, toujours fiévreusement émue, son vers large, vibrant, martelé par la passion et par les idées, traversent une évolution dont les *Aventures du courage, Vers lyriques de l'amour et de la vie* et les *Luttes et destinées* (1910) marquent la ligne ascendante. Ayant vaincu la souffrance personnelle, le poète en arrive à des accents hymniques d'un optimisme spiritualiste, il retrouve la joie simple de ses souvenirs d'enfance. Il se mêle aux foules, à la vie fiévreuse de l'époque moderne, il exalte l'énergie créatrice et le travail qui est la « prière des bras ». Il s'incline humblement devant Dieu, il se penche vers la terre natale. Une sécurité ardente, une vague d'amour pour tous les vivants, si humbles qu'ils soient, et une foi généreuse en l'avenir de l'humanité baignent les derniers recueils du poète (*Fraternité saignante, Le Printemps du poète, Poèmes*

d'un cœur non égoïste, Espérances et douleurs). — A côté de sa production lyrique, A. Sova a donné plusieurs volumes de prose d'une sensibilité très fine et d'une analyse psychologique très profonde. Néanmoins, c'est dans le lyrisme intuitif et personnel qu'il atteint à une véritable grandeur.

Le soin de publier l'œuvre complète de A. Sova a été confié, par l'éditeur Storch-Marien, à l'éminent critique Arne Novàk.

Le plus grand poète spiritualiste contemporain, **Otokar Brézina**, n'a presque pas de biographie. Né à Potchatky, en Bohême, en 1868, d'une famille d'humbles artisans, Vaclav Yébavy — tel était le nom civique du poète — a passé sa vie de philosophe solitaire dans de petites villes de Moravie, notamment à Yaromiéritsé, où il est mort et où il a été enterré. Il était instituteur : lorsque l'Université Maseryk de Brno lui offrit une chaire, le poète refusa de quitter sa solitude méditative. Par contre, l'évolution de la pensée créatrice et du génie poétique de Brézina a décrit une magnifique courbe pour atteindre à un mysticisme métaphysique d'une beauté sublime.

Ayant débuté en 1895 par des poésies où une savante esthétique parnassienne se combinait avec le pessimisme amer d'un être maladif et avec la rêverie mélancolique d'une âme trahie par la vie, il évolue vers un spiritualisme mystique de la plus haute envolée, nourri de la pensée des Hindous autant que par le mysticisme chrétien et par les sciences exactes. S'étant libéré de tout égotisme et pessimisme, ayant vaincu l'obsession de la mort et de la douleur, c'est par l'amour et par le travail qu'il arrive à l'apaisement intérieur. Une lumière surnaturelle inonde l'âme du poète qui a compris la loi mystérieuse de l'harmonie cosmique, la loi de l'unité intérieure de toute la création. Cette conception moniste conduit le poète à une religion de l'amour, car, dit-il, « il n'y a qu'un homme d'un pôle à l'autre, au même sort cosmique et au même secret, il n'y a qu'une seule unité mystique dans les millions d'êtres qui ont existé, qui existent et qui existeront ». La souffrance et la douleur sont vaincues et s'effacent devant la foi métaphysique du poète qui chante la gloire de Dieu, la beauté et la grandeur du sacrifice, la grandeur de la fraternité hu-

maine. Des millions de mains forment une chaîne magique qui embrasse toute la terre, et les cœurs, les mondes et les étoiles chantent un dithyrambe en l'honneur de la Vie et du Créateur.

Jamais, avant O. Brézina, la poésie tchèque n'avait atteint à cette élévation de pensée; jamais elle n'était arrivée à une telle splendeur d'images, à une telle hardiesse d'architecture, à une telle puissance d'instrumentation; jamais la langue tchèque n'avait été maniée avec plus d'éclat et avec plus de pieuse maîtrise. Avec Paul Claudel et Paul Valéry, O. Brézina marque le plus haut sommet de la poésie contemporaine.

Toute la pensée du poète est contenue en cinq volumes de poésie publiés coup sur coup : *Lointains mystérieux* (1895), *Aube à l'Occident* (1896), *Vents venant des pôles* (1897), *Constructeurs du Temple* (1900), *Les Mains* (1901). Ayant dit ce qu'il avait à dire, le poète s'est renfermé dans le silence; ce n'est qu'un volume d'essais, *La Musique des Sources*, qui est venu compléter son œuvre poétique.

§

Les journaux et les revues du monde entier, de l'Amérique latine au Japon, ont annoncé et commenté la mort, en mars dernier, du romancier historique **Alois Jirasek**, qui fut comme l'incarnation du génie de la race tchèque et de ses plus belles traditions. En lui faisant des funérailles vraiment royales, la nation tchèque a tenu à exprimer sa reconnaissance émue à celui qui fut non seulement un grand et probe écrivain, mais un des plus vaillants ouvriers de sa libération.

Le rôle national qu'a joué Alois Jirasek pendant la guerre, où, en l'absence des chefs politiques exilés ou emprisonnés, il fut reconnu tacitement pour chef de la nation, a pu, en quelque sorte, éclipser les qualités purement littéraires de son œuvre. La critique tchèque a d'ailleurs longtemps attendu, avant de l'apprécier à sa juste valeur, la lente mais sûre maturation de son génie qui s'est poursuivie pendant cinquante ans pour donner, au début de la guerre, *Les Ténèbres*, qui marquent le sommet de l'évolution de l'auteur. C'étaient justement les critiques se piquant le plus d'européanisme qui, aveuglés par le snobisme, ont longtemps méconnu une des

plus réelles valeurs de la littérature nationale. La sobriété classique du style sans recherche, mais d'une beauté saine, nourri de la sève populaire, leur a semblé être « sans éclat ». La fidélité au sol national leur est apparue comme un régionalisme étroit, et le créateur d'une nouvelle conception du roman historique s'est vu taxé de « chroniqueur » ennuyeux. Les vastes fresques sur lesquelles tout un peuple vit, combat, souffre et respire laissent peu de place à une psychologie fouillée de l'individu : souvent, l'auteur applique la manière épique de caractériser les héros par des épithètes constantes, procédé qui a été interprété comme un manque de psychologie.

Dans un petit essai sur Alois Jirasek, publié au lendemain de sa mort, j'ai voulu réagir contre ces erreurs critiques et dégager l'originalité de celui qui a créé un nouveau type du roman historique. J'ai tâché, en quelques phrases rapides, mais basées sur vingt-cinq ans d'intimité de l'homme et de l'œuvre, de faire comprendre que c'est précisément ce pur caractère tchèque qui fait la grandeur de l'œuvre de Jirasek; j'ai insisté sur le fait que son noble et ardent nationalisme, qui a fait de lui le dernier des « réveilleurs », ne s'exprime point au détriment de son art; qu'il lui imprime, au contraire, une richesse et une force particulières et l'élève audessus des limites de la simple littérature. J'ai exprimé, somme toute, ma profonde conviction que l'œuvre de Jirasek appartient, sinon dans la totalité, en grande partie certainement, à la littérature de haute classe, n'en déplaise au *Monde Slave*. Elle restera peut-être, en raison de son caractère spécial et de ses dimensions, inaccessible au public étranger : elle n'en constituera pas moins une des plus précieuses parties de l'apport de l'esprit tchèque au patrimoine commun de la littérature universelle.

§

Au moment où je corrige les épreuves de cette chronique, les Editions Kra mettent en vente mon **Anthologie de la poésie tchèque**. Je ne puis que signaler ce livre, qui embrasse la poésie tchèque depuis les débuts du XIX[e] siècle jusqu'aux jeunes poètes contemporains du groupe *poétiste*. Je l'aurais voulu

plus complet encore : des raisons d'ordre matériel m'ont empêché d'exécuter ce dessein. Tel quel, le livre présente 177 poèmes, dont une dizaine dans une traduction de MM. Jules Chopin, J. Palivec et F. Baumal. Ayant exposé dans la préface les principes qui m'ont guidé dans le choix et dans la traduction, je m'arrête là, persuadé que les lecteurs de l'*Anthologie* y feront quelques connaissances des plus intéressantes.

H. JELINEK.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Hans Mohs : *General-Feldmarschall Alfred Graf von Waldersee in seinem militärischen Wirken*, Berlin, R. Eisenschmidt, 2 vol. — P. Azan : *Les Belges sur l'Yser*, Berger-Levrault. — Colonel House : *Papiers intimes*, tome III, Payot.

La guerre mondiale a été perdue par l'Allemagne parce que son gouvernement a voulu exécuter le plan de Schlieffen. Le livre du général Hans Mohs, **L'action militaire du maréchal Waldersee**, renseigne sur les plans qui ont précédé celui-là.

Né en 1832 et fils d'un général, Alfred de Waldersee devint officier d'artillerie. Reconnaissant lui-même l'infériorité de son instruction dans la technique de cette arme, il chercha à faire son chemin dans l'*adjudantur* et fut successivement officier d'ordonnance de deux généraux, puis de deux princes. Il obtint aussi d'envoyer ses solutions aux problèmes posés aux élèves d'état-major; elles plurent, et le 16 août 1866 il fut nommé au grand état-major et y réussit si bien qu'en 1881 il fut adjoint à de Moltke; lui-même l'a raconté ainsi :

> Vers 1875, l'ardeur au travail et peut-être la capacité de travailler de Moltke diminuèrent notablement... La responsabilité de ses subordonnés en augmenta... Le service était en retard, ce qui donnait lieu à des plaintes du ministère où régnait un état de choses analogue... En 1877 ou 1878, le chef du cabinet militaire fut chargé de sonder de Moltke sur le choix d'un adjoint. Le maréchal répondit : « Si S. M. ne me croit plus capable de remplir mes fonctions, qu'Elle me donne mon congé. » Le résultat de la démarche se trouva ainsi réglé.

Mais en août 1881, Moltke ayant fait l'éloge de Waldersee au ministre de la Guerre Kameke, celui-ci lui répondit : « Pre-

nez-le comme aide. » Cette fois, Moltke accepta. On eut d'ailleurs soin de prévenir Waldersee que c'était Blumenthal qui remplacerait Moltke si celui-ci s'en allait.

Moltke avait toujours vécu à l'écart. « Si S. M. veut me parler, Elle me fera venir », disait-il. Waldersee obtint de venir « faire son rapport » périodiquement à l'Empereur et sut lui plaire.

Moltke ne se réserva que les plans d'opération. Ceux-ci, jusqu'à 1875, ne concernaient que la France; à partir de cette époque fut prévue aussi la guerre simultanément contre la France et la Russie. Dans ce cas-là, l'armée se divisait en deux parties égales. Dans les deux cas, les troupes opérant contre nous se réunissaient devant Saarbruck et, à cause de nos forts d'arrêt, devaient attendre notre attaque. Waldersee, à raison de l'alliance autrichienne conclue en 1879, obtint d'augmenter de deux le nombre des corps opposés à la France, puis de transférer sur la rive droite de la Vistule la concentration des forces allemandes qui, dans le plan précédent, devaient traverser ce fleuve du sud au nord à Wloclawek ou à Plock, pour prendre à revers les Russes qui auraient pénétré dans la Prusse orientale. D'ailleurs, en 1881, il y avait tous indices que les Russes avaient l'intention d'évacuer la Pologne en cas de guerre, mais peu à peu ils se préparèrent à défendre Varsovie et la ligne Narew-Niémen. Waldersee n'arriva d'ailleurs jamais à être renseigné sur leur mobilisation, tandis qu'il le fut toujours sur celle de la France. Même dans le cas où l'on ne craignait point l'attaque des Russes, l'armée éventuellement destinée contre eux ne commençait à être embarquée contre la France que le douzième jour. Pour les tranquilliser, on devait dès le commencement de la mobilisation leur déclarer que l'on voulait employer toute l'armée contre nous.

En octobre 1887, Waldersee déploya une grande activité : c'était le commencement de la période d'alarme qui eut pour conclusion l'affaire Schnæbele. Waldersee était pessimiste : « la Russie se prépare à attaquer nous ou l'Autriche au printemps prochain », écrivait-il le 23 novembre 1887. Avec l'autorisation de Bismarck, il entra en pourparlers avec Crispi, qui offrait d'envoyer 200.000 hommes au nord des Alpes; la

coopération de la flotte anglaise devait permettre à l'Italie d'être tranquille pour ses côtes. Cent mille hommes du contingent italien furent destinés à joindre les Roumains (et éventuellement les Turcs) pour prendre Odessa. « L'état-major autrichien ne voyait pas d'avantages à cet emploi des troupes italiennes. » Mais plus Waldersee insista pour la guerre, plus Bismarck devint hésitant. « Le chancelier désire éviter la guerre », écrivit Waldersee le 30 décembre 1887. En vain les Italiens assuraient-ils qu'ils enverraient en Alsace six corps d'armée que Moltke voulait employer au siège de Belfort, « la seule partie de la France qui ait de la valeur pour nous », écrivit-il en mars 1888.

Le 18 août 1888, Waldersee remplaça Moltke. En novembre suivant, il remania les plans pour exécuter une défensive efficace sur la rive gauche du Rhin, pendant qu'il maîtriserait les Russes en Pologne avant que leur concentration ne fût faite. Il voulait dans ce but profiter de l'envoi des six corps italiens sur le Rhin pour y diminuer de 2 le nombre des corps allemands. Il y aurait eu alors 42 divisions austro-allemandes contre 31 russes. Waldersee répugnait toujours à prendre l'offensive de notre côté : « Il est douteux, écrivit-il le 9 janvier 1889, que nous ayons, en matière de forteresses, plusieurs années d'avance sur les Français, mais, même dans ce cas, nous n'aurions aucun avantage à nous avancer chez eux et à attaquer leurs positions. » En février 1890, il persistait dans cette opinion :

L'armée française, écrivit-il, a augmenté en nombre et en qualité, et cela relativement plus que nous. Le sentiment d'infériorité a fait place chez elle à celui d'assurance; elle se sent maintenant absolument capable d'accepter le combat avec nous... Il nous serait possible d'attaquer Nancy, mais la prendre coûterait beaucoup d'hommes et nous nous trouverions encore devant la tâche difficile de percer la ligne des forts... Il me semble plus rationnel de laisser l'attaque aux Français; ils veulent reprendre le Reichsland : il leur faut donc attaquer si nous n'attaquons pas.

Le 2 février 1891, Waldersee fut remplacé par Schlieffen. La raison en est restée inconnue. Schlieffen fit aussitôt ce que Waldersee avait refusé à Guillaume II : afin de pouvoir prendre l'offensive contre nous. Il diminua de 22 à 14 le nombre

des divisions devant opérer contre les Russes. La raison de Schlieffen était que la ligne Narew-Niémen, peu praticable neuf mois sur douze, était devenue si forte qu'une offensive contre elle n'avait pas de chances de réussir; il voulait donc avec 10 divisions s'avancer de la Silésie vers la Haute Vistule et la forcer au-dessus d'Ivangorod. Le 23 avril 1891, Waldersee en causa avec Moltke et tous deux déplorèrent ce changement. Le 1[er] août 1894, Waldersee nota dans son journal : « L'Empereur veut prendre aussitôt l'offensive contre la France... Il fera ainsi ce que les Français espèrent et en vue de quoi ils se sont organisés. » Il jugea aussi défavorablement les constructions de fortifications en Lorraine et surtout sur le Haut Rhin. Il aurait voulu qu'on nous laisse le passage libre pour pénétrer dans l'Allemagne du Sud : « Plus les Français y pénétreront vite, écrivait-il en 1902, plus une offensive énergique pourra leur y infliger une grande catastrophe. » Il déplorait l'augmentation de la flotte allemande, à cause de l'inquiétude qu'elle causait en Angleterre. Sa mort, en 1904, l'empêcha de condamner aussi le plan d'invasion par la Belgique.

§

L'héroïque résistance des **Belges sur l'Yser** en 1914 sauva la France. Le général P. Azan l'a racontée en détail dans un petit livre orné d'illustrations documentaires bien choisies et pour lequel il s'est livré dans les archives françaises et belges aux recherches les plus complètes. C'est une page d'histoire écrite d'une façon définitive et vraiment captivante.

La retraite de l'armée belge d'Anvers fut facilitée par la présence de 25.000 à 30.000 hommes de troupes alliées à Gand. Quand elle parvint, le 9 octobre, au canal de Gand à Terneuzen, « elle était arrivée à l'état de lassitude devant lequel l'autorité et la discipline abdiquent ». Le 10, avec l'assentiment du général Pau, le Roi décida qu'elle se retirerait sur la ligne Calais-Saint-Omer. L'ayant appris, Joffre, qui voulait déborder l'aile droite allemande, télégraphia qu'elle y serait « complètement inutilisable » et demanda qu'elle se dirige vers Ypres-Poperinghe. Le Roi s'y refusa et décida d'occuper une position partie en avant, partie sur l'Yser. Le

14, l'armée belge y fut comptée : elle ne comprenait plus que 82.000 hommes, dont 48.000 fusils.

Le 14 au matin, les Alliés ayant fait savoir qu'ils prenaient l'offensive vers l'Est, le Roi décida d'attaquer les colonnes allemandes marchant sur Thielt, mais la retraite de Rawlinson sur Ypres fit au contraire se replier le 15 derrière l'Yser. Le Roi, ce jour-là, décida de s'y « retrancher fortement », et son ordre se croisa avec le conseil de Foch « d'enterrer infanterie et artillerie, parce qu'ainsi on ne peut être culbuté ».

Le 18, l'attaque allemande commença. Elle s'accentua le 19 et le 20. La nuit du 20 au 21, le bombardement allemand fut terrible : on songea à tendre l'inondation, ce que l'on commença le soir suivant. Ce jour-là, des troupes françaises se rassemblèrent au nord de Furnes, mais, comme elles n'étaient pas aux ordres du Roi, elles ne furent « d'aucun secours ». C'est que le général d'Urbal, qui les commandait, avait reçu l'ordre de prendre l'offensive. Pendant qu'il s'y préparait, les Allemands, le 22, s'emparèrent de la boucle de Tervaete, mais ce ne fut que le 23, à 22 heures, que d'Urbal se décida à tenter de la reprendre. La 42e division (Grossetti) en fut chargée, mais le 24 au matin plusieurs parties de la ligne belge ayant fléchi, elle fut employée à la soutenir. Cependant les Allemands étaient épuisés aussi; le 25 se passa sans événements graves. Mais la pluie, pendant la nuit du 25 au 26, augmenta la démoralisation des troupes : plusieurs tranchées furent abandonnées. Le 26, l'état-major belge rédigea un ordre de retraite, mais le Roi refusa de le signer, et l'ordre pour le 27 porta : « Demain, l'armée renforcée par les troupes françaises continuera la défense à outrance des positions occupées. »

Pour ne pas couper la retraite à l'armée, on avait hésité à étendre l'inondation commencée le 21, mais le 25 on découvrit qu'en bouchant les ouvertures du chemin de fer de Nieuport à Dixmude, on pouvait l'empêcher de se propager à l'ouest. Le travail fut commencé dans la nuit du 25 au 26, mais ne produisit un résultat efficace que le 29.

Les 27, 28 et 29, les Allemands s'étaient bornés à un bombardement; le 30, ils attaquèrent, mais, sauf à Ramscapelle, échouèrent. Dans la nuit du 30 au 31, leurs chefs, se rendant

compte que les écluses avaient été ouvertes, ordonnèrent la retraite. A l'est de Dixmude, d'Urbal avait contre-attaqué le 30, mais sans succès, et plus à l'est encore, les Anglais avaient reculé entre Gheluwelt et Messines. La bataille de l'Yser était terminée, celle d'Ypres commençait. Du 18 au 30 octobre, les Belges avaient eu 127 officiers et 3.017 tués; leur effectif n'était plus que de 34.161 fusils; le nombre des canons utilisables était tombé de 278 à 169; celui des mitrailleuses, de 184 à 107.

§

L'éloge de l'ouvrage que M. Charles Seymour a tiré des **Papiers intimes** du colonel House n'est plus à faire. Il a, avec une rare conscience et une grande habileté, utilisé la masse énorme de documents de premier ordre conservés par House. Celui-ci, tous les soirs, notait ou dictait à sa dactylographe ce qu'il avait appris dans la journée (et en particulier ses conversations avec Wilson). La base du livre est formée d'extraits de ce journal; des documents de provenance diverse les confirment, expliquent ou complètent; le tout est relié par des notes de M. Seymour. Comme Wilson ne cachait rien à House, on a ainsi une histoire d'une exactitude irréprochable de la pensée et des sentiments du Président. House et Seymour lui ont élevé le plus beau monument que ses admirateurs aient pu lui souhaiter.

Donnons un exemple des précisions qu'apporte ce tome III. Wilson, après que les provocations de l'Allemagne eurent contraint les Etats-Unis à entrer en guerre, ne voulait pas « laisser les affaires d'Europe dans des conditions identiques à celles qui servirent de prétexte à la guerre » (18 août 1917). Mais tout en les envisageant uniquement au point de vue du droit, il voulait ménager aussi « les susceptibilités des Alliés, « ne pas dire, par exemple, à la France et à l'Italie que leurs revendications territoriales n'intéressaient pas les Etats-Unis ». Pour éviter de se tromper, il constitua un Bureau chargé d'étudier les conditions de paix (*Inquiry*). C'est d'après les travaux de ce Bureau qu'il rédigea ses Quatorze points. Il les discuta avec House seul. Ni les représentants des pays alliés, ni même les membres du propre Cabinet du président Wilson ne furent consultés. Il n'y eut qu'une exception : avec

l'autorisation du Président, House demanda à Vesnitch son opinion sur le paragraphe au sujet des Balkans. Vesnitch ne trouva pour y répondre que des considérations haineuses et embrouillées : « Wilson, nota House vers le 15 août 1917, se montra assez déçu que sa première et unique tentative pour connaître une opinion du dehors aboutissait à un si piètre résultat. » Les Allemands et les Autrichiens ont représenté Wilson comme un fou influencé par Paderewski et Masaryk : on voit combien la réalité était différente.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Hagiographie

Mathilde Alanic : *Sainte Radegonde.* (Coll. *Les Pèlerinages*) ; Flammarion. 10 »

Histoire

Antème Hadengue : *Les gardes rouges de l'an II. L'armée révolutionnaire et le parti hébertiste* d'après des documents inédits. Préface de Louis Madelin; Plon. 15 »

Juan B. Téran : *La naissance de l'Amérique espagnole*, traduction par Xavier de Cardaillac; Le Livre libre. 15 »

Linguistique

André Moufflet : *Contre le massacre de la langue française*; Privat-Didier. 15 »

Littérature

Jacques Arnavon : *L'interprétation de la comédie classique. « Le Misanthrope » de Molière.* Avec 3 dessins h. t.; Plon. » »

Jean Richard Bloch : *Destin du théâtre;* Nouv. Revue Franç. 12 »

Roger Boutet de Monvel : *Grands seigneurs et bourgeois d'Angleterre.* Avec 6 pl. h. t.; Plon » »

Léon Daudet : *Verts d'Académie et vers de presse.* Illustré par Sennep; Le Capitole. » »

Léon Deubel : *Lettres* 1897-1912, introduction et notes par Eugène Chatot; Le Rouge et le Noir. » »

Paul Ginisty : *Souvenirs de journalisme et de théâtre;* Edit. de France. 15 »

Victor Giraud : *Bossuet* (Coll. *Les grands cœurs*); Flammarion. 12 »

H. Jelinek : *Anthologie de la poésie tchèque;* Kra. 30 »

Yves Gérard Le Dantec : *Renée Vivien, femme damnée, femme sauvée.* Avec une bibliographie d'André Jaulme et un autographe ; Le Feu, Aix-en-Provence. 15 »

Emile Magne : *Voiture et l'Hôtel de Rambouillet. Les années de gloire*, 1635-1648. Portraits et documents inédits; Emile Paul. 18 »

M. H. E. Meier, L. R. de Pogey Castries : *Histoire de l'amour grec dans l'antiquité;* Stendhal et Cie. 30 »

Alfred Mortier : *Etudes italiennes;* Messein. 15 »

Maurice Magre : *Confessions sur les femmes, l'opium, l'amour, l'idéal, etc.;* Fasquelle. 12 »

Stendhal : *Molière, Shakespeare. La Comédie et le rire.* Etablissement du texte par Henri Martineau; Le Divan. » »

Voltaire : *Œuvres complètes; Contes et Romans*, tome II et tome III. Texte établi et présenté par Philippe Van Tieghem; Edit. Fernand Roches. Chaque tome 19 50

Musique

Henry Woollett : *Un mélodiste français : René Lenormand;* Fischbacher. 10 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

André Bridoux : *Souvenirs du temps des morts;* Albin Michel. 15 »

Général Cordonnier : *Ai-je trahi Sarrail?* Les Etincelles. 30 »

Raymond Offner : *Esclave;* Figuière. 15 »

Philosophie

André Lalande : *Précis raisonné de morale pratique,* nouv. édit. Alcan. 10 »

Poésie

Paul André : *L'âme charnelle;* Messein. 5 »

Joseph Dulac : *Le val d'amour;* La Caravelle. 10 »

C. Hergé d'Ardenne : *Viens-tu, chéri...,* précédé de la *Défense et illustration de la poésie française,* manifeste; Edit. de la Pure poésie. » »

André Joussain : *Les chants de l'aurore;* Messein. 12 »

Marie-Thérèse Lemaire : *Mystère d'automne.* Préface de Charles de Bussy; le Studio Blanc, Neuilly-sur-Seine. 10 »

Maurice Mardelle : *Le Compagnon de la cathédrale;* Jardin de la France, Blois. » »

François Millepierres : *La pyramide d'Hontsen;* Messein. 12 »

Maurice Pottecher : *L'appel des Sirènes,* sept poèmes; Libr. de France. » »

T' Ao Ts'ian : *Poèmes,* traduits du chinois par Liang Tsong Tai. Préface de Paul Valéry. Avec 3 eaux-fortes originales de Sanyu et un portrait du poète d'après Hwang Shen; Edit. Lemarget. » »

Berthe Zablet : *Les septs couleurs de la lumière;* Les Œuvres représentatives. 12 »

Politique

Grégoire Bessadovsky : *Oui, j'accuse! Au service des Soviets;* Rodier. 15 »

Mme B. G. Gaulis : *La question arabe; De l'Arabie du roi Ibn Sa' oud à l'indépendance syrienne ;* Berger-Levrault. 20 »

Edouard Herriot : *Europe;* Rieder. 15 »

Jean Ray : *Commentaires du Pacte de la Société des Nations selon la politique et la jurisprudence des organes de la Société;* Libr. Sirey. » »

Questions militaires et maritimes

Lieut.-col. Vauthier : *Le danger aérien et l'avenir du pays.* Préface du maréchal Lyautey. Avec 17 croquis ou gravures; Berger-Levrault. 25 »

W. Sérieyx : *Souvenirs de grands chefs.* Préface de Louis Madelin; Tallandier. 15 »

Roman

Claude Aveline : *Madame Maillart. La fin de Madame Maillard. (La vie de Philippe Denis);* Emile Paul. 2 vol. » »

Blanche Bendahan : *Mazaltob;* Edit. du Tambourin. » »

Claire Cailleaux : *Mon bien-aimé repose en moi.* Edit. du Tambourin. » »

Rose Cellé : *Comme l'eau;* Edit. du Tambourin. » »

Ilya Ehrenbourg : *Rapace,* traduit du russe par G. Aucouturier; Nouv. Revue franç. 18 »

Claude Farrère : *Le Chef;* Flammarion. 12 »
Jean Feuga : *Le vent à l'étrave ;* Lemerre. » »
Léo Gaubert : *Ceux que l'ombre emporte;* Renaissance du Livre. 15 »
Louis et René Gerriet : *La maladie au village;* Denoël et Steele. 13 50
Charles Hagel : *Drames africains;* Soubiran, Alger. » »
Anna Kachina : *Je veux concevoir;* Edit. de France. 15 »
Gustave Le Bozec : *L'homme et ses dieux;* Figuière. 12 »
Charles Le Goffic : *La double confession;* Plon. 15 »
Henri Moriot : *Gabrielle;* Albin Michel. 15 »
Armando Palacio Valdès : *Sainte Rogalia (de la Légende dorée),* traduit de l'espagnol par Mme Phéline Burnet; Plon. 15 »
E. Pélissier : *Ténèbres;* Renaissance du Livre. 15 »
Joseph Rivière : *Villégiature d'âme et autres récits;* Mercure de Flandre, Lille. 15 »
Alain Serdac : *La femme du bout du monde;* Edit. de France. 15 »

Sciences

Maurice d'Ocagne : *Hommes et choses de science,* propos familiers; Vuibert. 15 »

Théâtre

Jean Richard Bloch : *Offrande à la musique. (Dix filles dans un pré, La nuit Kurde, L'illustre magicien)* ; Nouv. Revue franç. 15 »
Marius Mellot : *L'Internationale,* pièce en 3 actes en vers; Messein. 12 »

Varia

Ch. du Hemme et Hubert Jacques : *Français, garde à vous! La guerre aérochimique que prépare l'Allemagne.* Préface du maréchal Lyautey; Edit. Bossard. 15 »

Voyages

Docteur Aurenche : *La mort de Stamboul.* Préface de Paul Schack; Peyronnet. » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Le parrain de l'Aviation. — Marat précurseur de Delbet. — Simple rapprochement. — Sub rosa. — Ramuntcho photographe. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Le parrain de i'Aviation. — Beaucoup de personnes, se souvenant de l'avion N° 3, aujourd'hui exposé au Conservatoire des Arts et Métiers, et avec lequel Clément Ader effectua, le 14 octobre 1897, à Satory, le premier vol réel d'un plus lourd que l'air, lui attribuent volontiers la paternité du mot. Erreur certaine : bien que ne figurant pas dans le dictionnaire de Littré, le substantif *aviation* lui était antérieur d'au moins une dizaine d'années, témoin le titre de ce volume :

« *Aviation ou Navigation aérienne,* par G. de La Landelle, auteur

du *Tableau de la Mer*, etc., Paris, E. Dentu, 1863, in-12, de 367 pp. Couverture et titre illustrés (2e édition) ».

La Landelle avait bien été le propagateur, sinon le créateur du mot, ainsi qu'il résulte de la « Note préliminaire » qui précède le texte :

> AVIATION (d'*avis*, oiseau, *actio*, action), — action d'imiter l'oiseau dans son vol, est un mot nécessaire pour traduire clairement et brièvement : — navigation aérienne, — aéro-navigation, locomotion ou auto-locomotion aérienne, — ascension, propulsion et direction d'une nef voyageant dans l'air, etc.
>
> Le latin *actio* a engendré la désinence française *ation* qu'on retrouve dans mille ou onze cents mots, etc., etc.
>
> L'analogie nous a conduits, M. de Ponton d'Amécourt et moi, à créer le verbe *avier*, synonyme de voler dans les airs, et ses dérivés *aviation*, — *aviateur*, — *aviable*, — *aviablement*, *ef* ou *ave*, qu'on n'emploiera guère, mais qui nous fournit les diminutifs *avicelle* et *avicule*.

Avionnette a prévalu comme diminutif, mais cela importe peu.

Il est, d'ailleurs, fort intéressant, ce volume de La Landelle, autant que m'a permis d'en juger un coup d'œil furtif. A côté du mot « aviation », figure, en toutes lettres, le mot *aéroplane*. Bien qu'auteur d'un hélicoptère mû par des ressorts de montre (appareil de laboratoire et de démonstration, cela va de soi), La Landelle préconisait l'hélice aussi bien comme mode de propulsion que comme moyen d'élévation. Déjà il entrevoyait l'aéroplane et ses plans. Il croyait à la réussite finale du plus lourd que l'air, actionné par une « force motrice » quelconque, que ce fût vapeur, vapeur surchauffée, éther, sulfure de carbone, chloroforme ou air dilaté. Bien avant la découverte du moteur à explosions, déjà il envisageait l'utilisation des gaz explosifs et des combinaisons chimiques.

Ancien officier de marine, démissionnaire en 1839 comme lieutenant de vaisseau, Gabriel de La Landelle s'était acquis une certaine notoriété par ses romans maritimes auxquels il doit de figurer dans la *Lorgnette littéraire* de Charles Monselet :

> Breton, né à Montpellier. Le public ne connait de lui que des romans sauvages et tatoués : *Les Princes d'ébène, Les Iles de Glace, L'Homme de feu*, etc. Mais ce que nous connaissons, nous, ce sont ses chansons de bord, malheureusement inédites pour la plupart : son vrai talent.

Certaines de ses chansons furent réunies sous le titre *Le Gaillard d'avant*. On doit signaler parmi ses romans : *Une Haine à bord* (1843), *La Gorgone* (1844), *La Couronne navale* (1848), *Le Roi des rapaces* (1850), *Le Dernier des flibustiers* (1856), *Les Géants de la mer* (1871), *Légendes de la mer* (1880), et d'autres encore.

Mais, s'il n'y avait eu Tristan Corbière, qui se souviendrait

d'Edouard Corbière et du *Négrier*? Il en serait de même de Gabriel de La Landelle, sans ce mot *Aviation* que lui doit la langue française. Un peu oublié, il mourut à Paris le 19 janvier 1886; né en 1812, il avait soixante-quatorze ans. — PIERRE DUFAY.

§

Marat précurseur de Delbet. — A la suite de la publication, sous ce titre, d'un écho où nous rapprochions la formule d'un remède récent et celle d'un remède inventé par Marat, M. Paul Cochet, ingénieur-chimiste, nous adresse la lettre suivante :

4 octobre 1930,

Monsieur le Rédacteur en chef du *Mercure de France*,

Dans le numéro du 1er octobre 1930, votre écho intitulé « Marat, précurseur de Delbet » aurait dû être intitulé « Marat précurseur de Balard et de Delbet ».

Il y a en effet, dans le document découvert par le Dr Cabanès, une chose au moins assez inexplicable et que ne relève pas l'histoire. Marat était, c'est entendu, médecin. Mais, à notre connaissance, il n'était ni chimiste, ni devin.

Or, il était nécessaire qu'il fût l'un ou l'autre. Chimiste, il eût pu découvrir, avant sa mort (1793), un corps, le brome, que Balard n'a découvert, d'après les manuels, qu'en 1826. Devin, il eût pu préconiser comme remède un corps qui ne devait être découvert que longtemps après sa mort et l'appeler, chose curieuse, du même nom que Balard devait lui donner, sans connaître les travaux de son... précurseur.

Autre chose curieuse : Marat vendait son remède en bouteilles sous pression d'acide carbonique (405 volumes), ce qui équivalait comme propriété gazeuse à l'eau de Seltz. Or, nous ne croyons pas qu'aux environs de 1785 l'industrie de l'eau gazeuse artificielle existât déjà. On connaissait les liqueurs ou les vins gazeux obtenus par fermentation alcoolique, mais livrait-on dans le commerce de l'eau gazeuse ? Un lecteur compétent pourra-t-il répondre?

En tout cas, il serait intéressant de connaître la teneur du texte original découvert par le docteur Cabanès. Cet érudit voudra-t-il le livrer au public? et nous expliquer comment Marat a pu recommander le brome, au moins trente-trois ans avant sa découverte?

Pour terminer, il nous semble utile d'indiquer que le véritable précurseur de Delbet, c'est la nature elle-même. A Châtel-Guyon, il y a, en effet, une source dont les principes actifs sont le chlorure de magnésium et le sulfate de magnésie. La nature n'a pas ajouté le chlorure de potassium. Marat (ou le docteur Cabanès) a-t-il eu raison de le faire figurer dans son remède?

Veuillez agréer, monsieur le Rédacteur, mes salutations empressées.

Le docteur Cabanès n'est malheureusement plus là pour commenter le texte que nous avons cité d'après lui.

§

Simple rapprochement. — En juillet 1929, deux romanciers, MM. E.-M. Laumann et René Jeanne, publiaient, sous le titre *Si le 9 thermidor...*, un essai d'histoire hypothétique construit sur la donnée suivante : Sans la chute de Robespierre, que serait-il arrivé le 9 thermidor? Et, dans leur prière d'insérer, ils expliquaient que ce livre pourrait être le commencement d'une série qui raconterait l'histoire imaginaire. Exemples : *Si Clovis n'avait pas été baptisé... Si Jeanne d'Arc n'avait pas été brûlée... Si Louis XVI avait passé la frontière...*, etc.

M. André Maurois a sans doute trouvé l'idée ingénieuse, car il vient de la reprendre pour son compte. En effet, les *Annales* du 15 octobre commencent la publication, sous sa signature, de : *Si Louis XVI avait eu un grain de fermeté...*, où il imagine ce qu'aurait pu être le règne de ce monarque prolongé jusqu'en 1820.

§

Sub rosa (1).

Monsieur,

Une explication complète de la locution *sub rosa* se trouve, d'après Michel Corday, dans le *Dictionnaire de Trévoux*, édité au XVIIIe siècle.

Michel Corday la rapporte au seuil des *Dernières pages inédites* d'Anatole France, en 1925, chez Calmann-Lévy.

Anatole France aimait cette vieille expression et il aurait voulu intituler *Sous la Rose* quelques derniers dialogues restés inachevés.

Si cela intéresse les lecteurs du *Mercure*...

Veuillez agréer, etc.

DOCTEUR M. COIGNON.

§

Ramuntcho photographe. — Sur la côte basque, un fabricant de cartes postales a cru devoir enrichir d'une signature, dans le coin, à droite, ses clichés « artistiques ». Il a choisi ce nom : Ramuntcho.

Ramuntcho photographe... Voilà qui fait songer à une très ancienne légende de Forain :

— Qu'est-ce que c'est que ces gens-là?

— Des mufles qui prennent Flaubert pour un armurier.

(1) Voir échos du 1er juin et du 1er juillet.

§

Le Sottisier universel.

Cette sécheresse aura indubitablement une répercussion funeste sur la marche des affaires, mais il est à craindre que cette influence soit exagérée. — Supplément économique de l'*Indépendance belge*, 6 septembre.

A l'Académie des Sciences morales et politiques de Paris, M. Funck-Brentano lit une étude sur la réhabilitation de Lucrèce Borgia, dont Victor Hugo a créé la légende, et quelle légende! en vers heureusement périssables. — *Le Rouge et le Noir* (Bruxelles), 17 juillet.

Or, ce qui est à la base de toutes nos incertitudes, de toutes nos inquiétudes, c'est l'attitude de l'Allemagne ballottée depuis dix ans entre la crainte de la guerre — le peuple allemand sait ce qu'elle lui a coûté — et le désir de saboter le traité de Versailles, d'échapper aux réparations et de faire supprimer le couloir japonais, fût-ce au moyen d'une guerre. — *Pourquoi pas?* (Bruxelles), 22 août.

On a récemment entendu parler de ce sculpteur italien, copiste génial — si on peut appliquer pareil terme à l'art du copiste — qui s'était si bien assimilé la manière des grands maîtres de la Renaissance, que ses statues taillées dans le marbre au XXe siècle pouvaient être prises couramment, même par les critiques avertis, pour des œuvres de Michel-Ange ou d'Andréa del Sarto. — *Le Journal*, 4 mai.

Bonneville, 15 mai. — Après quinze jours consécutifs de mauvais temps, le lit de tous les cours d'eau de la région a soudainement grossi. L'Arve, en moins de vingt-quatre heures, a élevé son étiage de 60 centimètres. — Le *Journal*, 17 mai.

M. Brüning va pouvoir dire : « Libre à ceux qui veulent envoyer promener le plan Young de le dire. Moi, j'ai un autre système. J'ai obtenu de la finance internationale une avance de 125 millions de dollars, c'est-à-dire de 100 millions de marks-or, c'est-à-dire de 3 milliards de francs. » — Le *Journal*, 13 octobre.

Les deux versants de la chaine des Alpes se présentent sous un aspect bien différent. Alors que, du côté de l'Italie, la montagne cesse pour ainsi dire presque brusquement pour faire place à la plaine, du côté de la France, elle s'étale longuement, envoyant ses ramifications presque jusqu'au Rhin. — *L'Action Française*, 1er octobre.

C'est en 1880 qu'il [Alexandre Harrison] vint s'établir à Paris et y exposa successivement à Bruxelles, Gand, Munich, Berlin, Londres et dans toutes les capitales artistiques de l'Europe. — *Comœdia*, 15 octobre.

Un cocktail d'adieu a été organisé pour lui [Foujita], à la galerie Colette Weil, vendredi prochain 17 octobre. — *Comœdia*, 15 octobre.

La nuit dernière, vers 22 h. 30, Mme veuve Virginie Sénéchal... a grièvement blessé son mari à coups de revolver, au cours d'une crise de neurasthénie, et s'est ensuite suicidée. — *L'Œuvre*, 15 octobre.

Un certain naturaliste qui accompagne Bougainville, Philibert de Commerson, à peine arrivé en Haïti, s'extasie sur les mœurs vraiment idylliques de l'île. Voilà comment apparait Papaete à Philibert de Commerson. — GÉRARD BAUER, *Conferencia*, 5 octobre.

Berlin, 3 octobre. — On mande de Hanovre à la *Gazette de Voss* qu'à l'atterrissage de l'avion faisant le service entre Hambourg et Hanovre un passager a raconté que le deuxième et dernier passager, qui avait pris place à bord à Hambourg, s'était jeté par la fenêtre de l'avion, en cours de route, probablement dans l'intention de se suicider. — *L'Ami du Peuple*, 4 octobre.

Qui ne s'attacherait à la Bretagne, quand on la découvre du château de Jocelyn? — ROBERT DE SAINT-JEAN, *Revue hebdomadaire*, 9 août.

Fous ou heureux furent ceux qui, semblables aux vierges du psalmiste, « ne sachant ni le jour ni l'heure », s'occupèrent à brûler un peu plus de l'huile de leurs lampes. — *Le Temps*, 10 octobre.

Dans l'office dramatique de Pâques... [on voit] la course de Simon et de Pierre au Sépulcre. — G. COHEN, *Le Théâtre en France au Moyen Age* ; I, *le Théâtre religieux*, p. 13.

[Ces Juifs polonais et roumains] seraient rapidement français et ne constitueraient pas chez nous une de ces dangereuses minorités, comme celles qui se forment dans le Sud-Ouest par l'immigration italienne. — *L'Œuvre*, 5 octobre.

L'ÉTAT DE SIÈGE EN ARGENTINE. — Rio de Janeiro, 5 octobre. La Chambre a décidé, par 120 voix contre 8, l'application de l'état de siège dans les États de Rio-Grande-do-Sul, de Minas-Geraes et de Parahyba. — *Le Journal*, 6 octobre.

§

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CCXXIII



—

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris. — 1930.

HENRI CYRAL, ÉDITEUR

118, Boulevard Raspail, PARIS-VIe

R. C. SEINE 74-390 — TÉLÉPHONE : LITTRÉ 51-18 — CH. POSTAUX PARIS 225-06

" COLLECTION FRANÇAISE "

La " COLLECTION FRANÇAISE " est créée, pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. L'illustration, réservée à des artistes français, s'inspire avant tout du texte et respecte le dessin sans sacrifier au modernisme déformateur.

L'impression est confiée au Maître Imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur). Le tirage est uniformément fixé à 1021 exemplaires sur papiers de grand luxe : Madagascar, Annam, Arches et Rives.

Format : 15 sur 20 pour les Rives, 16 sur 21 pour les autres papiers.

Pour paraître en octobre :

LA FEMME ET LE PANTIN

Par PIERRE LOUYS

Illustré de 67 aquarelles de J.-P. TILLAC

Dans son numéro du 26 avril dernier, l'*Illustration* a publié une longue étude sur P. TILLAC, et accompagné cet article de plusieurs reproductions de dessins de TILLAC l'artiste français spécialisé à l'Espagne et au pays basque. Le talent de J.-P. TILLAC donne toute sa puissance dans **LA FEMME ET LE PANTIN.**

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

N° 1 à 21	21 exempl. sur Madagascar, avec deux aquarelles originales.	**380** fr. (*souscrits*).
N° 22 à 36	15 ex. sur Annam, avec une aquarelle originale.	**300** fr. (*souscrits*).
N° 37 à 56	20 exemplaires sur velin d'Arches.	**250** fr. (*souscrits*).
N° 57 à 1021	965 exempl. sur velin de Rives.	**200** fr.

EN SOUSCRIPTION CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

LE CRAP OUIL

Directeur : G IER-BOISSIÈRE

publie le 1er octobre un NU RO SPÉCIAL sensat

LES AM RICA

AVEC DES PHOTOS EXTRAORDINAI ET UN REPORTAGE PA

CLAUDE LANCHARD

LES SKY-SCRAPERS DE NEW-YORK — LES BANDITS DE GO — LA CONTREBANDE DE L'
— WASHINGTON — LA CALIFORNIE — LES NÈGRES ET LOI DE LYNCH — LES CHINOIS
SEXUALITÉ U. S. A — LE CINÉMA A HOLLYWOOD — URICE CHEVALIER, AMBASSADE
AMÉRICAINE — LA PROST ON CLANDESTINE, ETC... ETC...

La livraison illustré fr. (Etranger : **16** fr.)

En vous abonnant actuellement au Crapouillot » pour un vous paierez chaque livraison : 6 fr. . Le Crapouillot do Américains (12 fr.); en novembre, s numéro spécial " le (7 fr.); en décembre, son numéro de de Noël : « Le Jar (15 fr.) soit en un trimestre : 34 fr. d vraisons illustrées qu vront à domicile pour : 18 fr. 75. Ab ez-vous sans tarder.

Abonnement d'un an au Crapouillot

3, place de la Sorbonne, Paris (chèque postal : 417-26)

Les 12 nos : *France et colonies :* **75** fr. *Étranger :* **100** fr. (et po les pays à demi-tarif postal : **85** fr.).

L'abonnement part d'un mois quelconque de l'année ; nous pouvo le faire commencer au 1er janvier 1930, ou avec le numéro spéci « Les Américains », à volonté.

L'année 1929 est vendue en fascicules.
France : 75 fr.; Étranger : 100 fr.

Rappel des numéros sp

La Guerre inconnue (*85e m*
La Guerre (numéro commémora
Paris, album de luxe (photos d'
VOYAGES à travers le mo
Le Jardin du Bibliophile,
15 fr. — Noël 1927 (rare) : **20** f
Le Salon des Tuileries 1930
pendants 1930 : 7 fr. — **L**
Cirque : 7 fr.


EMILE HAZAN & CIE
8. RUE DE TOURNON. PARIS.